NUMÉRO 1039 1er MARS 1950

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.250 fr.	1.600 fr.
6 mois	650 fr.	850 fr.

LE NUMÉRO : 125 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur-Thieffry, Bruxelles, C. C. P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

LE RHIN

par HÖLDERLIN
Traduction d'Armel Guerne.

A Isaac Sinclair

Au cœur sombre du lierre j'étais assis, aux portes
De la forêt, juste au moment que midi dans son or
Venant saluer la source, dévalait l'escalier
Montueux de ces Alpes qui sont pour moi toujours
Cette divine architecture, le manoir des dieux
Selon le sens ancien, mais d'où souvent encore
Parviennent en secret bien des arrêts
Communiqués aux hommes; ainsi se révéla
A moi, sans que je l'attendisse
Un Destin, alors que toute encore
A sa conversation, à peine au sein
De l'ombre chaleureuse, mon âme
En Italie avait porté son vol
Et au delà, vers les rivages de Morée.

Or à présent, au creux de la montagne
Profondément enfoui sous les sommets d'argent
Et dans le vert joyeux, là-bas
Où frémissantes, les forêts
Et les têtes des rocs l'une par-dessus l'autre
Se penchent pour le voir à longueur de journée,
Là-bas, dans le plus froid abîme, je l'entendais,
Gémissant pour sa délivrance, l'adolescent;
Et le déchaînement de sa furie ils l'entendaient aussi
Ses parents pleins de compassion :
La Terre maternelle accablée de reproches
Et le Dieu du Tonnerre, qui l'engendra;

Mais les mortels se tenaient éloignés, fuyant
Ce lieu tant elle est redoutable,
Quand loin de la lumière il se démène
Et se tord dans ses chaînes,
Cette furie du demi-dieu.

C'était la voix du plus noble des fleuves
Qui naît libre, le Rhin;
Et c'est sur une autre espérance qu'il s'était séparé, là-haut,
Du Rhône et du Tessin ses frères :
Enivré de voyage et plein d'impatience
Dans son âme royale il allait vers l'Asie.
Mais c'est chose insensée que le désir
Vis-à-vis du Destin.
Les plus aveugles néanmoins
Ce sont les fils des dieux. L'homme en effet
Reconnaît sa maison et l'animal a su
Où construire son gîte. Eux au contraire
Ont ce défaut de ne savoir vers où
Ils vont, dans leur âme inexpérimentée.

Enigme, ce qui naît jaillissement de pureté. A peine si
Le Chant lui-même ose le révéler. Car
Tel tu fus à l'origine, tel tu demeureras
Quelle que soit la contrainte reçue de la Nécessité
Ou de l'Education : le pouvoir le plus grand
Reste pourtant à la naissance et ce premier rayon
De la lumière qui vient bénir le nouveau-né.
Mais où trouver quelqu'un
Fait pour demeurer libre
Sa vie entière et combler seul
Le désir de son cœur, comme est le Rhin
Venu de telles et si bénéfiques hauteurs?
Né comme lui d'un sein aussi sacré
Et d'aussi faste naissance?

Aussi son premier mot est-il cri d'allégresse.
Il n'aime point à pleurer dans ses langes
Ainsi que les autres enfants;

Car aussitôt qu'en sinuant les rives, les sournoises
Commencent à se glisser sur ses flancs
Et cherchent avec soif à entraver l'imprévoyant,
Prêtes à le saisir et le garder à jamais
Dans leurs mâchoires, c'est en riant
Qu'il déchiquette les serpents et se lance en avant
En emportant sa proie. Et si plus grand que lui
Ne venait le dompter dans son bondissement,
Sa croissance et sa hâte, tel l'éclair
Il fendrait la terre, et à sa suite les forêts
Voleraient comme ensorcelées et les montagnes s'écrouleraient.

Mais un dieu veut épargner pour ses fils
La vie qui trop se hâte, et il sourit
Quand les fleuves impétueux, tels celui-ci,
Et pourtant réfrénés par les Alpes sacrées,
Grondent et s'encolèrent au creux des profondeurs.
Aussi est-ce qu'il faut une forge pareille
Pour que soit façonné le métal le plus pur.
Et c'est une splendeur, sitôt après
Qu'il a délaissé les montagnes, de le voir,
Large et paisible, s'avancer dans le paysage allemand,
S'y satisfaire et apaiser sa nostalgie
Par une bienfaisante activité, bâtissant le pays,
O Rhin patriarcal, et nourrissant ses enfants bien-aimés
Dans les cités qu'il a fondées.

Jamais pourtant, jamais il ne peut l'oublier.
Bien plutôt la demeure ou les institutions des hommes
Périraient, et leurs jours même redeviendraient chaos,
Avant que celui-ci oubliât sa naissance
Et la voix pure de sa jeunesse.
Quel est celui qui le premier
A corrompu les liens d'amour
Pour en faire des chaînes?
C'est alors, assurés dans leur arrogance et dans leur droit,
Que les rebelles se sont levés, bravant les feux du ciel,
C'est seulement alors que méprisant le chemin des mortels

Ils ont choisi la témérité
Et voulu devenir pareils aux dieux.

Les dieux, il leur suffit
De leur propre immortalité. S'ils ont besoin,
Les habitants du ciel, de quelque chose
C'est de héros et d'hommes
Et de tout ce qui meurt. Puisqu'en effet les bienheureux parfaits
N'ont pas le sentiment des choses par eux-mêmes,
Il faut bien — si toutefois il est permis
D'exprimer telle chose — qu'au nom des dieux
Quelqu'un d'autre, par sympathie, ouvre son sentiment.
Celui-là, oui, leur est utile. Mais leur justice a pour décret
Que sa propre maison, il la détruise
Et qu'il repousse en ennemi son plus profond
Amour, et que son père et ses enfants
Il les enterre sous les décombres,
Celui qui veut se faire leur égal
Et ne veut, l'impudent, admettre aucune différence.

Et c'est pourquoi heureux celui qui a trouvé
Un Destin fait à sa mesure,
Où vient doucement bruire encore
Le souvenir de ses voyages et de ses peines
Sur ce rivage assuré,
D'où il puisse porter les yeux
Complaisamment partout, jusques à ces frontières
Que Dieu, par sa naissance
Lui avait assignées comme séjour.
Alors il s'adonne au repos, humble dans sa félicité,
Car tout ce qu'il avait tant voulu conquérir
Tout le divin vient à présent, invaincu, l'entourer
De soi-même, et n'est plus que sourire
Pour cet audacieux qui a trouvé sa paix.

Mais c'est aux demi-dieux maintenant que je pense,
Et il me faut les reconnaître, les bien-aimés
Puisque souvent leur vie, ainsi, par son exemple
Vint apaiser l'angoisse émue de ma poitrine

Et son désir. Or qui donc mieux que toi, Rousseau,
A possédé cette invincibilité d'âme,
Cette force de la patience,
Et un plus sûr esprit
Avec le don suave d'écouter
Et de dire? Comme le dieu du vin
Dans l'ivresse sacrée, parlant en un divin délire,
Et sans loi, la langue des plus purs
Ouverte aux bons et refermée comme il se doit
Devant les irrespectueux, les esclaves profanateurs.
— Cet étranger comment le nommerai-je?

Les enfants de la Terre sont à l'image de cette mère : leur amour
S'ouvre à tout, et c'est sans peine, ces heureux
Qu'ils reçoivent toutes choses.
Aussi est-ce une surprise
Pour un homme mortel, et un épouvantement
Que de penser à ce ciel
Qu'avec ses bras aimants il a posé
Sur ses épaules,
Et au poids de la joie.
Souvent alors il lui semble meilleur
De vivre là, presque oublié
Dans l'ombre de la forêt
Où nul rayon ne brûle,
Au bord du lac de Bienne et ses vertes fraîcheurs;
Pauvre d'accents mais qu'importe! d'écouter
En novice les leçons du rossignol.

Quelle magnificence alors, hors du sommeil sacré,
Hors de la fraîcheur des forêts, de s'éveiller et ressurgir
Pour aller dans le crépuscule à la rencontre
De la lumière alentie et plus douce!
Quand Celui qui a fait les montagnes
Et assigné aux fleuves leur chemin,
Lui aussi se repose, après avoir donné
En souriant aux hommes,
A leur vie affairée, essoufflée,
Comme des ailes avec ses brises délicates,

Et qu'à présent vers son élève, le Maître ayant compté
Plus de bien que de mal, vers cette terre quotidienne
Il se penche, le Jour.

Ce sont alors les fiançailles des hommes et des dieux
Où toute vie est en fête
Et suspendu
Pour un moment le Destin inégal.
Et ceux qui ont fui le combat recherchent un asile,
Les douceurs du sommeil, ceux qui l'ont affronté;
Les amants au contraire
Sont ce qu'ils ont été : ils sont chez eux
Où la fleur entre en joie
Sous des feux innocents, où les arbres plus sombres
Frémissent au souffle de l'esprit; mais les ennemis jurés
Se sentent métamorphosés et se hâtent
L'un vers l'autre pour se tendre la main
Avant que la lumière amie
Ne disparaisse et que vienne la nuit.

Cela, pour les uns
Passe vite, et pour d'autres
Dure plus longtemps.
Les dieux sont éternels-vivants
En plénitude tout le temps; mais jusque dans la mort
Un homme peut aussi ne garder en mémoire
Que le meilleur
Et ainsi parvenir au sublime.
Nul n'a que sa mesure.
Car il est lourd à porter
Le malheur, mais plus lourd le bonheur.
Pourtant un sage a pu cela :
Depuis midi jusque dans la mi-nuit
Et au delà jusqu'aux lueurs brillantes de l'aube
Demeurer le convive lucide du Banquet.

Pour toi, Sinclair! sur le sentier torride ombragé de sapins,
Ou caparaçonné de fer dans l'épaisseur du bois de chênes;
Dieu peut bien apparaître, ou parmi les nuages;

Tu le reconnaîtras, car jeune tu as connu
La puissance du Bien et jamais devant toi
Il ne s'est éclipsé, le sourire du Souverain :
Ni de jour quand les vivants
S'enfièvrent et s'enchaînent, semble-t-il,
Ni de nuit quand la confusion
Mêle tout en désordre
Et recommence le Chaos originel.

(1801).

BETTINE

Comédie en un acte

VERSION PRIMITIVE INÉDITE

(*fin*)*

par ALFRED DE MUSSET

SCÈNE IX

CALABRE, STEINBERG

STEINBERG. — C'est donc ainsi qu'on suit mes ordres?

CALABRE. — Monsieur, je puis vous assurer...

STEINBERG. — Quoi? Ne vous avais-je pas dit que je ne voulais pas voir cet homme ici?

CALABRE. — Monsieur, j'ai fait votre commission; mais madame n'en a tenu compte.

STEINBERG. — Ce n'est pas possible. Lui avez-vous répété?...

CALABRE. — Tout ce que monsieur m'avait ordonné : *ainsi il n'y a pas de ma faute.*

STEINBERG. — *Il n'y a pas de votre faute? Et ne pouviez-vous, méchant valet, prévenir vous-même cet étranger, et lui dire qu'il n'y avait personne?*

CALABRE. — *Ma foi, monsieur, en conscience l'existence me devient pénible. Tout ce qui va de travers dans cette maison, tout ce qui peut y arriver de mal, est mis sur le dos du pauvre Calabre qui fait de son mieux, monsieur, et qui n'en peut mais... C'est vrai, cela. Vous me donnez un ordre : je m'acquitte de mon devoir; madame commence par me rire au nez, et me dire que je radote. Elle m'aurait passé sur le corps, monsieur, pour courir au-devant de ce marquis. Une demi-heure après, elle me rappelle et me voilà grondé de plus belle*

* Voir le *Mercure* du 1er février. Les passages inédits sont imprimés en italique.

parce que je n'ai pas voulu dire ce matin où était allé M. le Baron. Je fais encore tout mon possible pour trouver une excuse valable et honnête, et je crois l'avoir assez bien trouvée. Vous rentrez... et de prime abord me voilà traité de méchant valet. Je vous le répète, monsieur, le courage me manque et il y a des moments où je voudrais m'en aller... si je le pouvais.

STEINBERG. — *Allons, c'est bon; essuie tes larmes; je ne suis pas en train de m'attendrir. Quelle est cette excuse que tu lui as donnée?*

CALABRE. — Monsieur, j'ai dit que vous aviez joué.

STEINBERG. — Comment, malheureux! Et qu'en savais-tu?

CALABRE. — Voilà encore que j'ai eu tort! Je n'avais pas d'autre ressource, monsieur; vous me l'aviez dit ce matin, et j'ai eu bien soin d'ajouter que c'était peu de chose.

STEINBERG. — Oui, peu de chose! C'était peu ce matin, mais maintenant... Mort et furies! c'est une maison de jeu, c'est un enfer que ce palais!

CALABRE. — Vous avez encore joué, monsieur? Hélas! je vous l'avais bien dit.

STEINBERG. — Tu me l'avais bien dit, animal! Répète-le donc encore une fois! Y a-t-il au monde une phrase plus sotte et plus inepte que celle-là? et, dès qu'il vous arrive malheur, elle est dans la bouche de tout le monde. Mon cheval trébuche en sautant un fossé, je tombe, je me casse la jambe : « Nous l'avions bien dit! » (21) s'écrient ceux qui vous relèvent. Quel doux effort de l'amitié!

CALABRE. — Monsieur, j'ai déjà essayé de prendre la liberté de vous dire que si mes petites économies...

STEINBERG. — Eh! morbleu, *morbleu!* tes économies, que diantre veux-tu que j'en fasse?

CALABRE. — J'ai quinze mille francs à moi, monsieur. Il me semble...

STEINBERG. — Quinze mille francs! La belle avance!

CALABRE. — *C'est donc beaucoup plus qu'il vous faut?*

STEINBERG. — *Oui, beaucoup plus; quand le malheur nous tient! Depuis une semaine je perdais plus de mille louis. Ce matin j'en apportais cinq cents; j'ai voulu tout regagner, et en moins d'une heure... Laissons cela, et écoute-moi. Le temps des discours inutiles est passé;* mais sur ta vie, garde pour toi ce que je vais te dire : il faut que je parte (22).

CALABRE. — Vous, monsieur! Est-ce bien possible?

(21) Var. : « Nous *vous* l'avions bien dit. »
(22) Var. : Quinze mille francs! La belle avance. Ecoute-moi; mais sur ta vie, etc...

STEINBERG. — Je n'ai pas *d'autre parti à prendre.* Cet argent perdu, je ne l'ai pas : il faut que je le trouve, et, pour le trouver, il faut que j'aille à Rome ou à Naples. Je connais là quelques banquiers. Je partirai secrètement, je trouverai un prétexte, *tu resteras près de Bettine.*

CALABRE. — *Mon Dieu! vous ne partez pas aujourd'hui, du moins? Votre mariage! vous ne pouvez pas, j'espère.*

STEINBERG. — *Ne t'en mets pas en peine : je reviendrai.*

CALABRE. — Et madame, monsieur, madame? Elle en mourra.

STEINBERG. — Elle en souffrira. Crois-tu donc que je ne souffre pas moi-même? C'est avec le désespoir dans l'âme que je m'éloigne de ces lieux, mais, je le répète, il faut que je parte... ou que je me donne la mort. Ainsi, que veux-tu? Va dans ma chambre, appelle Pietro et Giovanni, prépare tout... et pas un mot de trop. Tu enverras ensuite à la poste demander des chevaux pour ce soir.

CALABRE. — Et vous ne voulez pas de mes quinze mille francs, monsieur?

STEINBERG. — Quinze mille francs! Il m'en faut cent mille!

SCÈNE X

LES PRECEDENTS, BETTINE

BETTINE. — Cent mille francs, Steinberg! Il vous faut cent mille francs?

STEINBERG. — Qui dit cela, ma chère Bettine? (Il lui baise la main.) Comment vous portez-vous ce matin? Vous êtes fraîche comme une rose.

BETTINE. — Il ne s'agit pas de moi, mais de vous. Parlez franchement. Vous avez joué?

STEINBERG. — Vous avez mal entendu, ma chère.

BETTINE. — Mal entendu? est-ce vrai, Calabre?

CALABRE. — Moi, madame! je ne sais pas...

STEINBERG. — Allez à votre besogne, Calabre. Pour aujourd'hui, c'est assez bavarder.

CALABRE (à part, en sortant). — Bon! encore une gourmade en passant. *Celle-là, par exemple, n'était pas nécessaire. Mon Dieu! que tout cela va mal! tout cela va de mal en pis* (23).

(23) Var. : en passant. Mon Dieu! tout cela va de mal en pis.

SCÈNE XI

STEINBERG, BETTINE

BETTINE. — Vous n'êtes pas sincère, mon ami.

STEINBERG. — Je vous dis que vous vous méprenez. Cette somme dont je parlais, c'était dans l'idée d'un changement, d'une fantaisie.

BETTINE. — D'un changement?

STEINBERG. — Oui, à propos d'une terre, d'une terre assez belle avec un palais, qui est à vendre, qui est pour rien, et que vous trouveriez peut-être de votre goût. Nous en causerons plus tard, si cela vous plaît. J'ai quelques ordres à donner.

BETTINE. — Steinberg, vous n'êtes pas sincère.

STEINBERG. — Pourquoi me dites-vous cela?

BETTINE. — Parce que je le vois.

STEINBERG. — Que puis-je *répondre* (24) du moment que vous ne me croyez pas?

BETTINE. — *Vous pouvez me répondre ce qui est, que vous avez joué, que vous avez perdu.*

STEINBERG. — *Quand cela serait, quoi de surprenant? Serait-ce donc la première fois?*

BETTINE. — *Non! et vous savez que sur ce point je n'ai jamais été indiscrète; je n'en ai ni le droit, ni l'envie; non, ce ne serait pas la première fois que vous auriez joué, mon ami, mais ce serait la première fois que vous seriez rentré aussi ému, aussi agité;* je vous ai vu venir de loin dans le jardin, vous étiez pâle, vous parliez tout seul, vous avez pris l'allée *couverte comme* pour nous éviter (25).

STEINBERG. — *Cela est vrai.* J'ai pris l'allée couverte, parce que je ne me souciais pas de vous rencontrer dans la compagnie où je vous voyais.

BETTINE. — *Quoi!* Stéfani! Vous ne le connaissez pas! C'est un ancien ami. Quel motif pourriez-vous avoir?...

STEINBERG. — *Vous vous trompez; je le connais; et sans qu'il soit besoin de m'expliquer davantage, il ne m'est pas agréable de le voir près de vous; j'avais chargé Calabre de vous le dire.*

(24) Var. : *vous dire.*
(25) Var. : Vous pouvez me dire *pourquoi,* lorsque je vous ai vu venir de loin dans le jardin, vous étiez pâle, *pourquoi* vous parliez tout seul, *pourquoi* vous avez pris l'allée pour nous éviter.

BETTINE. — *Il me l'a dit, en effet; mais je n'y ai rien compris : j'ai cru que la tête lui tournait...*

STEINBERG. — *La tête ne lui tournait point; après cela, ce n'est pas à dire que j'y attache de l'importance; je ne suis pas plus indiscret que vous.*

BETTINE. — *Indiscret! mais pouvez-vous l'être? Votre volonté ne doit-elle pas être la mienne, ne vous dois-je pas compte de tous mes instants? Oubliez-vous que ma vie entière va être à vous?... Ah! il y a longtemps qu'elle vous appartient. Charles, soyez franc, au moins à ce sujet. Parlez, de grâce, je vous en conjure.*

STEINBERG. — Je n'aime pas les méchants propos. Je ne puis pas toujours m'empêcher d'en entendre; mais je ne les répète jamais.

BETTINE. — Des propos, sur quoi? Sur mon compte et sur celui de ce bon marquis? — Ah! cela n'est pas sérieux... Mais, maintenant, je me rappelle... vous l'avez vu chez moi, à Florence... Est-ce là qu'on tenait *des propos?*

STEINBERG. — Peut-être bien.

BETTINE. — Quoi? à Florence! Mais Stéfani venait comme tout le monde. Souvenez-vous donc : j'avais une cour, j'étais reine alors, mon ami; j'avais mes flatteurs et mes courtisans, voire mes soldats et mon peuple, ce brave parterre qui m'aimait tant, et à qui je le rendais si bien... Ingrat! qui, seul dans cette foule, m'étiez plus cher que mes triomphes, et que j'ai appelé entre tous pour mettre ma couronne à vos pieds!... Vous, Steinberg, jaloux d'un propos, fâché d'une visite que je reçois par hasard! Allons, voyons, c'est une plaisanterie, convenez-en, un pur caprice, ou plutôt, tenez, je vous devine (26), un biais que vous prenez pour me faire oublier ce que je voulais savoir et vous délivrer de mes questions.

STEINBERG (s'asseyant). — Oh! ma chère Bettine, vous êtes bien charmante, et moi je suis... bien malheureux.

BETTINE. — Malheureux, vous! près de moi! Qu'est-ce que c'est? Vite, dites-moi (27).

STEINBERG. — J'ai tort, je me suis mal exprimé. Vous savez ce que c'est qu'un joueur... Eh bien, Bettine, c'est vrai, j'ai joué, et je suis rentré de mauvaise humeur; mais ce n'est rien, rien qui en vaille la peine; n'y pensons plus, pardonnez-moi.

BETTINE. — Ce n'est pas encore bien vrai, ce que vous dites là.

STEINBERG. — Je vous demande en grâce d'y croire.

BETTINE. — Vous le voulez?

(26) Var. : *C'est un prétexte,* un biais, etc...
(27) Var. : dites-moi, *de quoi s'agit-il?*

STEINBERG. — Je vous en supplie.

BETTINE. — Eh bien! j'y crois, puisque cela vous plaît.

STEINBERG. — *Est-il toujours là, ce notaire?*

BETTINE. — *Vous deviez amener quelques personnes.*

STEINBERG. — *C'est vrai; elles devraient être ici. Ah! juste ciel!*

BETTINE. — *Qu'avez-vous encore? Vos amis ne sont-ils pas prévenus?*

STEINBERG. — *Sans doute.*

BETTINE. — *Eh bien! ils vont venir; un peu de patience, le notaire n'en manque pas.* Calmez-vous, voyons, trêve aux noirs soucis. Eclaircissez-nous ce front plein d'orages. Vous souvenez-vous de cette chanson? (Elle se met au piano *et chante*) :

Nina, ton sourire
Ta voix qui soupire... (28).

STEINBERG (se levant). — Bettine, pas cette chanson-là!

BETTINE. — Pourquoi? vous l'avez faite pour moi. *Vous êtes donc devenu bien sévère?* Elle vous ôtait jadis vos ennuis. (Elle chante.)

Nina, ton sourire,
Ta voix qui soupire,
Tes yeux qui font dire
Qu'on croit au bonheur,
Ces belles années,
Ces douces journées (29),
Ces roses fanées
Mortes sur ton cœur!
Espoir qu'on partage,
Beau ciel sans nuage,
Jamais votre image
Jamais ne doit mourir pour nous!

STEINBERG (à part, *pendant que Bettine joue la ritournelle* sans chanter). — *Aurais-je jamais cet affreux courage? le courage de l'abandonner! Une si noble, une si douce créature! Tant de grâce, de bonté, de talents, de vertus! Quitter tout cela volontairement, lâchement!* et pour qui? grand Dieu! par quelle infernale puissance me suis-je laissé subjuguer (29 *a*)?

(28) Var. : *Elle se met au piano et joue la ritournelle d'une romance.*
(29) Var. de la version inédite : *folles journées.*
(29 *a*) Var. :
BETTINE. — Pourquoi? vous l'avez faite pour moi en passant à Sorrente, après une promenade en mer. Est-ce parce qu'elle se rattache à ces souve-

BETTINE. — A quoi rêvez-vous donc, monsieur? Est-ce que c'est poli ce que vous faites là?

STEINBERG. — *Continuez, continuez, j'écoute* (30).

BETTINE. —

Nina, ma charmante,
Quand dans *la tourmente* (31)
La mer écumante
Grondait à nos yeux;
Riante et fertile,
La plage tranquille
Nous montre un *asile* (32)
Qu'appelaient nos vœux.

ENSEMBLE (*Bettine et Steinberg*).

Aimable Italie,
Sagesse ou folie,
Jamais, jamais ne t'oublie
Qui t'a vue un jour!
Toujours plus chérie,
Ta rive fleurie
Toujours sera la patrie
Que cherche l'amour.

STEINBERG. — *Oui,* mon amie, écoutez-moi. Cette chanson, ces paroles du cœur, ces souvenirs me pénètrent l'âme, me rendent à moi-même... Non, tant d'amour ne sera point un rêve! tant d'espoir de bonheur ne sera point un mensonge! J'en fais le serment à vos pieds. (Il *tombe à* genoux) (33). Je viens de me montrer jaloux sans motif, mais je vous ai donné souvent trop de raison de l'être...

BETTINE. — Ne parlons pas de cela, Steinberg.

nirs qu'elle a déjà cessé de vous plaire? Elle vous ôtait jadis vos ennuis. (*Elle chante.*)

Nina, ton sourire,
Ta voix qui soupire,
Tes yeux qui font dire
Qu'on croit au bonheur,

Ces belles années,
Ces douces journées,
Ces roses fanées,
Mortes sur ton cœur...

STEINBERG, *à part, tandis que Bettine joue sans chanter.* — Pourrais-je jamais l'abandonner? et pour qui? grand Dieu! par quelle infernale puissance me suis-je laissé subjuguer?

(30) Var. :

BETTINE. — A quoi rêvez-vous donc, monsieur? Est-ce que c'est poli ce que vous faites là?... Il me semble que je me trompe... je ne me rappelle pas bien... venez donc...

STEINBERG *se rapproche du piano et chante.*

(31) Var. : *Pendant.*

(32) Var. : *Nous montrait l'asile.*

(33) Var. : Il *se met* à genoux.

STEINBERG (se levant). — J'en veux parler, je suis las de feindre, de me contraindre, de me sentir indigne de vous. Mes visites chez la princesse vous ont coûté des larmes, je le sais...

BETTINE. — Charles!

STEINBERG. — Je ne veux plus la voir, je ne veux plus entendre parler d'elle. Vivons chez nous, en nous, pour nous, et que l'univers nous oublie à son tour! Le notaire est là, n'est-ce pas? Eh bien, Bettine, signons à l'instant même. Les témoins ne sont pas arrivés? Je sais bien pourquoi et je vous le dirai. Prenez la première voisine venue, et moi, morbleu, je prendrai Calabre. Que je sois votre mari, et advienne que pourra! Je répète, avec le vieux proverbe : Celui qui aime et qui est aimé est à l'abri des coups du sort!

SCÈNE XII

LES PRECEDENTS, CALABRE

CALABRE (entrant avec une lettre et une boîte). — On apporte cette lettre pour M. le baron.

STEINBERG. — Eh! que diantre! est-ce donc si pressé?

CALABRE. — Oui, monsieur, l'homme qu'on envoie a dit qu'on attendait la réponse.

STEINBERG. — Voyons ce que c'est. (Il prend la lettre.)

CALABRE (donnant la boîte à Bettine). — Ceci est pour madame.

STEINBERG (ouvre la lettre et lit précipitamment). — Calabre!

CALABRE. — Monsieur?

STEINBERG. — Qui est-ce qui est là?

CALABRE. — Monsieur, c'est un homme... de là-bas...

STEINBERG. — De chez la princesse? Où est-il, cet homme?

CALABRE. — Là, dans l'antichambre.

STEINBERG. — Je vais lui parler.

SCÈNE XIII

BETTINE, CALABRE

BETTINE. — Qu'arrive-t-il encore, mon ami? As-tu remarqué, en ouvrant cette lettre, comme il a changé de visage? Est-ce encore un nouveau malheur? Ah! cette femme nous fait bien du mal.

CALABRE. — La lettre n'est pas d'elle, madame; c'est un de ses gens qui l'a apportée, mais ce n'est pas son écriture.

BETTINE. — Son écriture! Hélas! excepté moi, tout le monde la connaît donc dans cette maison?

CALABRE (désignant la boîte). — Ceci, madame, vient de la part du marquis.

BETTINE. — Ah! je n'y pensais plus. (Elle ouvre la boîte.) Des diamants!

CALABRE. — Il y a un petit billet.

BETTINE. — Voyons. (Elle lit.) « Vous m'avez permis, belle dame, de vous envoyer un bouquet de noce... » Ah! ciel! j'entends la voix de Steinberg; il parle avec une violence! *Ce sont les accents de la colère, de la fureur!* L'entends-tu, Calabre? Il revient ici... Garde cet écrin, il ne faut pas qu'il le voie, pas maintenant, et dis-moi vite, avant qu'il ne vienne, combien a-t-il perdu?

CALABRE. — Oh! madame, il m'est impossible...

BETTINE. — Il faut que je le sache, il faut que tu parles, quand tu serais lié par mille serments; *sois bien persuadé que je ne m'abuse pas; il y va, j'en suis sûre, de l'honneur de ton maître... qui sait? peut-être de sa vie et par conséquent de la mienne. Il ne veut rien me confier, toi seul peux tout sauver, tu n'as qu'un mot à dire,* faut-il te le demander à genoux?

CALABRE. — Ah! ma chère dame!

BETTINE. — Est-ce cent mille francs?

CALABRE (*hésite un instant puis dit* à voix basse). — Eh bien, oui, *madame. (Il va pour sortir et rencontre Steinberg)* (34).

SCÈNE XIV

LES PRECEDENTS, STEINBERG

STEINBERG (se promène quelque temps sans parler, regarde alternativement Bettine et Calabre, puis dit (brusquement) à celui-ci (35) : Que faites-vous là? Retirez-vous. (Calabre sort.)

BETTINE (36). — Vous paraissez ému, Steinberg; cette lettre semble vous avoir... contrarié.

STEINBERG. — Pas le moins du monde. — Qu'est-ce donc que cette boîte que l'on vient de vous envoyer?

BETTINE. — *Rien d'important,* une bagatelle. — Dites-moi, mon ami, tout à l'heure...

(34) Ce jeu de scène était dans le texte de 1851.
(35) *Idem.*
(36) Var. : BETTINE, *timidement.*

STEINBERG. — Une bagatelle! mais enfin, quoi?

BETTINE. — *J'ai pris à peine le temps d'y regarder tout à l'heure. Malgré moi j'ai entendu quelques mots...*

STEINBERG. — *Je serais curieux d'y regarder à mon tour, si vous vouliez me le permettre.*

BETTINE. — *Comme il vous plaira... je ne demande pas mieux. Quelle singulière idée!*

STEINBERG. — *C'est que j'ai cru reconnaître la livrée du domestique qui apportait cela, je voudrais voir si je me suis trompé.*

BETTINE. — Mon Dieu, ce n'est pas un mystère... c'est un cadeau de Stéfani.

STEINBERG. — Ah! un cadeau? Et à quel propos?

BETTINE. — A propos... de notre mariage.

STEINBERG. — Un cadeau de noces!... Est-il votre parent?

BETTINE. — Non, mais, je vous l'ai dit, c'est un ancien ami.

STEINBERG. — Et les anciens amis font aussi des présents? Je ne connaissais pas cet usage. Voyons cette boîte, *puisque* (37) vous le voulez bien.

BETTINE. — Elle n'est pas là, on l'a portée chez moi. Mais, mon ami, ne me ferez-vous pas la grâce de me dire ce que cette lettre...

STEINBERG. — Voulez-vous que j'appelle votre femme de chambre?

BETTINE. — Pourquoi?

STEINBERG. — Pour voir ce cadeau. Vous savez que je suis un connaisseur.

BETTINE. — Je me trompais... Cet écrin n'est pas chez moi... Calabre, je crois, l'a gardé.

STEINBERG. — Ah! si c'est un objet de prix, la précaution est fort sage. (Appelant.) Calabre! holà! Calabre! où êtes-vous donc?

SCÈNE XV

LES PRECEDENTS, CALABRE

CALABRE. — Monsieur...

STEINBERG. — Où êtes-vous donc, quand j'appelle?

CALABRE. — Monsieur, j'étais dans votre appartement. Vous vous rappelez sans doute les ordres...

STEINBERG. — Il n'est pas question de cela.

(37) Var. : *si.*

BETTINE. — Calabre, avez-vous là l'écrin que je viens de vous confier?

CALABRE. — Oui, madame.

BETTINE. — Donnez-le-moi. (Elle le remet à Steinberg.)

STEINBERG (ouvrant l'écrin). — Ce sont de fort beaux diamants. Peste! un bouquet de fleurs en brillants, mêlés de rubis et d'émeraudes! c'est tout à fait galant! — Il y a un mot d'écrit.

BETTINE. — Vous pouvez lire.

STEINBERG. — A Dieu ne plaise! ma curiosité ne va pas jusque-là.

BETTINE. — Je vous en prie; je ne l'ai pas lu.

STEINBERG. — Vraiment? Puisque vous le voulez... (Il lit.) « Vous m'avez permis, belle dame, de vous envoyer un bouquet de noces. Si je devais rester longtemps dans ce pays, je vous enverrais des fleurs qui, lorsqu'elles seraient fanées, se remplaceraient aisément; mais, puisque ma mauvaise étoile me défend de vivre près de vous, laissez-moi vous offrir, je vous le demande en grâce, quelques brins d'herbe un peu moins fragiles. Puisse ce souvenir d'une vieille amitié vous en rappeler parfois quelques autres que, pour ma part, je n'oublierai jamais. — J'aurai l'honneur de vous voir ce soir. »
C'est à merveille. — Monsieur Calabre, avez-vous fait demander des chevaux (38)?

CALABRE. — Pas encore, monsieur, je pensais...

STEINBERG. — Combien de fois faut-il donc que je parle pour qu'on m'entende? Que Pietro parte sur-le-champ.

BETTINE. — Des chevaux, Steinberg? pourquoi faire?

STEINBERG. — Il faut que j'aille à la ville. Hâtez-vous, Calabre.

BETTINE. — Un instant encore! Ne se pourrait-il?...

STEINBERG. — A qui obéit-on ici? (Calabre s'incline et va pour sortir.)

BETTINE. — Charles, je sais votre secret! Je ne voulais vous en rien dire. J'aurais attendu, j'aurais désiré que la confidence m'en vînt de votre part; mais vous voulez partir... Pourquoi?

STEINBERG. — Vous savez tout, dites-vous, et vous le demandez! Il paraît qu'il y a ici une inquisition dans les règles, et qu'on s'inquiète fort de mes intérêts; mais il semble aussi que M. Calabre conserve plus discrètement ce que vous lui confiez, qu'il ne sait respecter mes ordres.

CALABRE. — Monsieur, je vous jure sur mon âme...

(38) Var. (*Il pose l'écrin sur une table*).

STEINBERG. — Je ne vous interroge pas. — Et moi aussi je voulais garder le silence *et je ne pensais pas qu'un voyage de quelques jours dût faire naître tant de curiosité, je ne pensais pas que ma liberté fût déjà enchaînée à ce point,* mais puisque vous avez voulu tout savoir, eh bien! madame, soyez satisfaite! Oui, j'ai agi imprudemment, oui, ma parole est engagée, ma fortune, déjà compromise, est aujourd'hui à peu près perdue. *Cette lettre que je viens de recevoir... Oh! ce qui m'arrive n'est pas tout à fait de ma faute ni de celle de la fortune... J'ai quelques soupçons... je les éclaircirai... Cette lettre vient d'un homme qui n'est pas mon ami, mais qui disait l'être... Il n'y a pas deux heures qu'il est mon créancier; l'usage lui prescrivait d'attendre jusqu'à demain. Il m'annonce tout d'un coup qu'il va faire un voyage dont il n'était pas question ce matin, il* prétexte un départ subit pour me demander de l'or (39), comme votre marquis pour vous en donner.

BETTINE. — Bonté divine! perdez-vous la raison?

STEINBERG. — Non pas. Croyez-vous, s'il vous plaît, que je ne sache pas par cœur ces finesses, ces artifices de comédie, ces petites ruses de coulisse? Supposer que l'on s'en va pour se faire retenir! accompagner cela d'un présent bien solide, afin qu'on sente tout ce qu'on va perdre! voilà qui est nouveau, voilà qui est merveilleux! Mais il faudrait, pour n'y pas voir clair, n'avoir jamais mis le pied dans le foyer d'un théâtre, n'avoir jamais connu vos pareilles!

BETTINE. — Mes pareilles, Steinberg. — Vous voulez m'offenser. Vous n'y parviendrez pas, je vous en avertis, car ce n'est pas vous qui parlez.

STEINBERG. — *Ai-je donc perdu le droit de dire ce que je pense?*

BETTINE. — *J'ai celui de ne pas répondre.* Si vos ennuis vous rendent injuste, le plus simple est d'en détruire la cause. Ecoutez-moi. — Je n'ai pas, bien entendu, cent mille francs dans mon tiroir; mais Filippo Valle, notre correspondant, les a pour moi. Il n'y a qu'à les faire prendre à la ville, et vous les aurez dans une heure.

STEINBERG. — Je n'en veux pas.

BETTINE. — Signons notre contrat; dès cet instant, vous êtes mon mari.

STEINBERG. — Jamais!

BETTINE. — Vous le vouliez tout à l'heure.

STEINBERG. — Jamais, jamais à un tel prix!

BETTINE. — A un tel prix!... Ah! vous ne m'aimez plus.

(39) Var. : Cette lettre vient d'un créancier qui m'annonce tout d'un coup un voyage qui prétexte un départ subit, etc...

STEINBERG. — Il ne s'agit pas d'amour dans une question d'argent.

BETTINE. — *L'argent ne compte pas quand il s'agit d'amour; mais sans vouloir prononcer ce mot puisqu'il semble vous déplaire, maintenant, l'amitié seule n'a-t-elle pas le droit d'offrir un service, n'a-t-elle pas le droit d'accepter? Cette somme qu'il vous faut, vous allez l'emprunter à des indifférents, peut-être à des usuriers, que sais-je? Est-ce donc parce que j'allais être votre femme que je ne peux plus être votre amie? est-ce que mon argent ne vaut pas celui d'un autre? (Elle verse quelques larmes.)*

STEINBERG. — *Tout cela est fort bien, mais ce sont des mots,* et qu'arriverait-il *demain, si j'avais la faiblesse de céder?* Vous seriez ridicule, et moi, méprisable.

BETTINE. — *On n'est pas méprisable parce que l'on aime, ni ridicule quand on est aimé;* ce ridicule me ferait rire, et ce mépris me ferait pitié (40).

STEINBERG. — Ririez-vous aussi de notre ruine?

BETTINE. — Je ne la crains pas. Si la pauvreté ne vous est pas insupportable, elle n'a rien que je redoute. Si elle vous effraye, eh bien! je ne suis pas morte, et ce que j'ai fait peut se recommencer.

STEINBERG. — Remonter sur la scène, n'est-il pas vrai? C'est là votre secret désir, d'autant plus vif que vous savez bien que je n'y saurais consentir.

BETTINE. — *Pourquoi ces reproches, Steinberg? Je ne parlais de rentrer au théâtre que si la nécessité m'y forçait; mais autrement je n'y songerais pas. Ce matin encore, je le disais à Stéfani.*

STEINBERG. — *A Stéfani? et probablement il regrettait de vous voir abdiquer.*

BETTINE. — *A ce qu'il m'a semblé, je le crois.*

STEINBERG. — *Eh bien! madame, suivez ses conseils : je ne vous fatiguerai plus des miens.*

BETTINE. — *O ciel! quel excès d'injustice! Ainsi vous refusez l'amie qui voudrait vous aider! vous repousseriez la femme qui ne le pourrait plus.*

STEINBERG. — *Est-ce à moi que vous parlez? Bettine, est-ce Stéfani qui vous a appris à me tenir un tel langage?*

BETTINE. — *C'est malgré moi...*

(40) Var. :
STEINBERG. — Il ne s'agit pas d'amour dans une question d'argent. Et qu'arriverait-il si je cédais? Vous seriez ridicule, et moi méprisable.
BETTINE. — Ce ridicule me ferait rire, et ce mépris me ferait pitié.
STEINBERG. — Ririez-vous etc...

STEINBERG. — Brisons là, je vous prie (41). J'étais prêt à vous épouser, lorsque je croyais pouvoir vous assurer une existence honorable et libre; maintenant je ne le puis plus.

BETTINE. — Pourquoi cela? Où est le motif?

STEINBERG. — Où est le motif? et mon nom? *et mon père?* et ma famille, et mes amis? et le monde?...

BETTINE. — Ah! voilà l'obstacle.

STEINBERG. — Oui, le voilà, comprenez-le donc; oui, c'est le monde qui nous sépare, le monde, dont personne ne peut se passer, qui est mon élément, qui est ma vie, dont je n'attends rien, dont j'ai tout à craindre, mais que j'aime par-dessus tout; le monde, l'impitoyable monde, qui nous laisse faire, nous regarde en souriant, qui ne nous préviendrait pas d'un danger, mais qui, le lendemain d'une faute, se ferme devant nous comme un tombeau.

BETTINE. — Je ne croyais pas le monde si méchant.

STEINBERG. — Il ne l'est pas du tout, madame. Il a raison dans tout ce qu'il fait. C'est incroyable ce qu'il pardonne, et comme il vous soutient, comme il vous défend, par respect pour lui-même, dès l'instant qu'on en est, tant que vous vous conformez à ses lois, les plus douces, les plus praticables et les plus indulgentes qu'on puisse imaginer; mais malheur à qui les transgresse! Malheur à qui brave cette impunité, à qui abuse de cette indulgence! Il est perdu, il n'a rien à dire, et cette affable cruauté, cette sévère patience, qui ne frappe que lorsqu'on l'y force, n'est que justice.

BETTINE. — Ainsi, vous partez?

STEINBERG. — Et que voulez-vous donc? De quel front, avec quel visage irais-je subir ce rôle d'un mari qui vit d'une fortune qui n'est pas la sienne, et promener par toute l'Italie une femme que je ne ferais que suivre, avec mon nom sur son passeport et mes armes sur sa voiture? Encore faudrait-il, si, par impossible, on consentait à pareille chose, encore faudrait-il que cette femme fût digne d'un tel sacrifice!

BETTINE. — Est-ce bien là le motif, Steinberg?

STEINBERG. — Je sais donc bien mal me faire comprendre? (Montrant l'écrin.) Eh bien! le motif, le voilà.

[(Il sort.)]

(41) Var. : je n'y saurais consentir.
BETTINE. — Mon ami...
STEINBERG. — Brisons là, je vous prie, *je n'ajouterai qu'un seul mot.*

SCÈNE XVI

BETTINE, CALABRE

BETTINE. — Calabre!

CALABRE. — Madame!

BETTINE. — Je suis perdue!

CALABRE. — Patience, madame! Il ne faut pas croire...

BETTINE. — Je suis perdue, perdue à jamais.

CALABRE. — Non, madame, je vous le répète, il ne faut pas croire que M. le baron vous ait dit là son dernier mot, ni même qu'il ait parlé sincèrement; non, c'est impossible. Il changera de langage quand son dépit sera calmé, car ce n'est pas contre vous qu'il peut être irrité; il reviendra, madame, il va revenir.

BETTINE (regardant au balcon). — Le voilà qui part.

CALABRE. — Est-ce possible?

BETTINE. — Tu ne le vois pas? Il part seul, à pied. Où va-t-il? Sans doute à la ville. Cours après lui, Calabre, retiens-le (42). Ah! le cœur me manque. (*Elle s'assied.*)

CALABRE. — J'y vais, madame, je vous obéis (43); *cependant puis-je vous laisser ainsi, dans l'état où je vous vois?*

BETTINE. — *Va vite et laisse-moi mourir!*

CALABRE. — *Permettez-moi donc de vous envoyer Pietu, ou Mlle Lucie... Je cours à l'instant.*

BETTINE (se levant). — Non, arrête! laisse-le partir! mais il faut que tu partes aussi. Il faut que tu sois avant lui à la ville. Te sens-tu la force de prendre la traverse par le chemin de la montagne? (Elle va à *une* table et écrit.)

CALABRE. — Pour vous, madame, je monterais au Vésuve.

BETTINE. — Il n'y a que toi qui puisses faire ma commission. Filippo Valle te connaît. — Et toi, connais-tu la personne à qui Steinberg doit ce qu'il a perdu?

CALABRE. — L'homme qui a apporté la lettre m'a dit que c'était le comte Alfani.

BETTINE. — Voici un mot pour Valle. Il doit avoir à moi, chez lui, la somme nécessaire. Il faut qu'il l'envoie sur-le-champ à cet Alfani, et qu'il fasse dire que c'est la princesse qui prête cet argent à Steinberg. *Valle est aussi le banquier de cette princesse.*

CALABRE. — Comment! madame, vous voulez...

(42) Var. : retiens-le, *supplie-le.*
(43) Var. : je vous obéis. *Mais permettez du moins...*

BETTINE. — Oui, il ne m'aime plus assez pour accepter de moi un service; mais, croyant qu'il vient d'elle, il n'osera refuser (44).

CALABRE. — *Mais songez donc, madame, qu'ils se verront sans doute, et qu'au premier mot tout s'éclaircira, à moins que la princesse ne soit capable...*

BETTINE. — *Eh! qu'importe! ce sera fait, et une fois l'argent payé, crois-tu pas qu'on va le rendre?* Allons, Calabre, dépêche-toi, nous n'avons pas de temps à perdre.

CALABRE. — Mais, madame, pensez donc *aussi* que cette somme est considérable, et que vous disiez ce matin même au notaire que votre fortune ne l'était guère...

BETTINE. — C'est bon, c'est bon. Ne t'inquiète pas.

UN DOMESTIQUE (45). — M. le marquis Stéfani demande si madame veut le recevoir.

BETTINE. — Stéfani! (Après un silence.) Oui, sans doute, qu'il vienne. Allons, Calabre, tu n'es pas parti?

CALABRE. — Hélas! madame...

BETTINE. — Ne t'inquiète pas, te dis-je. Je t'ai entendu tantôt, ce me semble, offrir quinze mille francs à ton maître?

CALABRE. — Oui, madame, et s'il se pouvait...

BETTINE. — En possèdes-tu beaucoup davantage?...

CALABRE. — Je ne dis pas; mais dans un cas pareil...

BETTINE. — Et tu ne veux pas que je fasse ce que tu voulais faire? Va, Calabre, va, mon vieil ami, — et quand je serai ruinée, tu me feras tes offres, à moi, et j'accepterai.

CALABRE. — Je vais prendre le vieux cheval de chasse. Il a encore le jarret ferme, et moi aussi, quoi qu'on en dise. Je serai bientôt parti et revenu. Ah! si M. de Steinberg a du cœur, il sera dans un quart d'heure à vos pieds.

BETTINE. — Va, ne me fais pas penser à cela.

SCÈNE XVII

BETTINE, LE MARQUIS

Il entre (46) à droite pendant que Calabre sort à gauche.

BETTINE (à part). — C'est pourtant bien là ce que j'espère!

LE MARQUIS. — Voilà une action généreuse, ma chère, digne en tout point de vous, mais elle a son danger.

BETTINE. — C'est vous, Stéfani? De quoi parlez-vous?

(44) Var. : n'osera *pas* refuser.
(45) Var. : UN DOMESTIQUE, *entrant*.
(46) Var. : *entrant*.

LE MARQUIS. — *Hé!* de ce que vous venez de faire.

BETTINE. — Etiez-vous là? M'auriez-vous écoutée?

LE MARQUIS. — Non, Dieu m'en garde! mais j'ai entendu.

BETTINE. — Marquis!

LE MARQUIS. — Ne vous fâchez pas, de grâce, et ne vous défendez pas non plus. Je venais vous voir tout bonnement, comme je vous l'avais dit, pour vous faire mes adieux. Il n'y avait personne à la salle basse, ni personne dans la galerie. J'attendais, devant vos tableaux, qu'il vînt à passer quelqu'un de vos gens, lorsque votre voix est venue jusqu'à moi. Je n'ai pas tout saisi au juste, mais j'ai bien compris à peu près. Vous payez une petite dette, et vous ne voulez pas qu'on le sache. Vous vous cachez même sous le nom d'une autre; — c'est bien vous, cela, Elisabeth. *Mais* seriez-vous blessée de ce qu'une fois de plus j'ai eu la preuve de tout ce que votre âme renferme de délicatesse et de générosité?

BETTINE. — Mais... est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là?

LE MARQUIS. — Non, il n'y a pas plus de deux minutes, et, je vous dis (47) : j'ai compris vaguement. Comme je mettais le pied sur l'escalier, j'ai aperçu votre Monsieur de... Steinberg, qui s'en allait par le jardin. Il ne m'a pas rendu mon salut. Est-ce que je lui ai fait quelque chose?

BETTINE. — Plaisantez-vous? Il vous connaît à peine.

LE MARQUIS. — Vous pourriez même dire pas du tout.

BETTINE. — Il ne vous aura sûrement pas vu. Il était très préoccupé.

LE MARQUIS. — Oui... je comprends bien... Cet argent perdu, pas vrai? ce jeune homme-là joue trop gros jeu.

BETTINE. — Oui.

LE MARQUIS. — Oui, et il ne sait pas jouer. (Bettine s'assied, pensive.) Il ne faut pas croire que le lansquenet, tout bête qu'il est, soit de pur hasard. Il y a manière de perdre son argent. Je sais bien qu'à tout prendre c'est un jeu aussi savant que pile ou face ou la bataille. L'indifférent qui regarde n'en voit point davantage; mais demandez à celui qui touche aux cartes si elles ne lui représentent que cela. Ces petits morceaux de carton peint ne sont pas seulement pour lui rouge ou noir; ils veulent dire heur ou malheur. La fortune, dès qu'on l'appelle, peu importe par quel moyen, accourt et voltige autour de la table, tantôt souriante, tantôt sévère; ce qu'il faut étudier pour lui plaire, ce n'est pas le carton (48) ni les dés, ce sont ses caprices, ce sont ses boutades, qu'il faut pres-

(47) Var. : Je vous *le* dis.
(48) Var. : carton *peint.*

sentir, qu'il faut deviner, qu'il faut savoir saisir au vol... Il y a plus de science au fond d'un cornet, que n'en a rêvé d'Alembert.

BETTINE. — Vous parlez en vrai joueur, marquis. — Est-ce que vous l'avez été?

LE MARQUIS. — Oui, et joueur assez heureux, parce que j'étais très hardi quand je gagnais, et dès que la fortune me tournait le dos, cela m'ennuyait.

BETTINE. — On dit que cette passion-là ne se corrige jamais.

LE MARQUIS. — *Erreur vulgaire! il y a des gens pour qui tout plaisir est un vice : quelle que soit leur passion, ceux-là y trouvent toujours leur perte; mais quand on n'a que des défauts, avec la moindre bonne volonté et pour peu que l'ennui s'en mêle, on s'en défait comme d'une maîtresse;* mais, à propos, je suis là à bavarder (49). Je ne voulais que vous baiser la main, et je me sauve, car j'importunerais...

BETTINE. — Non, Stéfani, restez, je vous en prie. Puisque vous savez à peu près mes secrets, nous n'en dirons rien, n'est-ce pas? Et vous me pardonnerez si je suis distraite. — Le chagrin n'est jamais aimable.

LE MARQUIS. — Celui que vous avez est bien mieux que cela : il est estimable, et il vous honore. Je connais des gens qui rendent service comme l'ours de la fable avec son pavé. Ils se font prier, ils vous marchandent, et lorsqu'ils vous croient suffisamment plein d'une reconnaissance éternelle, ils vous assomment d'un affreux bienfait. Ils détruisent ainsi tout le vrai prix des choses, la bonne grâce d'une bonne action. Vous n'avez pas de ces façons-là, ma chère, et votre main est plus légère encore, lorsqu'elle obéit à votre cœur, que lorsqu'elle court sur ce piano pour exprimer votre pensée.

BETTINE. — Asseyez-vous donc, *je vous en prie* (50).

LE MARQUIS. — *J'obéirais de grand cœur; mais à vous dire vrai, il me semble voir si clairement que je suis venu mal à propos... vous ne voulez pas que je m'en aperçoive, je le sens bien, mais vous permettez...*

BETTINE. — *Je ne prétends pas vous cacher que je souffre; j'éprouve en ce moment une vive inquiétude, un tourment bizarre et cruel, car je ne sais pas si ce que je viens de faire produira du mal ou du bien. Je devrais peut-être vous laisser partir, puisque cela ne vous fâcherait pas...*

LE MARQUIS. — *A Dieu ne plaise.*

BETTINE. — *Mais je voudrais vous garder. Steinberg, vous*

(49) Var. : LE MARQUIS. — Bon! comme les autres. Mais je suis là à bavarder... Je ne voulais que vous baiser la main, etc...
(50) Var. : je vous en *supplie.*

le savez, n'est pas à la maison, je viens d'envoyer Calabre à la ville, je serais seule si vous n'étiez pas là, et tenez, Stéfani, j'ai peur d'être seule.

LE MARQUIS (s'asseyant). — A la bonne heure, pourvu que vous me promettiez, une minute avant que je sois de trop, d'être assez de mes amis pour me mettre à la porte.

BETTINE. — De vos amis, marquis? A propos, savez-vous bien que vous m'avez envoyé un *superbe bouquet* (50 *a*), *le voilà ici,* mais à tel point que je ne l'accepterais certainement de personne au monde, excepté vous.

LE MARQUIS. — Il n'y a ni perle ni diamant qui vaille une telle parole échappée de vos lèvres; *mais me voilà maintenant inquiet à mon tour.*

BETTINE. — *Pourquoi?*

LE MARQUIS. — *Eh! mais, de tout ce que vous me dites, de ces tourments, de ces inquiétudes...*

BETTINE. — *Je vous ai demandé de n'en point parler.*

LE MARQUIS. — *Vous savez que je ne suis pas curieux,* il y a quelque chose qui me tracasse. — Laissez-moi vous faire une seule question. Est-ce que, dans ces affaires-là, vous ne prenez pas vos précautions?

BETTINE. — Quelles précautions?

LE MARQUIS. — Mais dame! une signature, une hypothèque, une garantie.

BETTINE. — Je n'entends rien à tout cela.

LE MARQUIS. — Vous avez tort, morbleu! vous avez tort. *Il faut être strict en affaires, que diable! on ne fait pas ainsi les choses...*

BETTINE. — *Je voudrais savoir si, vous qui parlez, vous les faites strictement, les choses, avec les manières que vous avez et vos deux cent mille livres de rentes.*

LE MARQUIS. — *Assurément, madame, et d'ailleurs, je ne suis pas aussi riche que vous le pensez.*

BETTINE. — *C'est connu de toute l'Italie.*

LE MARQUIS. — *Eh bien! quand même... j'ai beaucoup d'ordre.*

BETTINE. — *Ah! oui! témoin la Corticelli, dont nous parlions tantôt, et la Scarampa, et vos concerts de Venise et vos soupers de Florence... ah! ah! vous me faites rire, en dépit que j'en aie...*

LE MARQUIS. — *Tant mieux! mais avec tout cela, je ne suis pas content de vous.*

(50 *a*) Var. : bouquet *magnifique.*

BETTINE. — C'était donc là ce qui vous faisait dire, en entrant, qu'il y avait un danger pour moi?

LE MARQUIS. — Précisément.

BETTINE. — Expliquez-vous donc.

LE MARQUIS. — C'est que cela est fort délicat, et puis j'augmenterais vos inquiétudes.

BETTINE. — Le vrai moyen de les augmenter, c'est de ne parler qu'à demi.

LE MARQUIS. — Vous avez raison, et j'ai tort. N'en parlons plus; prenez que je n'ai rien dit. [(Il se lève.)]

BETTINE. — Non pas, car je comprends vos craintes, *et bien que je sois loin de les croire fondées, elles sont de nature à me faire frémir.* Vous connaissez *cette* princesse?

LE MARQUIS (*se promenant à grands pas*). — Eh! oui! eh! oui! je la connais.

BETTINE. — La croyez-vous capable d'une mauvaise action?

LE MARQUIS (*de même*). — Eh! je n'en sais rien.

BETTINE. — Mais je dis... d'une perfidie... d'une noirceur...

LE MARQUIS (*de même*). — Eh! qui en répondrait?

BETTINE (*allant au marquis*). — Stéfani, vous m'épouvantez. Ecoutez-moi : vous m'avez vue ce matin presque jalouse de cette femme.

LE MARQUIS. — Vous l'étiez bien un peu tout à fait.

BETTINE. — Oui, par instants; mais vous savez ce que c'est : on croit douter des gens qu'on aime, on les accable de reproches, on les appelle parjures, infidèles!... au fond *du cœur,* on n'en croit pas un mot. *Ah! si l'on pensait réellement ce qu'on dit en pareille circonstance, on en mourrait; mais il n'en est rien. C'est pour les voir se justifier qu'on tâche de leur chercher querelle. On prend même quelquefois plaisir à leur montrer une colère injuste, afin de leur rendre la défense plus facile,* et pendant que la bouche accuse, le cœur absout. N'est-ce pas vrai?

LE MARQUIS. — Sans doute. Eh bien! ma chère Bettine...

BETTINE. — Eh bien, marquis, *lorsque j'ai vu Steinberg rendre visite à cette princesse, rarement d'abord, puis presque tous les jours, il est certain que j'ai souffert, mais ce n'était pas bien sérieusement. Je me disais que l'éclat d'un grand nom, l'attrait du luxe et le bruit des fêtes, une brillante compagnie, le jeu surtout, ce plaisir funeste, pouvaient éblouir un temps, et entraîner un homme de son âge. Mais au fond de l'âme, sincèrement, je n'y ai jamais pensé,* je n'ai jamais cru possible qu'il aimât cette femme. Cette horrible idée me vient maintenant. Vous l'avez vu chez elle; qu'en pensez-vous?

LE MARQUIS. — Bon Dieu! ma belle! que demandez-vous là? On ne voit pas les cœurs, comme dit Molière. Franchement, d'ailleurs, je n'en crois rien.

BETTINE. — Que voulait dire, alors, ce danger dont vous me parliez?

LE MARQUIS. — Ah! c'est qu'il y a princesse et princesse, comme il y a fagot et fagot.

BETTINE. — Et vous croyez que celle-ci...

LE MARQUIS. — Elle me fait tant soit peu l'effet de n'être pas de bien bonne fabrique, et d'avoir été achetée de hasard.

BETTINE. — S'il en est ainsi...

LE MARQUIS. — Je n'en suis pas sûr; mais je conviens qu'il m'est pénible de voir le sort d'une personne comme vous entre les mains d'une femme comme elle.

BETTINE. — Je ne saurais croire que Steinberg...

LE MARQUIS. — Puisse vous tromper? Je suis de votre avis. Eh! palsambleu! s'il ne vous adore pas, je le plains bien sincèrement. Tenez, on vient, c'est lui, je me retire (51).

BETTINE (*montrant la petite porte*). — *Par ici, marquis, vous me pardonnez?*

LE MARQUIS. — *Comment donc! l'escalier secret! C'est trop d'honneur que vous me faites! Ah! ce n'est pas le baron,* c'est son valet de chambre.

SCÈNE XVIII

LES PRECEDENTS, CALABRE

(*Le marquis s'arrête au fond devant la petite porte*) (52).

BETTINE [*courant vers Calabre et l'amenant*] *de l'autre côté* [*sur le devant de la scène*] (53). — Eh bien! Calabre, qu'as-tu fait?

CALABRE. — Tout ce que vous m'aviez dit, madame.

BETTINE. — L'argent est payé?

CALABRE. — Oui, madame.

BETTINE. — As-tu vu Steinberg?

CALABRE. — Hélas! oui.

BETTINE. — Que t'a-t-il dit?

CALABRE. — Voici une lettre.

BETTINE (*lisant* vite). — Ah! c'est très bien... parfaitement bien... c'est à merveille. (Elle tombe évanouie sur un fauteuil.)

(51) Var. : *Non, ce n'est pas lui,* c'est son valet de chambre.
(52) Ce jeu de scène figurait dans la *R. D. M.* et l'édition de 1851.
(53) *Idem.*

CALABRE. — Madame! madame!... *Ah! malheureux que je suis... je ne devais pas montrer cette lettre si vite.*

LE MARQUIS (*s'approchant*). — Qu'y a-t-il donc?

CALABRE. — Veillez sur elle, monsieur, je vais chercher ce qu'il faut.

LE MARQUIS (tirant un flacon). — Ce flacon suffira. *Ne nous pressons pas.*

CALABRE. — *Mais elle se meurt, monsieur, elle se meurt...*

LE MARQUIS. — *Non, mon ami, lorsque la douleur nous accable, un évanouissement n'est qu'un peu de repos où la nature reprend ses forces.* Qu'êtes-vous donc venu lui annoncer?

CALABRE. — *M. de Steinberg est parti.* Ah! monsieur, c'est horrible à dire... il est parti avec la princesse.

LE MARQUIS. — *Il a donc cru que c'était elle qui avait payé pour lui?*

CALABRE. — *Hélas! non, il ne l'a pas cru et voilà le pire, il sait très bien que c'est madame... il est parti... et elle est ruinée.*

LE MARQUIS. — *Ruinée, dites-vous?*

CALABRE. — *Eh! mon Dieu, oui, ou peu s'en faut!*

LE MARQUIS. — (54) La voici qui ouvre les yeux. Il faut lui ôter cette lettre... (Il va pour prendre la lettre que Bettine tient à la main.)

BETTINE. — Non, non!... oh! ne m'ôtez pas cela... Où suis-je donc? J'ai fait un rêve. C'est vous, marquis? Je vous demande pardon. *Est-ce que j'ai dormi longtemps?*

LE MARQUIS. — Restez en repos; ne vous levez pas.

BETTINE. — Ah! malheureuse! je me souviens. Il est parti, n'est-ce pas, Calabre? Savez-vous cela, Stéfani? Il est parti avec cette femme (55).

LE MARQUIS. — Je sais tout, ma chère.

BETTINE. — Ah! vraiment? Cette nouvelle est-elle déjà connue? Suis-je déjà la fable de la ville? Sans doute il y a du plaisant dans cette aventure, elle fournira matière à la gaieté publique; mais comment oseraient-ils rire de moi, avant de savoir ce que je vais faire? Tout n'est pas fini (56).

LE MARQUIS. — Personne ne se rira de vous. Il n'y a rien de moins plaisant que de voler l'argent du prochain.

BETTINE (s'animant par degrés). — Voler! qui parle d'une

(54) Var. : Il est parti avec la princesse. — LE MARQUIS : *Parti!* La voici...
(55) Var. : avec cette femme! *Tenez, lisez cette lettre, lisez-la tout haut.*
(56) Var. : Tout n'est pas fini, *et apparemment j'ai aussi le droit de dire mon mot dans cette comédie.*

chose pareille? Cette somme dont j'ai disposé, je l'ai donnée volontairement, j'ai supplié (57) qu'on l'acceptât. J'ai été obligée d'employer la ruse pour vaincre un refus obstiné. Il est vrai que mon stratagème n'a pas tourné à mon avantage; mais qui peut dire que je m'en repente? Si c'est de cela que vous me plaignez, vous me supposez un singulier chagrin. (Elle se lève.)

LE MARQUIS. — Je ne sais point (58) quelle est la somme, mais il paraît que ce n'est pas peu de chose.

BETTINE. — Eh! qu'importe (59)? Quelle étrange idée vous faites-vous donc des personnes mêmes que vous prétendez estimer, si vous ne voyez ici qu'une affaire d'intérêt? Ah! que Steinberg fût revenu à moi, est-ce que le reste comptait pour quelque chose? Mais c'est ainsi que juge le monde. — Un amour trompé, qu'est-ce que cela? Une femme qu'on abandonne, un serment qu'on trahit, un lien sacré qu'on brise, ce ne sont que des bagatelles! cela se voit tous les jours, cela se raconte, cela égaie la bonne compagnie! mais qu'il s'agisse de quelques écus de moins, de quelques misérables poignées de jetons qu'on aura perdus par hasard, oh! alors, chacun *de vous plaindre* (60) et votre souffrance pécuniaire sera l'objet d'une pitié sordide, à faire monter la rougeur au front.

LE MARQUIS. — *Mais ce* (61) chagrin est cause, Bettine, que vous adressez mal vos reproches.

BETTINE. — Oui, mon ami, vous avez raison. Je sais qui vous êtes, je vous offense; mais ce que j'éprouve est si affreux, qu'il faut me pardonner ce que je puis dire, car je n'en sais rien, je suis au fond d'un abîme. Tenez, Stéfani, lisez-moi cela. Lisez tout haut, je vous en prie.

LE MARQUIS (*assis, lit la lettre. Bettine se promène sur la scène. Calabre est assis près de la table*) (62). — « Ma chère Bettine. Bien que vous ayez agi sans mon consentement, je suis obligé de vous remercier de ce que vous venez de faire pour moi. »

BETTINE. — Obligé de me remercier! *Que cela est bien dit et noblement pensé!*

LE MARQUIS (continuant). — « Mais vous comprenez que mon premier soin doit être de chercher les moyens de vous rendre la somme que vous avez bien voulu m'avancer. »

BETTINE. — On n'écrirait pas mieux à un homme d'affaires.

LE MARQUIS (de même). — « Le projet que nous avions

(57) Var. : *pour* qu'on l'acceptât.
(58) Var. : *pas*.
(59) Var. : *Que m*'importe.
(60) Var. : *vous plaindra*.
(61) Var. : *Votre* chagrin.
(62) Var. : LE MARQUIS (*lisant*).

formé ne pouvant plus se réaliser, les convenances mêmes semblent s'opposer à ce que je demeure plus longtemps près de vous. »

BETTINE. — Que dites-vous de cela, marquis?

LE MARQUIS (de même). — « Je vais donc *partir à l'instant même* (63). Une personne de nos amies... »

BETTINE. — *De nos amies! ô ciel!* quelle audace!

LE MARQUIS (de même). — « ... de nos amies part maintenant pour Rome, et m'offre de l'accompagner. Je sais, du reste, que je ne vous laisse pas seule... »

BETTINE. — Continuez. Continuez.

LE MARQUIS (de même). — « Et que je puisse revenir ou non, vous pouvez compter, chère Bettine, que vous recevrez de mes nouvelles (64). STEINBERG. »

BETTINE. — Steinberg! Que le monde prononce ton nom quand il voudra parler d'un ingrat! *Donnez-moi la lettre, marquis, je veux la porter ici toute ma vie. Que son poison se glisse dans mon cœur, qu'il y détruise à tout jamais l'amour!*

LE MARQUIS. — Il est certain que tout cela n'est pas beau; *jamais femme ne reçut un plus sensible outrage; et c'est le prix d'un tel dévouement, de tant de générosité!* En vérité, cela demanderait vengeance!

BETTINE. — Vengeance, *oh!* oui, n'en doutez pas! Mais quelle vengeance puis-je trouver? Vous parlez en homme, Stéfani, et vous ressentez en homme un affront. *Mais* vous-même (65), que pouvez-vous faire quand vous avez un ennemi? Que pouvez-vous de plus que de le tuer? Vous croyez vous venger ainsi... Ah! mon ami, pour un cœur honnête, il y a des maux plus affreux que la mort; mais pour un lâche, ce qu'il y a de plus terrible, c'est la mort, qui n'est rien.

LE MARQUIS. — Je gagerais que cette lettre impertinente n'est pas entièrement du fait de votre baron. Il y a de la femme là dedans : — c'est un monstre à deux têtes, — car enfin, quelle nécessité de vous avertir qu'il ne s'en va pas seul? La lâcheté est de lui, l'insulte est féminine.

BETTINE. — Je l'ai senti comme vous. Il le sait bien aussi, et il a voulu mettre entre nous une barrière infranchissable. Il craignait que je ne voulusse le suivre, il avait peur de mon pardon, et il a pris ce moyen de l'éviter; il savait que, lorsqu'une femme frappe le cœur d'une autre, elle rend toute espèce de retour impossible, et que la blessure ne se guérit pas. O perfide! *âme double! ingrat!* le jour même qui était fixé, qu'il avait choisi pour notre mariage!... Hier au soir, il

(63) Var. : *quitter ce pays.*
(64) Var. : que vous recevrez *bientôt* de mes nouvelles.
(65) Vous-même, *cependant.*

fallait voir comme il savait dissimuler! Il semblait, dans son impatience, souffrir d'attendre qu'il fît jour *pour voir arriver ce contrat.* O ciel! c'est moi qu'on joue ainsi! mon âme loyale ainsi traitée! Vous me connaissez, marquis, n'est-ce pas? Eh bien! j'ai combattu mon caractère trop vif, j'ai plié mon orgueil, afin de supporter ce qui me révoltait souvent, mais du moins ce que je croyais fait sans fausseté, sans dessein de nuire. Maintenant, je te vois tel que tu es, traître, et tu déchires mon cœur et mon honneur!

LE MARQUIS. — *Que comptez-vous faire, à présent? Voulez-vous suivre mon conseil? Outragée par une femme, soyez femme aussi, et combattez avec vos armes. Portez ailleurs ce cœur offensé.*

BETTINE. — *Est-ce là votre avis, marquis? et vous aussi, mon vieil ami, vous méconnaissez la pauvre Bettine? Dites-moi, est-ce que ces affaires qui vous appellent à Parme sont bien importantes?*

LE MARQUIS. — *Non, pas autrement.*

BETTINE. — *Si vous voulez, nous ferons une chose. Puisque vous veniez me dire adieu, vous êtes prêt à partir, n'est-ce pas? Donnez-moi une place dans votre voiture, faites comme la Sanséverine; ils sont à Rome, nous irons les retrouver. Vous ne me refuserez pas ce service, vous qui jadis (nous en parlions tantôt) avez été mon chevalier.*

LE MARQUIS. — *Je le serais encore volontiers, ma belle, car en conscience, je suis indigné de la façon dont on vous traite.*

BETTINE. — *Non, mon ami, cela ne vous regarde pas, il ne s'agit plus d'une querelle de théâtre; un coup d'épée n'est pas ce qu'il me faut. J'irai, je verrai, je prendrai mon temps et l'occasion une fois saisie... Vous me regardez avec surprise? Ce que je dis là ne me ressemble guère, n'est-ce pas?*

LE MARQUIS. — Ah! ça, *mais ce n'est pas à cela que je pense. Je me rappelle un mot. Lorsqu'il vous dit dans cette lettre* qu'il ne vous laisse pas seule, qu'est-ce qu'il entend par ces paroles (66)?

BETTINE. — *Cela veut dire probablement que Calabre reste auprès de moi.*

CALABRE. — Oh! non, *madame* (67), cela signifie autre chose.

BETTINE. — Tais-toi, Calabre.

LE MARQUIS. — Pourquoi donc? Est-ce une indiscrétion que je viens de commettre? (Bettine ne répond pas. Calabre fait un signe au marquis, et lui montre l'écrin qui est sur la table.)

(66) Var. : Ah ça! je pense à un mot de cette lettre. Lorsqu'il vous dit qu'il ne vous laisse pas seule, qu'est-ce qu'il entend par ces paroles? Est-ce donc que Calabre reste auprès de vous?
(67) Var. : *monsieur.*

LE MARQUIS. — Je ne comprends pas. Que veux-tu dire à ton tour?

CALABRE. — Madame me défend de parler.

BETTINE. — Parle si tu veux, *puisqu'il sait le reste.* (*Elle s'assied au fond du théâtre.*)

LE MARQUIS (*se levant et allant à la table*). — Ceci pique fort ma curiosité. Qu'y a-t-il donc, monsieur Calabre?

CALABRE. — *En vérité, monsieur le marquis, j'ai à peine le courage...*

LE MARQUIS. — *Attendez-vous que je vous interroge en style d'opéra-comique et que je vous demande quel est ce mystère?*

CALABRE. — Eh bien, monsieur, puisqu'on me permet de le dire, *ce mystère,* c'est que cet écrin est *en partie cause* de tout ce qui arrive.

LE MARQUIS. — Vous voulez badiner, sans doute?

CALABRE. — Pas le moins du monde; Monsieur le baron a fait des reproches horribles à madame d'avoir accepté ces bijoux.

LE MARQUIS. — Mais cela n'a pas le sens commun.

CALABRE. — Et ce matin, monsieur, s'il faut ne vous rien taire, j'étais chargé moi-même de dire à madame qu'elle eût à ne vous point recevoir.

LE MARQUIS. — Ah çа! mais cela a l'air d'un rêve... Est-ce que c'est vrai, Bettine, ce qu'on me raconte là?

BETTINE. — *C'est* vrai.

LE MARQUIS. — Mais cela tient du prodige. A propos de quoi cette querelle d'Allemand? Ce ne pouvait être qu'un méchant prétexte dont il avait besoin pour se fâcher.

CALABRE. — Oh! mon Dieu, oui, monsieur, pas autre chose.

LE MARQUIS. — J'entends. Mais quelle bizarre idée!

CALABRE. — C'est que monsieur le marquis *voyait* (68) souvent madame, du temps qu'elle était à Florence, et monsieur le baron s'est imaginé...

LE MARQUIS. — Quelque sottise.

CALABRE. — *Que monsieur le marquis... comment monsieur le baron s'est-il donc exprimé tantôt? Ah! m'y voilà... que monsieur le marquis ne se contentait pas seulement d'être un admirateur de la Signora.*

LE MARQUIS. — *Eh bien! quand j'aurais été amoureux d'elle, voyez un peu l'extraordinaire.*

CALABRE. — *Permettez, monsieur le marquis, c'est que*

(68) Var. : *venait voir.*

monsieur le baron s'est persuadé, en vous voyant arriver ici, que vous alliez recommencer à faire votre cour à madame.

LE MARQUIS. — Eh bien?

BETTINE. — Et cela l'a fâché.

LE MARQUIS. — C'est malheureux. Quoi! il va l'épouser, et voilà le cas qu'il sait faire d'elle! Mais c'est un drôle que ce monsieur.

BETTINE. — Stéfani! songez que je l'ai aimé.

LE MARQUIS. — C'est juste, je vous demande pardon. Je n'ai pas les mêmes *droits que vous.* Ainsi donc, cher monsieur Calabre, vous dites qu'on est jaloux de moi?

CALABRE. — *Ce que je puis assurer à monsieur, c'est que mon maître n'aimait pas ses visites* (69).

LE MARQUIS (après un silence). — Eh bien! morbleu, il a raison. Bettine, *voulez-vous m'écouter un instant, mais je dis, sérieusement.*

BETTINE. — *De quoi s'agit-il, mon ami?*

LE MARQUIS. — *Voilà le résultat de mes réflexions. La situation où vous vous trouvez n'est pas de celles, ce me semble, où l'on peut rester bien longtemps. Il en faut sortir d'une manière quelconque. Ce n'est pas une femme de votre âge et d'un esprit comme le vôtre qui va expier des torts qu'elle n'a point dans la solitude et les vains regrets.* Vous avez aimé, vous vous êtes trompée, vous avez fait un mauvais choix (70), vous en portez la peine; cela est fâcheux, mais cela arrive aux plus honnêtes gens, c'est même à eux que cela ne manque guère. Si maintenant vous avez quelque rancune, et la moindre disposition à courir en poste après le passé, je suis tout prêt, je vous aiderai très volontiers à prendre une revanche qui vous est bien due. Si je n'ai plus le pied assez leste pour me jeter dans une valse, je l'ai encore, Dieu merci, assez ferme pour soutenir un coup d'épée, et je serais *bien aise* (71) de rendre à ce monsieur celui que j'ai reçu autrefois pour vous.

BETTINE. — *Je vous ai dit...* (72).

LE MARQUIS. — Si, au contraire (ce qui, à mon avis, serait infiniment préférable), vous pouviez avoir la patience, je dirai même le bon sens, de laisser faire le médecin qui guérit toute

(69) Var. :
LE MARQUIS. — C'est juste, je vous demande pardon. Je n'ai pas les *mêmes raisons que vous pour le ménager.* Ainsi donc, cher monsieur Calabre, vous dites qu'on est jaloux de moi?
CALABRE. — *Oui, monsieur.*

(70) Var. : LE MARQUIS. — *En vérité? Eh bien! cela me fait plaisir, cela me rajeunit... Ah! on est jaloux de moi! (Après un silence.) Eh bien! morbleu! il a raison... Bettine, écoutez-moi.* Vous avez aimé etc...

(71) Var. : *ravi.*

(72) Var. : Mon ami...

chose, le temps (73). *Je sais bien que vous allez me dire que vous ne changerez jamais et que vous emporterez au tombeau le souvenir d'une illusion.*

BETTINE. — *Vous moquez-vous, marquis? ce ne serait pas généreux.*

LE MARQUIS. — *Je ne me moque point, il s'en faut, ma chère; je veux dire seulement que le chagrin présent, lorsqu'il est vif, lorsqu'il est profond, vous semble toujours devoir être éternel, mais il n'en est pas qui le soit; cela est connu depuis que le monde existe, et cette loi du changement est la seule à laquelle on ne puisse rien changer. Si donc, comme je disais, vous vous sentiez capable d'attendre et aussi de laisser faire votre cœur, ce cœur excellent, cet esprit si droit, si fin, si juste et si bien né pour être heureux parmi les heureux et pour en faire d'autres,* je m'offre à vous.

BETTINE. — Vous, Stéfani?

LE MARQUIS. — Moi; non pas aujourd'hui, non pas demain, non pas dans un mois ni dans six, mais quand vous voudrez, quand cela vous plaira, si jamais cela peut vous plaire, quand vous serez calmée, guérie, redevenue tout à fait vous-même, c'est-à-dire gaie, aimable et charmante; quand la blessure qu'un ingrat vous a faite *s'évanouira* (74) avec les jours d'oubli, *cicatrisée par leur main légère.* On dit que je veux vous faire ma cour, on a raison; que je vous ai aimée, on a raison; que je vous aime encore, on a raison; et ce que je vous dis là, il y a trois ans que j'aurais dû vous le dire, et je vous le dirai toute ma vie.

BETTINE. — Puisque vous me parlez avec cette franchise, je ne veux pas être moins sincère que vous. Répondre sur-le-champ à ce que vous me proposez, vous comprenez que c'est impossible...

LE MARQUIS. — *Comme vous voudrez,* quand vous voudrez.

BETTINE. — Mais ce que je puis et ce que je veux vous dire, tout de suite et sans hésiter, c'est qu'au milieu des chagrins que j'éprouve et de toute l'horreur qui m'accable, à cet instant où mon cœur est brisé par un abandon si cruel et une trahison si basse, vos paroles viennent d'y exciter une émotion qui m'est bien douce. Et pourquoi vous le cacherais-je? Oui, Stéfani, je suis heureuse de voir que ce monde n'est pas encore désert, et que si le mensonge et la perfidie peuvent quelquefois s'y rencontrer, on y peut aussi trouver sur sa route la main fidèle d'un ami. Je le savais, mais j'allais l'oublier. Vous m'en avez fait souvenir... voilà ce dont je vous remercie.

(73) Var. : *Le temps, connu depuis que le monde existe,* je m'offre à vous.

(74) Var. : *s'effacera* avec les jours d'oubli; *oui, je le répète, je m'offre à vous.*

LE MARQUIS. — Et vous pourriez douter qu'on vous aime!

BETTINE. — Non, je crois ce que vous me dites; mais il y a une réflexion que vous n'avez pas faite. Savez-vous bien à qui vous parlez?

LE MARQUIS. — A la plus charmante femme que je connaisse.

BETTINE. — Considérez ceci, marquis : je suis tout à fait désespérée. Le coup que je viens de recevoir est si imprévu, si inconcevable, qu'il m'a d'abord anéantie. Maintenant que ma raison se réveille peu à peu, je cherche comment je pourrais continuer de vivre, et, en vérité, je ne le vois pas.

LE MARQUIS. — Prenez courage.

BETTINE. — Non, je ne le vois pas. A examiner froidement, raisonnablement, ce qui m'arrive, je ne veux pas vous tromper, je ne vois nul remède, nul espoir; *ma vie est finie.* Je perds l'homme que j'aimais, et, ce qu'il y a de plus affreux encore, je suis forcée de le mépriser. Que voulez-vous que je devienne? Es-tu de mon avis, Calabre? Plus je réfléchis, et plus je vois qu'il n'y a plus pour moi d'existence possible. Je ne peux plus rien faire que prier et pleurer. Est-ce à ce reste de moi-même, à ce fantôme de votre amie que vous voulez donner la main? Est-ce à un masque couvert de larmes? (Elle pleure.)

LE MARQUIS. — Oui, morbleu! et ces larmes-là, je ne vous demanderai jamais de les essuyer. Je respecte trop votre douleur pour tâcher de vous en distraire, mais je vous dis : le temps s'en chargera, — et laissez-moi aussi achever ma pensée, dût-elle vous choquer en ce moment. Vous n'avez plus, dites-vous, d'existence possible? Vous en avez une toute faite, la seule qui vous convienne, celle que vous aimez, que vous avez choisie, qui est notre plaisir et votre gloire... Vous retournerez au théâtre.

BETTINE. — Y pensez-vous?

LE MARQUIS. — Pourquoi donc pas? cela vous paraît-il si étrange, qu'en vous offrant d'être votre époux, je vous parle de remonter sur la scène? Oui, je me souviens que, ce matin, vous me disiez qu'une fois mariée, vous y comptiez renoncer pour toujours; mais je vous ai répondu, ce me semble, que ce n'était point mon avis, ni de mon goût, je vous assure. *Eh! que voulez-vous donc faire sur terre, sinon la chose pour laquelle vous y êtes?* Est-ce qu'on résiste à son talent? En a-t-on la force? en a-t-on le droit? surtout quand ce talent heureux vous a portée sur cette jolie montagne où les Muses dansent autour d'Apollon, et les abeilles autour des Muses?... Croyez-vous donc que l'on puisse être tout bonnement baronne ou marquise, en revenant de ce pays-là? Oh! que non pas! La nature parle : bon gré mal gré il faut qu'on l'écoute. Eh! pal-

sambleu! un poète fait des vers et un musicien des chansons, tout comme un pommier fait des pommes. Lorsqu'on me raconte que Rossini se tait, je déclare que je n'en crois rien. Et vous non plus, Bettine, vous ne vous tairez pas. Vous retrouverez force et vaillance, vous reprendrez la harpe de Desdémone, et moi ma place dans mon petit coin, à côté de mon cher quinquet. Vous reverrez cette foule émue, attentive, qui suit vos moindres gestes, qui respire avec vous, ce parterre qui vous aime tant, ces vieux dilettanti qui frappent de leurs cannes, ces jeunes dandys qui, parés pour le bal, déchirent leurs gants en vous applaudissant, ces belles dames dans leurs loges dorées qui, lorsque le cœur leur bat aux accents du génie, lui jettent si noblement leurs bouquets parfumés! Tout cela vous attend, vous regrette et vous appelle... Ah! je jouissais jadis de vos triomphes! votre amitié m'en donnait une part. — Que serait-ce donc, si vous étiez à moi!

BETTINE (*dont la tristesse s'est calmée peu à peu en écoutant parler le marquis*) (75). — Eh! Stéfani... Mais c'est impossible.

LE MARQUIS. — Ne le dites pas trop vite, ne vous hâtez pas. C'est là tout ce que je vous demande. (Il lui baise la main.)

LE NOTAIRE (sortant du pavillon). — Monsieur Calabre!

CALABRE. — *Plaît-il?* Ah! c'est vous?

LE NOTAIRE. — Oui, il n'y a plus de moscatelle, et je ne vois toujours pas les futurs conjoints. Je vais retourner à la ville.

CALABRE (lui montrant Bettine, qui a laissé sa main dans celle du marquis). — Attendez, attendez un peu.

(75) Cette indication figurait dans les publications de 1851.

STENDHAL, RILKE
ET LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

par CLAUDE AVELINE

Si l'ombre de la Religieuse portugaise avait dû, par un attrait posthume pour le monde bien inconcevable chez elle, se soucier de toutes les réactions que provoquaient ses lettres, elle eût supporté légèrement l'indifférence des romantiques et la colère de leurs sous-produits : elle avait conquis Stendhal, l'écrivain le plus curieux, l'homme le plus épris des choses de l'amour. « Posséder n'est rien, c'est jouir qui fait tout. » Fervent et stratège, léger et fidèle, aussi délicat dans le caprice heureux que dans la passion sans espoir, il avait sur Jean-Jacques la double supériorité de l'expérience — du délire partagé — et de l'interprétation — du délire disséqué. Il traite Saint-Preux de bavard et de velléitaire, de « plat personnage », de « vrai poète ». Et quand on affirme : « Il n'y a qu'une grande âme qui ose avoir un style simple, c'est pour cela que Rousseau a mis tant de rhétorique dans *La Nouvelle Héloïse* », les éloges pèsent comme des ailes de papillon sur l'autre plateau de la balance. *L'Héloïse* n'en demeure pas moins présente à l'esprit de Stendhal, quand il accumule les réflexions qui allaient former *De l'amour.* Comme la *Lettre* de Rousseau *à d'Alembert,* et la réponse de celui-ci. Le morceau de première importance où nous croyons saisir une pensée neuve de Stendhal sur l'éducation des filles n'est qu'un démarcage — ravissant — de d'Alembert. Je meurs d'envie de reproduire l'un et l'autre, non pour Stendhal, que tout le monde lit, mais pour d'Alembert, que personne ne lit plus. Il n'est pas de rapprochement qui puisse mieux dévoiler ce que le génie sait faire, quand il « copie ». Mais donner ici une place à l'éducation des filles serait par trop stendhalien. Dans la querelle Rousseau-d'Alembert, la fameuse note sur les *Portugaises* n'a pas risqué d'échapper à Stendhal. S'il lui doit de les connaître, il n'en dit rien, et il se tait sur le pari

stupide de Jean-Jacques (1). Mais, dès ses premières lignes, il affiche son opinion sur l'authenticité d'une manière aussi catégorique que désinvolte.

« LIVRE PREMIER. CHAPITRE PREMIER. *De l'Amour.*

« Je cherche à me rendre compte de cette passion dont tous les développements sincères ont un caractère de beauté.

« Il y a quatre amours différents :

« 1° L'amour-passion, celui de la Religieuse portugaise, celui d'Héloïse pour Abélard, celui du capitaine de Vésel, du gendarme de Cento. »

Ici, une note, signée P. M. C'est Mérimée, le compère. « Les amis de M. Beyle lui ont demandé souvent qui étaient ce capitaine et ce gendarme; il répondait qu'il avait oublié leur histoire. » On voit du moins son dessein. Les militaires inconnus faisaient ressortir la réalité des femmes illustres.

De l'amour ne cite Marianne que deux autres fois. Mais le lecteur, toutes les fois qu'il lit *amour-passion,* peut penser : *Marianne,* comme l'auteur. Stendhal fait remarquer qu' « ordinairement l'amour-passion se rencontre chez des gens un peu niais à l'allemande ». Il songe aux hommes. Il l'adore chez les femmes. Il l'adore même chez Julie d'Etanges, et lorsqu'en tête du Livre second, il énumère à nouveau ses quatre variétés d'amour, c'est elle qu'il donne pour seul exemple de l'amour-passion, à la place de Marianne, d'Héloïse, du capitaine et du gendarme! Cet inégalable créateur de personnages voit ceux des autres non comme ils sont construits, mais comme ils ont été rêvés. Il se reprendra plus tard. « Quand on ne connaît que par les livres l'amour-passion (celui de Julie d'Etanges ou de Werther), il est bien difficile de se tirer de la peinture de la jalousie. Il faut aimer comme la Religieuse portugaise, et avec cette âme de feu dont elle nous a laissé une si vive empreinte dans ses lettres immortelles. » Toujours lucide, il avait déjà noté ailleurs que de telles lettres « ont très peu de mérite littéraire, c'est-à-dire sont très peu faites pour plaire aux indifférents. Elles sont pleines de répétitions ». Mais lui, perpétuel amoureux, passionné de la grandeur dans le naturel, il ne les oublie jamais, il les rappelle en dix endroits de son œuvre.

Avoir pour soi Stendhal et Rilke... Un répondant de ce mérite dans chaque siècle, et Marianne est assurée de parvenir aux derniers âges du monde. Ces deux noms accolés

(1) « Je parierais tout au monde que les *Lettres Portugaises* ont été écrites par un homme. »

font d'abord l'effet d'un miracle, comme on en voit dans certaines rencontres de salon, voulues par une femme délicieuse. Mais, en vérité, deux hommes sensibles au charme d'une même femme sont toujours comparables. La sécheresse de Beyle abrite les folles palpitations du cœur le plus musicien, le lyrisme de Rilke n'oublie jamais de servir une pensée qu'il veut lourde comme une sculpture. Ils étaient timides sous l'orgueil, solitaires près de l'amitié, humbles et en extase devant l'art et l'amour; un peu esthètes. Ils avaient le même goût du héros, et une faiblesse commune : ces deux princes se voulaient nobles. Ils ne tenaient pas en place. L'un et l'autre s'était cherché et découvert sous un ciel étranger. On ne m'en fera pas dire plus : des crépuscules milanais aux nuits blanches de Saint-Pétersbourg le contraste est assez évident. Tous deux possesseurs d'un secret, mais ce n'est pas le même. Rilke croit au cercle, Stendhal au trait. Rilke à une vie antérieure, et qu'il faut « devenir » pour la retrouver; Stendhal à une existence parallèle, où il suffit de marcher en souriant. Il n'y a pas d'autre surhomme près de lui que lui-même; Rilke est entouré d'anges, de fluides, de magie. Stendhal « tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir quand il croit avoir noté une vérité ». Rilke douterait d'une vérité qui ne jaillirait pas de lui comme un soupir ou comme un cri. Mais tous deux savent également que, s'il est une vérité humaine, elle n'accepte de se laisser atteindre qu'à travers ses soupirs. Rilke ne comprit pas d'emblée ceux de Marianne. Les grandes passions débutent rarement par un coup de foudre, surtout quand leur objet s'auréole de la faveur publique. Elles discernent les défauts avant la grâce, elles en inventent, et déjà se protègent lorsqu'elles croient encore se refuser. « Il ne faut pas penser à la *Religieuse portugaise,* écrivait-il un soir de 1907 à sa femme qui lui en avait sans doute suggéré la traduction : elle est trop dix-huitième, elle prend plaisir à son infortune, sans en ressentir le besoin profond; et avec cela, long, long, long. Riche, pourtant, de jugements et d'aperçus... » Or, un an plus tard, la Portugaise est devenue l'une des créatures idéales auxquelles il rêve pour comprendre la femme. Dans le calme lourd de fantômes de l'Hôtel Biron où Rodin vient voir Rilke pour la première fois depuis leur brouille, — où il s'installera bientôt lui-même, — le vieux faune et le poète s'entretiennent. Rilke va décrire à sa femme cette soirée bouleversante.

« ...Je lui parlais d'êtres nordiques, de femmes qui ne cherchent pas à retenir l'homme, d'amour sans infidélité. Il écoutait, écoutait toujours, mais il ne pouvait croire que cela fût vrai et il désirait pourtant en avoir la preuve. Pour lui, la femme est fatalement la dissimulation, la trappe, le piège tendu sur les routes les plus solitaires et les plus fortunées. Il croit d'ailleurs que la sensualité est chose si vaste et si souple qu'elle peut, par la puissance ou la douceur, exercer sa séduction en tout lieu et dans tout objet; que tout, enfin, surmonte la sexualité et, dans sa plénitude sensible, s'élève jusqu'au spirituel, seule voie possible pour vivre en Dieu. Mais la femme est en dehors, *au-dessous* de tout cela. Elle ne se résoud pas, comme les choses, en une aspiration plus haute : elle ne veut qu'être assouvie, et elle l'est. Elle devient ainsi comme une nourriture pour l'homme, une boisson qui le traverse de sa fraîcheur : *du vin*. Rodin croit au vin. Je lui oppose la Religieuse, je lui parle de cette attitude transfigurée qui apparaît çà et là, chez la femme, de ce vouloir qui la porte au delà du simple assouvissement. Mais il n'y croit pas, et il a, hélas! trop de saintes de son côté qui ont usé du Christ, c'est facile à prouver, comme d'un simple compagnon de lit : un doux équivalent du mâle absent, de l'amant le plus tendre qu'elles pussent se procurer, se procurer enfin. Je cite encore l'exemple de ma Religieuse. Je montre comment, dans ses quelques lettres, elle a su dépasser l'objet de son amour. Et je possède bien mon sujet, et je jure que si, cédant à sa dernière prière, le comte de Chamilly, cette bête, fût revenu, il lui eût été aussi étranger, aussi invisible que, quand nous sommes au haut d'une tour, quelque mouche qui marche sur le sol. Je demeure donc ferme et n'abandonne rien de ma Religieuse. »

Ce n'était qu'une « phase » de leurs conversations, mais Rilke n'a pas pensé qu'aucune autre méritât mieux de les résumer. Marianne le tient. Il ne dit pas : Je demeur*ais* donc ferme et n'abandonn*ais* rien de ma Religieuse. Il ne fait pas allusion à des répliques de Rodin qu'il aurait surmontées. Il sous-entend d'autres objections venues d'ailleurs, peut-être d'une surprise de sa femme elle-même. Il confirme un revirement où il y a du *mea culpa* et qui atteindra, cinq ans plus tard, sa conséquence logique : la traduction des *Portugaises* en allemand. Pour l'heure, il ne la considère pas encore comme un être sans égal. Il vient de traduire les *Sonnets du portugais* d'Elisabeth Barrett-Browning. Il va, dans *Les*

Cahiers de Malte Laurids Brigge, découvrir le monde entier des « aimantes » surgies d'entre les jeunes filles « sous la pression de détresses sans fin, ces aimantes inouïes qui, tandis qu'elles l'appelaient, surpassaient l'homme. Qui grandissaient et s'élevaient plus haut que lui, quand il ne revenait pas, comme Gaspara Stampa ou comme la Portugaise... ». Et Malte dit aussi : « Toujours l'aimante surpasse l'aimé, parce que la vie est plus grande que le destin. Son don d'elle-même peut être infini; c'est là son bonheur. Mais la misère sans nom de son amour a toujours été celle-ci : qu'on lui ait demandé de limiter ce don. Aucune autre plainte n'a jamais été exprimée par des femmes. Les deux premières lettres d'Héloïse ne contiennent que celle-là, et cinq siècles plus tard elle s'élève encore des lettres de la Portugaise; on la reconnaît comme un appel d'oiseau. » Les *Cahiers* nous offrent le palmarès de Rilke en 1910 : Mlle Aïssé, Julie de Lespinasse, Bettina, la comtesse de Die, Clara d'Anduse, Marceline Desbordes-Valmore, Elisa Mercœur, Marianne de Clermont sont citées une fois; Sapho, Héloïse, Louise Labé (qu'il traduira aussi), Gaspara Stampa, deux fois; et la Religieuse quatre. Bientôt elle deviendra l'Unique. Et tandis que Stendhal nous laissait le soin de ramener à elle une suite d'idées générales, Rilke va s'attacher à la définir, à la préciser. Ses interrogations sur les rapports du rêve à la réalité, de la solitude à l'amour, de la vie au symbole trouvent en elle leur carrefour, encore plus sûrement que dans les « êtres nordiques » qui ne cessent de le poursuivre. Elle a pris sa place définitive entre les héroïnes de Jacobsen et les paysannes russes, près des vierges et des mères, mais charnelle, mais saignante comme une œuvre de Rodin, et par là même transfigurée. Le visionnaire amoureux des steppes et des plaines devinait le désert brûlant où elle avait vécu. Il accepte le nom de Mariana Alcoforado; il ne tient pas compte de la personne malgré les pieuses attestations du nécrologe. « Elle ne devient pas une sainte, écrit-il dans une lettre de 1912, même pas une bonne religieuse. Il répugne à son tact rare d'appliquer à Dieu ce qui ne lui était pas destiné dès l'origine et ce que le comte de Chamilly avait pu dédaigner. » Ce long message de 1912, que Rilke adresse à une amie, fait maintenant se dresser Marianne au-dessus de tous les êtres. « Je n'ai pas de fenêtre ouverte sur les hommes décidément. Ils ne se donnent à moi qu'autant qu'ils peuvent me parler de moi-même, et là, ces dernières années, ils n'ont été que

deux, deux figures qui se communiquent à moi, et d'où je déduis ensuite l'humanité en général. Ces deux figures me parlent de l'humain avec une voix immense, avec cette assurance de l'autorité qui m'élargit l'espace de l'ouïe, la figure des jeunes mortes et, plus absolue encore, plus pure, plus inépuisable : l'amoureuse... » Rilke ne veut évoquer aujourd'hui que celle-ci, *plus absolue encore.* « Arrêtons-nous à l'amoureuse : je pense moins à sainte Thérèse et à tout ce qui a pu se faire de grand dans ce domaine, l'amoureuse qui se livre à mon attention est bien plus simple, plus pure, c'est-à-dire moins « diluée » et (si je puis dire) moins « appliquée »; c'est le cas de Gaspara Stampa, de la Lyonnaise Louise Labé, de certaines courtisanes vénitiennes, et surtout de Mariana Alcoforado, l'incomparable, dont les cinq lettres si graves retracent pour la première fois point par point l'amour de la femme, sans grands frais, sans exagération ni allégement comme de la main d'une sibylle. »

« Et alors, continue Rilke, il apparaît, dans l'irrésistible conséquence du cœur féminin, que la ligne de cet amour était déjà terminée, achevée dans le monde terrestre et qu'elle ne pouvait se prolonger que vers Dieu dans l'infini. » (On se rappelle la définition que Rilke offrait de Dieu : une direction donnée à l'amour.) « ...A ce moment, selon la sublime parole de la Religieuse : « Mon amour ne dépend plus de ce que tu me fais », l'homme, en tant qu'amant, était déjà fini, défait et usé — traversé par l'amour comme un gant usé et percé. » Je n'en crois rien, pas plus que je ne partage l'affirmation solennelle de l'entretien avec Rodin, que si Chamilly était revenu auprès de Marianne, celle-ci ne l'eût pas plus considéré qu'une mouche. Rilke a raison de le tenir pour un « personnage accessoire », mais à notre point de vue seulement. (Il est d'ailleurs injuste, il le voit vaniteux.) Là où il a totalement raison, c'est lorsqu'il conclut de l'aventure portugaise, mieux encore que dans les *Cahiers,* l'irréductible supériorité de la femme en amour.

Cette même année 1912, il traduit un vieux sermon français sur *L'Amour de Madeleine,* où le Christ apparaît, lui aussi, comme un « personnage accessoire », où Madeleine n'est plus une pécheresse repentie, mais une amoureuse qui a donné une direction à son amour... Cette Madeleine d'un abbé inconscient et plein de poésie semblait avoir pris Marianne pour modèle. Marianne elle-même parut l'année suivante. Depuis leur première et seule adaptation, vieille de

cent vingt-cinq ans, les *Portugaises* se survivaient sans gloire dans les pays germaniques. Elles y attendaient *leur* poète, comme, aux Pays-Bas, elles avaient attendu Arthur van Schendel. Chez un Rainer Maria Rilke, une traduction est un acte de foi. Elle implique un amour qui se veut applaudi par tous, et plus encore peut-être le désir d'apprendre à la bien-aimée la langue familiale, pour qu'elle l'embellisse de son accent et de sa voix. Marianne traduite par Rilke, c'est la conquête définitive d'une nouvelle partie du monde. C'est aussi comme une preuve douloureuse qu'elle eût souffert partout et qu'il était vain de gémir : « Que ne suis-je née dans un autre pays? » Je ne sais pas l'allemand, j'hésite à juger de l'ensemble sur une seule phrase, bien que Rilke l'ait qualifiée de « sublime » : « Mon amour ne dépend plus de ce que tu me fais. » Il y a, dans la version française : « Mon amour ne dépend plus de la manière dont vous me traiterez. » Cette phrase qui nous est revenue par la lettre de 1912, si elle figure telle quelle dans la traduction avec son tutoiement, avec son présent à la place du futur, nous pouvons en déduire que Rilke n'a pas seulement traversé la politesse d'un siècle « comme un gant percé et usé »; il a interprété son texte dans le sens d'une plus grande ardeur, il en a fait éclater la passion. Et qui sait s'il n'a pas redécouvert ainsi, derrière Guillerargues, la Marianne absolue?

Le dédain du premier jour est expié avec délices, la dette de gratitude est soldée. Le souvenir demeure. Près de dix ans plus tard, écrivant son ultime *Elégie de Duino*, celle des Saltimbanques, comme il veut peindre le jeune athlète, qui est le seul être réel, avec la jeune fille, face aux fantoches et aux simulacres, ces trois vers viennent sous sa plume :

> *Mais le jeune, l'homme qui semble né d'une nuque*
> *et d'une nonne, tendu et roidi par la plénitude*
> *des muscles et de la simplicité...*

Une nuque sans cervelle qui n'eût commandé que « la plénitude des muscles », une nonne qui aurait conçu dans l'amour et donné à son fils « la plénitude de la simplicité »; c'est bien Chamilly, c'est bien Marianne. On dirait qu'avant de la quitter pour toujours, le poète a voulu lui offrir la plus vivante consolation, en échange de l'immortel chagrin qu'elle a laissé derrière elle (2).

(2) Ces pages sont extraites de *...Et tout le reste n'est rien*, ouvrage consacré à la Religieuse portugaise, dont l'édition complète paraîtra prochainement. Le *Mercure* en a déjà publié un chapitre, « L'Amant de la Religieuse portugaise », le 1er août 1947.

DU MOUVEMENT
ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE

par YVES BONNEFOY

« ...mais la vie de l'esprit ne s'effraie pas devant la mort et n'est pas celle qui s'en garde pure. Elle est la vie qui la supporte et se maintient en elle ».

HEGEL.

1

Je te voyais courir sur des terrasses
Je te voyais lutter contre le vent
Le froid saignait sur tes lèvres

Et je t'ai vue te rompre et jouir d'être morte ô plus belle
Que la foudre quand elle tache les vitres blanches de ton sang

2

L'été vieillissant te gerçait d'un plaisir monotone, nous méprisions l'ivresse imparfaite de vivre.

« Plutôt le lierre, disais-tu, l'attachement du lierre aux pierres de sa nuit : présence sans issue, visage sans racine.

Dernière vitre heureuse que l'ongle solaire déchire, plutôt dans la montagne ce village où mourir.

Plutôt ce vent... »

3

Il s'agissait d'un vent plus fort que nos mémoires
Stupeur des robes et cri des rocs — et tu passais devant ces flammes

La tête quadrillée les mains fendues et toute
En quête de la mort sur les tambours exultants de tes gestes

C'était jour de tes seins
Et tu régnais enfin absente de ma tête

4

Je me réveille, il pleut. Le vent te pénètre, Douve, lande résineuse endormie près de moi. Je suis sur une terrasse, dans un trou de la mort. De grands chiens de feuillage tremblent.

Le bras que tu soulèves, soudain, sur une porte, m'illumine à travers les âges. Village de braise, à chaque instant je te vois naître, Douve.

A chaque instant mourir.

5

Le bras que l'on soulève et le bras que l'on tourne
Ne sont d'un même instant que pour nos lourdes têtes
Mais rejetés ces draps de verdure et de boue
Il ne reste qu'un feu du royaume de mort

La jambe démeublée où le grand vent pénètre
Poussant devant lui des têtes de pluie
Ne vous éclairera qu'au seuil de ce royaume
Gestes de Douve gestes déjà plus lents gestes noirs

6

Quelle pâleur te frappe, rivière souterraine, quelle artère en toi se rompt où l'écho retentit de ta chute?

Ce bras que tu soulèves soudain s'ouvre, s'enflamme. Ton visage recule. Quelle brume croissante m'arrache ton regard, lente falaise d'ombre, frontière de la mort?

Des bras muets t'accueillent, arbres d'une autre rive.

7

Blessée confuse dans les feuilles
Mais prise par le sang de pistes qui se perdent
Complice encor du vivre

Je t'ai vue ensablée d'un estuaire aveugle
Hésiter aux confins du silence et de l'eau
Et la bouche souillée des dernières étoiles
Rompre d'un cri l'horreur de veiller dans ta nuit

O dressant dans l'air dur soudain comme une roche
Un beau geste de houille

8

La musique saugrenue commence dans les mains, dans les genoux, puis c'est la tête qui craque, la musique s'affirme sous les lèvres, sa certitude pénètre le versant souterrain du visage.

A présent se disloquent les menuiseries faciales. A présent l'on procède à l'arrachement de la vue.

9

Blanche sous un plafond d'insectes mal éclairée de profil
Et ta robe tachée du venin des lampes
Je te découvre étendue
Ta bouche plus haute qu'un fleuve se brisant au loin sur la terre

Etre défait que l'être invincible rassemble
Présence ressaisie dans la torche du froid
O guetteuse toujours je te découvre morte
Douve disant Phœnix je veille dans ce froid

10

Je vois Douve étendue. Au plus haut de l'espace charnel je l'entends bruire. Les princes-noirs hâtent leurs mandibules à travers cet espace où les mains de Douve se développent, os défaits de leur chair se muant en toile grise que l'araignée massive éclaire.

11

Couverte de l'humus silencieux du monde
Parcourue des rayons d'une araignée vivante
Déjà soumise au devenir du sable
Et toute écartelée secrète connaissance

Parée pour une fête dans le vide
Et les dents découvertes comme pour l'amour

Fontaine de ma mort présente insoutenable

12

Je vois Douve étendue. Dans la ville écarlate de l'air, où combattent les branches sur son visage, où des racines trouvent leur chemin dans son corps — elle rayonne une joie stridente d'insectes, une musique affreuse.

Au pas noir de la terre, Douve ravagée, exultante, rejoint la lampe noueuse des plateaux.

13

Ton visage ce soir éclairé par la terre
Mais je vois tes yeux se corrompre
Et le mot visage n'a plus de sens

La mer intérieure éclairée d'aigles tournant
Ceci est une image
Je te détiens froide à une profondeur où les images ne prennent plus

14

Je vois Douve étendue. Dans une pièce blanche, les yeux cernés de plâtre, bouche vertigineuse et les mains condamnées à l'herbe luxuriante qui l'envahit de toutes parts.

La porte s'ouvre. Un orchestre s'avance. Et des yeux à facettes, des thorax pelucheux, des têtes froides à becs, à mandibules, l'inondent.

15

O douée d'un profil où s'acharne la terre
Je te vois disparaître

L'herbe nue sur tes lèvres et l'éclat du silex
Inventent ton dernier sourire

Science profonde où se calcine
Le vieux bestiaire cérébral

16

Demeure d'un feu sombre, où convergent nos pentes! Sous ses voûtes je te vois luire, Douve immobile, prise dans le filet vertical de la mort.

Douve géniale, renversée : au pas des soleils dans l'espace funèbre, elle accède lentement aux étages inférieurs.

17

Le ravin pénètre dans la bouche maintenant
Les cinq doigts se dispersent en hasards de forêt maintenant
La tête première coule entre les herbes maintenant
La gorge se farde de neige et de loups maintenant
Les yeux ventent sur quels passagers de la mort et c'est nous dans ce vent dans cette eau dans ce froid maintenant

18

Présence exacte qu'aucune flamme désormais ne saurait restreindre; convoyeuse du froid secret; vivante — de ce sang qui renaît et s'accroît où se déchire le poème,

Il fallait qu'ainsi tu apparusses aux limites sourdes, et d'un site funèbre où ta lumière empire, que tu accomplisses l'épreuve.

O plus belle, et la mort infuse dans ton rire! J'ose à présent te rencontrer, soutenir l'éclat de tes gestes.

19

Au premier jour du froid notre tête s'évade
Comme un prisonnier fuit dans l'ozone majeur
Mais Douve d'un instant cette flèche retombe
Et brise sur le sol les palmes de sa tête

Ainsi avions-nous cru réincarner nos gestes
Mais la tête niée nous buvons une eau froide
Et des liasses de mort pavoisent ton sourire
Ouverture tentée dans l'épaisseur du monde

L'ŒUVRE DE TROLLOPE
OU LE PARADIS PERDU

par G.-M. TRACY

— Anthony Trollope, pour vous servir Messieurs. Je vais rentrer chez moi et dans huit jours je tue Mrs. Proudie. Vous n'entendrez plus parler d'elle.

Cette boutade s'adressait à deux membres de l'Athenaeum Club échangeant, sans témoin, croyaient-ils, des propos exaspérés sur la plus haute en couleur des mégères britanniques. Aujourd'hui, les petits-fils de ces messieurs déplorent la fin prématurée de la Xanthippe dont l'amusante hargne eût pu se déverser en bien d'autres volumes.

Anthony Trollope, né la veille de Waterloo, mort en 1882, éclaboussé du mépris des esthètes, abandonné du grand public — sa seule idole — voué par les critiques à l'oubli définitif, est actuellement le grand homme de l'Angleterre littéraire. On s'arrache les rééditions de ses œuvres; celles-ci, dans les bibliothèques de prêts, sont toujours en lecture, les biographies se succèdent, les études envahissent journaux et périodiques, la radio s'empare de ces romans-fleuves pour en conduire les filets dans tous les homes du Royaume-Uni. L'Amérique s'engoue à son tour du Victorien, le monde anglo-saxon tout entier se saisit de Trollope pour s'en nourrir, pour s'en repaître.

Devant pareil revirement, Trollope hausserait ses robustes épaules, accentuerait l'ironie de son regard noir, ferait tournoyer sa canne d'ébène, éclaterait de rire et bravant ses détracteurs, lancerait de sa voix de basse :

— Eh! je n'avais pas tort d'écrire pour de l'argent. Ni d'expédier en trois mois un bouquin de 800 pages!

La voracité de ses compatriotes serait fort au goût de Trollope.

— Vous semblez jouir d'un excellent appétit, monsieur Trollope, ironisait une voisine de table devant l'assiette surchargée de l'écrivain.

— Nullement, Madame, mais Dieu merci, je suis goinfre.

Si abondant que soit le menu offert par Trollope, il ne l'est jamais assez. Son deuxième livre, publié en 1848 chez un éditeur résigné aux insuccès, était comparé par le *Times* à un gigot de mouton « substantiel mais un peu épais ». Aujourd'hui, le gigot trollopien en appelle aux palais des Brillat-Savarin.

Anthony Trollope, haut fonctionnaire des Postes, qu'il servait avec passion, a laissé 67 ouvrages, romans, nouvelles, voyages, essais. Toute l'Angleterre de son temps, avec les restrictions imposées par les mœurs victoriennes, est dépeinte dans ces livres copieux, bourrés de personnages qui se retrouvent en nombre de volumes où ils croisent leurs destins. « Hormis les sages et les fous, a dit un critique du temps, Trollope nous offre toute la variété des types anglais. »

Il faudrait aussi exclure de la liste les êtres bas, vulgaires et les femmes légères. Trollope, prisonnier de son époque, est le représentant d'une classe qui n'a pas encore appris à douter de sa supériorité, et pour qui existe, seule, la *Société*. Sur l'imbroglio européen de 1848, l'Angleterre, à qui Peel a su éviter la révolution par ses réformes industrielles et agraires, porte le plus dédaigneux des jugements. Solidement carrée sur son trône, aristocrate encore, mais déjà bourgeoise, elle croit n'avoir rien à redouter du lendemain ni de personne.

Des habitants privilégiés de cette Terre Promise, Anthony Trollope est l'heureux chroniqueur.

Son enfance, sa jeunesse font de lui un humilié et un offensé. Un père sombre, neurasthénique, délaissant le barreau pour l'agriculture, ne prenant d'intérêt qu'aux abstractions, confiné en Utopie, glissant de la fortune à la ruine, qu'il essaye d'éloigner par des projets d'une cocasserie insensée. Une mère dévouée, courageuse, trépidante, bruyante, qui, pour sauver les siens de la faillite, se fait romancière à cinquante ans. D'une maison fastueuse, la famille passe dans une ferme délabrée d'où elle est chassée par les huissiers, non sans sauver quelques meubles, glissés à travers un trou de haie.

Mais Anthony, comme ses frères, devra recevoir l'éducation qui convient aux gentlemen, s'asseoir sur les bancs des

meilleures écoles, fréquenter l'université. Son grand-père, sixième enfant d'un baronet, mourrait de honte s'il en était autrement. Jamais, sans doute, enfant ne fut plus malheureux qu'Anthony à l'aristocratique école de Harrow. Ses parents habitent à quelques lieues de là, ils sont trop endettés pour donner à leur fils la qualité de pensionnaire. Or, seuls les pensionnaires ont du prestige. Sur les chemins de campagne, Anthony se couvre de boue, perd ses cahiers maculés, effiloche ses vêtements aux buissons; il est la risée de ses condisciples, un objet de dédain pour ses professeurs.

Le collège de Winchester ne lui réussit pas mieux. Après douze ans d'études, il est incapable de faire une addition, d'écrire lisiblement. Il n'est que paresse, esprit d'insubordination. Dans sa tombe, le baronet se retournera en vain : Anthony n'obtiendra pas une bourse pour Oxford, il ne mènera pas, à Trinity College, la vie joyeuse de l'étudiant. Il sera surveillant à Bruxelles, à dix-neuf ans entrera dans l'administration des Postes, toujours boudeur, indiscipliné, paresseux, nouant des amitiés dangereuses, seul, désespérément seul, tandis que sa mère monte un bazar à Cincinnati, avec trois enfants à sa charge, que son père compile une encyclopédie ecclésiastique en se débattant contre ses idées noires. Anthony ne voit aucun avenir devant lui, il occupe un emploi odieux, il passe ses loisirs avec des camarades vulgaires, échangeant des banalités dans la fumée des pipes et l'odeur de la bière.



— Voyons, Blackwood, quel effet la mort de la Reine aurait-elle sur *vous*? Vous savez parfaitement que vous n'en perdriez pas une bouchée à votre petit déjeuner du lendemain.

La voix tonnante de Trollope, le feu de ses yeux noirs ne s'adoucissent nullement devant l'embarras du grand éditeur, confondu en respect devant le trône et l'autel. Quel interlocuteur l'emporterait sur Trollope, arrêterait ce torrent verbal, quelle insolence aurait raison de sa furieuse argumentation, quelle gaieté couvrirait ses éclats de rire, mais quelle chaleur approcherait de la sienne, quelle indulgence se ferait plus humaine, quelle sympathie plus compréhensive?

Sous la brusquerie déconcertante, la franchise agressive, demeure, chez ce grand, gros homme chauve et barbu, une

timidité, une réticence qui relient le romancier célèbre à l'écolier piteux, au petit employé besogneux de jadis. Les spectres du découragement, de la mélancolie reviennent le hanter. Jamais il ne les chassera tout à fait. Ses accents de stentor s'adressent moins à ses contemporains qu'aux mauvaises fées de son passé.

Des bureaux de Saint-Martin's-le-Grand, des rues enfumées de Londres, Trollope s'est vu tout à coup transféré en Irlande. Un poste s'est trouvé dont personne ne veut. Il l'obtient donc. Il a vingt-six ans. Observateur dont la patience touche au génie, il a enregistré sans le savoir tout un monde d'images, peuplé son esprit d'êtres innombrables, pressenti l'anatomie du cœur humain, deviné les complications des intérêts, le rôle de l'argent dans la société, retenu les leçons de l'expérience.

Son regard de myope s'est posé sur ses futurs héros pour en apprécier les contours, la couleur, il sait qu'aucun homme ne ressemble à un autre, et que le mépris relève de l'incompréhension. Sceptique déjà, sinon cynique, il dévoile la déformation imposée aux créatures par la caste, la profession, la religion, les préjugés. La perception de la vérité sous les apparences, la lente approche de la complexité des mobiles, la divination du retournement des âmes sous l'influence la moins prévisible ou le caprice du tempérament, se font en lui sans se manifester encore. Trollope va démontrer, comme Proust plus tard, que le romancier de mœurs a besoin d'abord d'assembler un monde de figures et de documents pour créer sa terre des vivants.

Trollope, inspecteur des Postes en Irlande, n'est encore qu'un brocanteur, un collectionneur de faits. Ses fonctions à Banagher lui montrent ce qu'est une administration, ses rapports avec les usagers enrichissent son bagage, le mettent en contact avec une race nouvelle. Lui, pur Saxon, incarnation de John Bull, se sent en sympathie avec ces Celtes opprimés, primesautiers, dont il gagne rapidement la confiance et l'amitié. Un gentleman, à cette époque, est toujours reçu comme tel. Voici Trollope chassant à courre, passionné d'équitation, casse-cou abordant l'obstacle sans se soucier des chutes qu'il doit à sa mauvaise vue. Il se porte à merveille, il se marie — union sage, au bonheur pondéré, qui lui vaudra deux fils — il se fait apprécier de ses supérieurs londoniens et lointains, il monte en grade, connaît l'aisance, l'assurance.

Il a toujours eu le goût d'écrire. Un journal intime a

accentué ce penchant. Il va le manifester dans deux romans, *The Macdermots of Ballycoran* et *The Kellys and the O'Kellys,* monotones, didactiques, et dans un récit historique, *La Vendée,* dont le sujet lui est fourni par des réfugiés français. Il expose des vues politiques, disserte à perte de vue, enseigne, prêche.

Ce fut sa mère, terre à terre, réaliste, et dont le premier roman avait bouleversé l'Amérique de fureur, qui lui révéla sa véritable vocation. Elle secoua Anthony de ses mains vigoureuses pour le débarrasser du fardeau des théories.

L'Irlande avait fait de Trollope un homme. L'Angleterre, où l'administration des Postes le rappelle, va créer le romancier.

Fut-ce devant la cathédrale de Salisbury ou devant celle de Winchester que lui vint l'idée féconde? Il se rend compte de l'immense importance du clergé dans la vie de son temps, du rôle de l'aristocratie dans l'attribution des bénéfices souvent si injustement répartis. Derrière ses lunettes, à monture d'or, il note avec amusement les jalousies sournoises qui opposent les grands propriétaires terriens aux magnats de l'industrie, la condescendance des premiers devant la richesse acquise, le snobisme éperdu des seconds qui aspirent à supplanter leurs rivaux sans oser se l'avouer. Le sang l'emporte encore sur l'argent, la tradition sur la révolution sociale.

Le regard de Trollope, ample, inquisiteur, s'étend sur toutes ces surfaces — il ne pénètre pas jusqu'aux profondeurs — mais il enregistre tout ce sur quoi il se pose, puis il s'abaisse pour l'alchimie secrète de l'esprit. Ce butin immense, Trollope le présente avec un détachement absolu, amusé, indulgent, qui transpose personnages et scènes avec une drôlerie infaillible dans *The Warden* (1856), *Barchester Towers* (1857), et fait dire à ses contemporains : « Un humour nouveau est né. »

Ce monde clérical, étudié dans tous ses éléments, depuis l'évêque, affligé de l'épouse la plus redoutable, la plus tyrannique qu'on vit jamais, Mrs. Proudie, jusqu'aux vicaires impécunieux, engoncés dans le zèle apostolique et les soucis d'argent, en passant par toutes les variétés des chapelains, des chanoines, des prébendiers, n'eut jamais chroniqueur si varié, si étourdissant, si intuitif. Le don de l'observateur, chez Trollope, se double d'un talent de devin. Ce qu'il connaît à peine, et qu'il n'a étudié que superficiellement, il

l'imagine dans l'étendue. On dit de lui qu'il a peint des caractères, non créé des types. C'est que, d'un type initial, il a su déduire les variétés infinies qui en découlent. Voici un pasteur. Ce clergyman est d'abord un homme. Selon qu'il est orgueilleux, sensible, tendre, faible, il subira dans son esprit, dans sa conduite, l'influence de sa formation religieuse. Il deviendra Protée. Il sera toujours un clergyman. Pauvre, tel Crawley dans *Framley Parsonage* et *The last Chronicle of Barset*, il serait tout autre s'il était riche.

Ce qui est vrai d'une profession l'est d'une autre. Ainsi Trollope nous donne cent images de l'homme politique, de l'homme de loi, mais l'homme d'Eglise, qu'il a le moins fréquenté, est celui qu'il a le plus multiplié au cours de ses romans. Il a deviné qu'aucune influence n'était plus capable d'élever ou d'annihiler, de contraindre ou de libérer, que celle de l'Eglise.

Si fort qu'il déteste les cadres déformants, Trollope n'est nullement un anarchiste. Il reconnaît même le bien fondé de certaines conventions sans lesquelles la vie ne serait qu'une série de chausse-trapes. Mais pur de toute hypocrisie, il prend ses personnages par la peau du cou pour les mettre devant les contradictions de leur conduite avec les principes religieux et les règles sociales auxquels ils prétendent obéir.

S'agit-il de snobs, de fantoches, l'auteur se divertit à leurs dépens. Si au contraire, il place sous son microscope un être souffrant, scrupuleux, il analyse avec une indulgence infinie les hésitations de l'homme allant à sa perte, en arrêt devant la compromission, et se dirigeant après bien des détours vers le salut. Aux yeux de Trollope « la pire des maladies est une idée basse de l'humanité ».

S'il démasque ses héros, non sans pitié pour la gêne qu'éprouvent ceux-ci de leur visage mis à nu, le créateur se réjouit de voir le bien triompher chez ses créatures. Mais jamais il ne les autorisera à adopter une conduite qui serait en opposition avec leur nature profonde. Le pasteur Crawley, aigri, raidi dans un orgueil luciférien, ne s'amollira qu'avec un retour de la Fortune. Lily Dale, l'une des plus charmantes, et la plus piquante des héroïnes de Trollope, n'aura point permission d'épouser un soupirant fidèle; attirée pourtant vers lui, elle ne se détachera jamais d'un séduisant gredin.

Que de supplications à ce sujet, cependant, partirent des lecteurs de *The last Chronicle of Barset* à l'adresse de Trollope! Il fallait que Lily Dale épousât John Eames, récom-

pensât l'ardente flamme de ce parangon des amoureux. Trollope ne céda point. Lily Dale resta célibataire. Nul, peut-être, n'a su comme Trollope tirer parti de l'inconstance, de l'hésitation, montrer dans ce jeu de pendule, les effets comiques et tragiques. Lizzy elle-même, sa Célimène, sa Becky Sharp, s'engage dans le pire des échecs au dernier chapitre de *The Eustace Diamonds* pour n'avoir jamais pu se décider à temps, pour être plus soucieuse « de jouer un rôle que de vivre sa propre vie ».

En 1858, Trollope a publié le *Doctor Thorne* où Mary, qu'il préfère à toutes les « petites filles brunes » de son esprit, met tant de grâce ingénue auprès du seul *self made man* du romancier; en 1861, il a donné *Framley Parsonage* qui décrit avec un art subtil, les zig zags d'un jeune clergyman empruntant parfois le sentier étroit, parfois la voie large; il a fait paraître, en 1867, *The last Chronicle of Barset* d'une si dure cohérence; il est au sommet de sa carrière.

Les lecteurs commencent à se lasser de ses personnages. Au cercle de l'Athenaeum, où il fait plus de bruit, crée plus d'agitation à lui seul que tous les autres membres à la fois, il a surpris une conversation qui le pousse, par colère, à « tuer Mrs. Proudie ».

Entre temps, Trollope le fonctionnaire a obtenu des missions lointaines qui auront leur utilité au point de vue professionnel, mais dont Trollope l'écrivain tirera le parti le plus éclatant. L'Egypte, les Antilles visitées aux frais du Gouvernement : Trollope est enchanté, les collègues sont jaloux. Le voyageur se donne un bon point pour son livre sur les Antilles, débordant de verve et d'alacrité, mais sa relation d'une randonnée aux Etats-Unis ne le satisfait pas. Retrouverait-on ici la gêne des souvenirs anciens? Du bazar malencontreux de Cincinnati, du roman satirique de Mrs. Trollope dont la fâcheuse impression demeure, puisque l'épouse, prise pour la mère romancière, est regardée avec suspicion?

Trollope, sain comme une grosse pomme sans défaut, n'en est pas moins bourré de complications. Pas plus que ses personnages aux infinis détours, il n'est *un*. Ses romans éveillent un sourire constant, souvent sa phrase nuancée recèle, avant le point final, une surprise qui la transforme. Ses héros se débattent comme papillons sous l'épingle du collectionneur cruel, divertissent sans qu'apparaisse toujours le secret de leur comique.

Trollope le romancier ne prêche jamais. A la jeune Américaine qui introduira dans sa vie un élément romanesque d'une pureté toute victorienne, Kate Field, qui sera l'héroïne de l'*Amour d'un vieillard,* il dit son horreur de la pédanterie, des « ismes », des théories. Il réclame la vie comme Gœthe la lumière.

Pourtant, ses relations de voyages sont didactiques. Après sa retraite prise dans un accès de courroux au sujet d'un passe-droit, quand il visitera l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, il rapportera de ces pays neufs des livres instructifs, bourrés de statistiques, mais nullement *amusants,* alors qu'il est le grand amuseur. C'est que Trollope n'a rien d'un peintre. Son œil de myope n'a qu'un rayon d'action restreint, fragmentaire. Sa vision défectueuse ne sait capter que l'immédiat, son cristallin se refuse à reconstituer un panorama, à saisir les mille détails caractéristiques dont le cerveau fera un ensemble, un tableau perceptible aux yeux d'autrui. La cathédrale dans ses romans ecclésiastiques : escamotée avec ses beautés antiques, uniques, ses cérémonies pompeuses, chantantes. Les châteaux grandioses, les presbytères, les cottages : on ne voit ni leur architecture, ni leur délabrement pittoresque. Les parcs n'ont point de frondaisons, les jardins de parterres, nul véronèse sur les prairies de l'Irlande, nulle couleur aux façades de brique d'un amarante incomparable.

Pratique, Trollope le voyageur cherche à nous renseigner, à nous faire profiter de son expérience. C'est un guide appointé qui, en conscience, nous doit compte de sa mission.

Trollope ne plaisantait pas sur les chiffres. Son autobiographie, publiée au temps de « l'art pour l'art », ne nous laisse rien ignorer sur ce point. Pour valoir à ses yeux, la littérature devait être de bon rapport. Le lecteur en avait pour son argent, un salaire équitable était dû à l'ouvrier.

A ses yeux, la littérature est un métier comme un autre. Il s'assoit à sa table à écrire, probe artisan à son établi. Telle une entrepreneuse établissant le prix de revient de blouses en série, il calcule les heures à donner chaque jour à un roman : *Henry Clavering,* 770 pages, 22 semaines de travail.

Il tient ses comptes avec la même exactitude de scribe. *Framley Parsonage,* l'un de ses livres les plus attachants, où l'humour s'irise du reflet des larmes, lui a rapporté 1.000 livres; *The small House of Allington,* qui a la perfection d'une belle perle ronde, 3.000 livres; *Can you forgive Her,*

d'une faiblesse que nient seuls les fanatiques, 3.525 livres.

— Peuh! s'écrie Trollope, un homme de loi avec un procès gagne bien davantage.

Les inspirés font la grimace. Trollope a une réponse toute prête : il ne se considère pas comme un homme de génie. A George Eliot, qui n'attend d'ordres que de son démon intérieur, il déclare : « Pour vous, c'est tout naturel, vous faites œuvre d'imagination; mais dans un travail mécanique comme le mien, il suffit d'application. »

Anthony s'appliquait. De ses longues années administratives, le romancier-fonctionnaire avait gardé le respect d'une demi-heure. Le *Docteur Thorne,* d'une suavité si délicate, si nuancée que le réalisme de l'intrigue disparaît comme la vase d'une rivière sous l'eau ensoleillée, fut écrit au cours d'un voyage en Egypte, entre les hauts de cœur du mal de mer et les imprévus d'un voyage sans confort.

Trollope tient à passer pour un homme d'argent. Mais en 1880, deux ans avant sa mort, il déclare : « Aussi longtemps que je pourrai écrire, même si mes livres ne doivent pas être publiés, je crois qu'il me sera possible d'être heureux. »

Lorsqu'il doit quitter Waltham Cross, adorable vieille maison fraîche, aux lignes pures, et qu'il qualifie de « baraque branlante », il ne parle que des 800 livres perdues dans la vente des asperges, des petits pois et des fraises incomparables, fournis par le jardin, mais jamais de son chagrin d'un départ qui lui perçait le cœur.

Quand la *Fortnightly Review,* dont il est co-directeur, fait faillite, le met lui-même en difficultés, il ne songe pas, bourru, abrupt, à arrondir ses angles parmi des gens souples, habiles, qui admirent l'homme en lui, mais dédaignent l'écrivain, « verbeux, plat, spongieux ».

Qu'un éditeur hésite à lui donner une avance importante, il se fâche tout rouge. Qu'on lui demande de modifier scènes ou personnages, il se soumet sans trop de révolte. Mais que Blackwood ou Freeman insinue que son roman est trop copieux, que ses trois tomes pourraient être réduits à deux, Trollope le cavalier monte sur ses grands chevaux. Lui aussi sait se cabrer et refuser absolument l'obstacle. C'est qu'il ne badine pas sur le rythme de ses œuvres. C'est de celui-ci qu'elles tiennent leur température égale; ce battement régulier fait penser à des artères souples, à un cœur parfait. La passion au cours impétueux est étrangère à Trollope, moins peut-être qu'on ne le croirait, tant le développement

des faits, avec des avances et des reculs, est lent, sinueux; insensible la montée de l'indifférence, du calme plat, au paroxysme des sentiments.

De même, Trollope, dans ses romans « à mettre entre toutes les mains », nous montre des héroïnes brûlantes qui n'oublieront jamais certains baisers, il ne recule pas devant l'adultère, le meurtre, la bigamie, la naissance illégitime, la mésalliance, le pire des crimes sociaux, il nous fait entendre le soliloque du parricide, nous peint à touches menues la dégradation du politicien vénal, de l'ivrogne, du débauché, de la coquette impénitente. Mais son incomparable doigté s'exerce sur l'esprit du lecteur. Comme l'habile cavalier sait ménager la bouche de la plus sensible des montures, il conduit où il lui plaît, par les voies de la lenteur, un public qui regimberait sous une main moins savante.

Etonnant Trollope! Si l'écrivain, à ses yeux, n'est qu'un ouvrier de lettres, digne de son salaire, l'homme politique est un dieu que doivent seuls récompenser le pouvoir et les honneurs. Il voulut tâter du pouvoir et des honneurs, entrer au Parlement. On le vit briguer un siège, décommander discours et réunions plutôt que de renoncer à une chasse à courre, échouer bien entendu, se lamenter sur la perte des 2.000 livres que lui coûta sa candidature, utiliser dans *Ralph the heir* la moisson d'épisodes piquants, de faits pittoresques qui fut le seul gain de cette aventure.

Lubie d'original, fantaisie d'homme trop rangé, de bureaucrate déçu dans ses ambitions professionnelles.

Que dire du lancement du *Saint-Paul's Magazine*? Trollope rit de l'art, de la philosophie; l'idéalisme, les recherches de style, les prétentions des esthètes lui font hausser les épaules. Mais il aime le travail honnête, bien fait. Entre les préciosités des écrivains qui regardent comme pain d'orge la prose, il y a, pensa Trollope, autre chose à offrir. En vain le romancier, au faîte de sa renommée, publie dans la nouvelle revue *Phineas Finn, the Irish Member*, que ses adversaires mêmes ne peuvent lire sans plaisir. Les uns ne trouvèrent dans le *Saint-Paul's* que viande creuse, les autres refusèrent une nourriture trop substantielle. De cet échec, Trollope ne se releva pas. S'il demeure un romancier prisé dans les magazines, qu'on lit en feuilleton, il n'est plus l'écrivain que recherchent les grandes firmes. Ses livres errent d'un éditeur à l'autre. Trollope a le tempérament du joueur. Outré, non pas tant « de ce qui lui est refusé que de ce qui ne lui est

pas accordé », il décide un beau jour d'écrire sous l'anonymat.

Smith, dans le *Cornhill Magazine,* refuse de participer à cette aventure. Il ne publiera pas *Nina Balatka,* mais Blackwood, moins pusillanime, donne au roman l'hospitalité de son périodique. Il recommencera l'épreuve avec *Linda Tressel.* Pour situer les amours et les haines de ses deux héroïnes dans le cadre qui leur sied, Trollope est allé jusqu'à Prague et Nuremberg. Inutiles déplacements. Ses livres ne se vendent pas.

« J'ai manqué mon but, avoue Trollope. Après dix ans de persévérance j'aurais peut-être réussi, mais je ne suis arrivé à me faire lire qu'en offrant mes romans au public sous mon propre nom. »

Il se sait démodé, il n'écrit pas moins. Regardé de haut par les critiques — c'est le cadet de ses soucis — il donnera en 1875 le meilleur peut-être de ses livres : *The Way we live now,* prélude des temps edwardiens, tableau d'une Angleterre transformée, proie des puissances du mal, parée de faux luxe, adonnée à la spéculation, jouet des valeurs fictives, toile dont la figure centrale est lady Carbury, romancière et intrigante, autour de qui gravite tout un monde trouble de dégénérés, de viveurs et de pique-assiettes.

Trollope, cette fois, avait trempé sa plume dans le fiel. Il en eut du remords. L'époque qu'il avait décrite n'était déjà plus la sienne. Son monde, c'est celui de miss Thorne of Ullathorne, dans la célèbre garden-party de *Barchester Towers.* Mais son intransigeance demeurait entière. Bien mal venu qui l'incitait au moindre changement dans un terme, qui lui suggérait une modification.

L'Angleterre d'aujourd'hui accepte Trollope sans restriction, en bloc. Elle se mire avec ravissement au miroir que lui présente le romancier, elle s'épanouit devant la fresque où elle se voit dans une gloire sans rivale, elle écoute une voix d'outre-tombe qui lui redit la chronique la plus flatteuse de son histoire, lui confère comme attributs de droit divin la suprématie, la stabilité, l'ordre, la richesse qui lui échappent les uns après les autres.

Y a-t-il dans cette minutie de pointilliste quelque chose d'inaccessible aux Français? Alors que l'humour, la verve d'un Dickens ont éveillé dans notre pays la même ferveur avide qu'Outre-Manche, le comique de Trollope, jusqu'ici, ne s'est pas acclimaté chez nous. Non, certes, que le style du

Victorien, si parfaitement adapté au flottement des personnages, ne puisse se transposer aisément en français.

Trollope n'est pas artiste. Il n'empoigne pas, il entraîne. Il est autre chose qu'un littérateur : à ce point représentatif de son pays qu'il devient le prototype de l'Anglais, du Saxon, dégagé de l'élément celte ou normand. Avec une lenteur fastidieuse pour l'étranger, il démonte le mécanisme du corps social, administratif, juridique. Armé d'instruments d'une extrême ténuité, il disjoint les cadres sociaux les mieux assemblés pour en montrer les défauts, pour désigner les points où l'esprit le moins subversif peut les attaquer.

Ce sont là querelles de famille, arguties entre pairs où seul l'initié peut suivre les détails. Les livres de Trollope, si humains, si prenants, où la créature la plus pathétique conserve le pouvoir d'amuser, ne sont pas seulement ces arcanes du monde anglo-saxon : ils présentent un univers — habillé à l'anglaise. L'œuvre trollopienne attend encore ses adaptateurs français. Seuls, quelques romans ont été traduits, non les meilleurs. D'autres le seront pour l'éternel divertissement de lecteurs abordant un monde non moins périmé en delà qu'en deçà de la Manche.

La plongée dans l'œuvre trollopienne, c'est le retour à l'Eden, une des formes de l'évasion. Et l'on en revient, non avec un opium ou un sédatif, mais avec un tonique.

Voyez la mort de Trollope. Il est allé en Irlande s'y documenter pour un roman. Le 3 novembre 1882, il est à Londres avec les siens. L'après-midi, il s'est querellé avec un musicien allemand qui s'entête à jouer sous ses fenêtres. Après le dîner, il écoute la lecture à haute voix d'un roman qui fait rire tout Londres, *Vice Versa*. Bien entendu, les éclats de Trollope couvrent toutes les autres voix.

Soudain le silence se fait. Le grand corps de Trollope s'est affaissé sur lui-même. Il a dit adieu à la vie.

FERDINAND LE CATHOLIQUE, CHARLES VIII ET L'AFRIQUE DU NORD

par YVONNE LABANDE-MAILFERT

A Lyon, vers la mi-juillet 1494, un ambassadeur d'Espagne entrait solennellement et demandait aussitôt une entrevue particulière au roi de France. Grand dignitaire de l'ordre de Calatrava, qui jetait ses dernières lueurs, Alonso da Silva appartenait à cette remarquable équipe de diplomates espagnols qui façonna le monde au gré de Ferdinand le Catholique dans les dernières années du xve siècle.

Sa mission allait faire naître les premiers nuages dans le ciel serein de cette amitié franco-hispanique, artificiellement créée par le traité de Barcelone le 19 janvier 1493 et — après des engagements secrets concernant le royaume de Naples — par la remise à l'Espagne des comtés de Cerdagne et de Roussillon, le 2 septembre de la même année.

Pendant les premiers mois de 1494, les démonstrations affectueuses de Ferdinand d'Aragon vis-à-vis de la France avaient pris pour objet le négociateur du traité, Louis d'Amboise, évêque d'Albi, que le roi voulait hisser au cardinalat, malgré les scrupules de conscience et la modestie du prélat. Après Louis d'Amboise, qui séjourna en Espagne en mars-avril, chargé par son roi de soulever la grande affaire de la réforme de l'Eglise, un maître d'hôtel de Charles VIII, Charles d'Ancezune, s'était présenté en juin à la cour de Castille, mission précise, celle-ci. Devant le chef unanimement respecté de la guerre sainte d'Espagne, d'Ancezune avait déroulé le dessein prestigieux de la croisade que le roi de France voulait diriger contre les Turcs; puis, nonchalamment, le courtisan avait fait allusion à l'étape que devait constituer le royaume de Naples et requis, pour cette première entreprise, en vertu de l'amitié de Barcelone, des gens d'armes, du ravitaillement et l'usage de certains ports en Sicile...

Ce n'était point la première fois que le roi de France faisait exposer devant le roi d'Aragon ses projets sur Naples. Toute l'année précédente avait été employée par lui à obtenir de

l'Espagnol une déclaration explicite de consentement à l'entreprise française. René de Cossé était rentré à Lyon en juillet 1493 muni d'une formule d'approbation qu'il croyait satisfaisante. Ce n'était donc pas l'annonce de l'entreprise qui surprenait le roi aragonais lorsqu'il écoutait Charles d'Ancezune, mais bien la demande concernant les ports siciliens. L'an passé, Ferrant de Naples — son cousin et beau-frère, auquel il témoignait, il est vrai, peu d'intérêt — lui adressant une lettre suppliante, n'avait-il pas introduit ce soupçon dans son esprit : « Prenez garde, ce n'est pas la croisade que veut Charles de France, mais la possession de toute l'Italie et de la Sicile espagnole... » ?

Or, jamais Ferdinand d'Aragon ne tolérera que les héritiers de Charles d'Anjou reprennent pied, ne fût-ce que pour une escale, dans cette Sicile, pièce maîtresse de l'attaque comme de la défense en Méditerranée. Il semble donc que les Français, loin de parler avec cette franchise, eussent dû se garder de toute allusion à l'île du blé, trop voisine de Naples.

La question a été cependant volontairement posée par Charles VIII. Peut-être le fut-elle avec la secrète intention d'obliger l'Espagne à se déclarer ouvertement, mais aussi, très certainement, pour de simples raisons stratégiques, pour mieux assurer la réussite du plan d'attaque qui, patronné par le prince de Salerne, ex-grand amiral de Naples, et conseillé par les Milanais, réservait alors une belle part à la flotte. Les vaisseaux qu'on armait, nombreux et puissants, à Gênes, pouvaient en effet, au cours de leurs manœuvres contre le littoral napolitain, être contraints de s'abriter et de se ravitailler en Sicile. Et ceci d'autant plus que certains d'entre eux atteignaient un tonnage très supérieur à celui qui était en service dans les flottes de ce temps et que, par suite, bien peu de ports se trouvaient en état de les accueillir.

L'on reconnaît dans cette affaire la manière directe du jeune roi : « Cheminer par le grand chemin, sans tenir compte des traverses. » Ferdinand n'est-il pas l'allié de la France? Ne lui doit-il pas quelque reconnaissance pour la restitution des comtés? Il ne pourra, pense Charles, refuser.

Ferdinand avait dissimulé son courroux et déclaré à d'Ancezune qu'il enverrait sa réponse au roi par l'un des siens.

Alonso da Silva fut désigné après la Saint-Jean d'été. Il partit de Ségovie — au cœur de la Castille — vers le 2 ou le 3 juillet. Douze jours environ lui furent nécessaires pour

gagner Lyon où l'audience, non point particulière, mais générale lui fut accordée et fixée au 15 juillet (1).

Deux textes, l'un et l'autre espagnols, nous ont conservé le récit du discours prononcé par Alonso. L'un est celui de l'annaliste Zurita (2), dont la véracité n'est plus à prouver, l'autre est un résumé anonyme, daté de 1495, que José M. Doussinague a exhumé des archives de Simancas et publié dans un récent ouvrage (3), en soulignant l'intérêt d'un passage du discours pour les opérations contre l'Afrique. Ce passage, rapidement relevé par Zurita, plus longuement analysé dans le document de Simancas, avait jusqu'alors passé totalement inaperçu. Il semble n'avoir éveillé aucun écho dans la France du xvᵉ siècle. Nulle trace n'en est perceptible dans les témoignages français, ni dans les documents d'archives.

Le discours s'est ouvert par un noble et long préambule empli de louanges pour les projets de guerre sainte du roi. Tous les royaumes et tous les ports d'Espagne sont à sa disposition s'il veut la croisade universelle... Mais pourquoi, demande le porte-parole du roi d'Aragon — et ici s'amorce, très nette, la tentative de déviation — pourquoi vouloir d'abord conquérir le royaume de Naples, faisant naître ainsi de multiples dangers pour la Chrétienté? Quelle gloire, au contraire, pour le roi de France, s'il consentait à entreprendre, conjointement avec les rois d'Espagne — c'est-à-dire Ferdinand et Isabelle — et *sur leur terrain de conquête,* la guerre contre les infidèles d'*Afrique!*

Ici, Zurita s'exprime en ces termes : Ferdinand d'Aragon offrait au roi de France de participer aux conquêtes projetées en Afrique, qui étaient de son domaine et pour lesquelles de grands préparatifs avaient été faits, ce qui ne pouvait aboutir qu'à l'accroissement de la religion chrétienne.

Plus explicite encore est le texte de Simancas : « Leurs Majestés offraient au roi de France de lui donner, sur leur conquête en Afrique, la part qu'il désirerait, et *les terres situées*

(1) L'ambassade d'Alonso da Silva n'a pas encore été datée avec précision. Il semble cependant qu'on puisse la fixer au 15 juillet en s'appuyant sur les lignes suivantes de ZURITA (*Anales de la corona de Aragon*, t. V, fol. 39 vᵒ) : « Tras esto delibero luego el rey de Francia de partir otro dia martes veinte y dos de Julio », c'est-à-dire : aussitôt après l'entrevue, le roi de France décida de partir *l'autre mardi 22 juillet.*

(2) *Ibid.*, fol. 38-39 vᵒ.

(3) *La politica internacional de Fernando el Catolico*, Madrid, 1944, pp. 69-74, et P. J., nᵒ 5, pp. 524-527. Malgré le titre de l'ouvrage, seule la politique de Ferdinand vis-à-vis de l'Afrique du Nord est traitée ici dans toute son ampleur, et, partiellement, la politique européenne des années 1509-1512.

face à sa propre ville de Marseille. Il arrive rarement, pour ainsi dire jamais, ajoute le rapporteur anonyme, qu'entre rois l'on se fasse don d'une part de conquête; mais Leurs Majestés, dans leur grand zèle pour la paix de la Chrétienté et la guerre aux Infidèles, font tout pour éviter la perte de conjonctures si heureuses qu'elles semblent préparées par Dieu; bien plus, elles offrent encore à Charles, s'il a besoin, pour faciliter sa prise de possession et le débarquement de ses gens, d'un port ou d'une terre proche du lieu choisi, de tout mettre en œuvre pour placer ce port ou cette terre entre leurs mains. Des préparatifs, d'ailleurs, sont déjà faits dans ce sens. Mais que le roi de France ne s'occupe pas de la conquête de Naples... il perdrait l'occasion d'Afrique et ses hommes, fatigués, refuseraient de repartir contre les Mores. »

L'ambassadeur rappelle ensuite que Naples est fief de l'Eglise, qu'on ne peut offenser le pape, que l'Espagne a juré de le défendre. Aucune rupture ne s'est encore produite, dit-il; le roi peut surseoir aux ordres de guerre et accepter la décision de la justice du Saint-Père ou d'un autre prince chrétien quant au bien fondé de ses droits.

Deux avertissements précis, deux points terminent le long discours : 1° Le traité de Barcelone aurait dû être suivi de la remise du consentement des bonnes villes de France, présenté dans les trois mois qui suivraient la reddition des comtés, donc en décembre 1493; or, les lettres scellées des villes n'ont pas encore été fournies au 15 juillet 1494. Le roi d'Espagne se considère donc comme libéré de toutes les obligations du pacte. Cependant, il conserve son amitié entière au roi de France. 2° Aux dernières nouvelles, le pape se trouve en lutte avec ses barons au sujet d'Ostie. Il vient de se tourner vers le roi d'Espagne comme vers son appui naturel et de requérir son aide. L'audience solennelle se termine sur ces mots. Le roi réserve sa réponse.

Alonso da Silva venait de s'acquitter d'une tâche difficile, car il devait doser ses avertissements redoutables afin d'obtenir du roi le consentement au mariage des infant et infante espagnols en Autriche et en Angleterre, mariages interdits par le traité de Barcelone.

Le 27 juillet, dans une audience privée où seuls Etienne de Vesc, sénéchal de Beaucaire, et le baron de Clérieu, Alphonse de Poitiers, sont présents, le roi va s'exprimer librement, longuement, menant une discussion serrée avec l'Espagnol qui

s'étonnera de découvrir chez lui, avec « une certaine pénétration », quelque chose qui ressemble à de la ruse. De nouveau l'Afrique est évoquée, l'Algérie offerte par Alonso dans les mêmes termes qu'au 15 juillet. Charles va-t-il réagir, nous faire connaître son sentiment sur la conquête de l'Afrique du Nord? Pas un mot. Pas un signe. L'entretien va se poursuivre sur un tout autre plan, sur la question des escales en Sicile.

★

Voici donc l'Algérie offerte — avec un désintéressement qu'on souligne — par Ferdinand le Catholique à Charles VIII. Pour la première fois dans l'histoire, l'Afrique du Nord est désignée aux Français comme terrain d'expansion naturelle. Nombreux sont ceux qui, autour de Charles, entendent l'étrange proposition, mais nul n'en parle, semble-t-il; Philippe de Commynes, entre autres, est muet sur ce point. L'amorce tombait à vrai dire dans le terrain le plus mal préparé qui fût.

En juillet 1494, l'entreprise de Naples, provoquée par l'accession de « la grande dot provençale » dans l'héritage de Louis XI, voulue par Charles parce que permettant d'acquérir une nécessaire plate-forme à la marche sur Constantinople par la Grèce, l'entreprise était déjà en voie de réalisation.

Le 1er juillet, à Pont-d'Ain, Charles avait donné l'ordre à d'Aubigny, chef de l'avant-garde de l'armée de terre — stationnée en Lombardie — de s'ébranler dès que Ludovic le More lui en aurait donné le signal; le duc d'Orléans, qui était à Asti depuis un mois, groupant hommes, chevaux et ravitaillement, devait aller à Gênes présider à l'embarquement des cavaliers et des fantassins. Le roi terminait ainsi sa lettre : « Je serai demain à Lyon et ferai vite ensuite (4). »

Le rythme des événements en cette année 1494 est tel que la diplomatie espagnole a peine à suivre. L'ambassade d'Alonso da Silva se place à contre-temps. Ferdinand pouvait avoir appris la fuite hors de Rome du cardinal Julien de La Rovère — le futur Jules II, — son arrivée à Nice, le 1er mai, son entrée triomphale à Lyon, le 1er juin; mais il ignorait toutes les conséquences du passage subit de l'ami du roi de Naples au camp français, l'accélération simultanée des préparatifs franco-milanais et de la mise en action du plan aragonais

(4) *Lettres de Charles VIII*, éd. Pelicier, t. IV, n° 790.

d'attaque préventive sur la côte génoise. Le lendemain même de la réception de l'ambassade espagnole, certaines paroles d'Alonso da Silva devenaient caduques. L'orateur n'avait-il pas déclaré en effet : *Aucune rupture ne s'est encore produite...?* Or, le 16 juillet, l'amiral aragonais, Frédéric de Tarente, tentait de jeter sur le promontoire rocheux de Portovenere qui défend La Spezia quelques milliers d'hommes, destinés à occuper Gênes. La garnison franco-milanaise de Portovenere, ayant enduit les roches de suif, repoussait aisément l'assaut; par ailleurs, 3.400 Suisses veillaient aux portes de Gênes et 43 vaisseaux, équipée par Pierre d'Urfé, sortaient du port, mettant en fuite l'amiral ennemi. Attaque sans déclaration d'hostilités, splendide prétexte pour les Franco-Milanais qui protestent hautement contre cette violation du droit des gens et accélèrent les mouvements de troupes.

La nouvelle de l'engagement de Portovenere arrive à Lyon le 24 juillet. On imagine avec quelles dispositions d'esprit le roi reçoit Alonso da Silva pour la seconde fois, le 27, en très petit comité. La victoire lui sourit déjà. L'appel italien devient invincible. Par suite, l'offre d'intervention franco-espagnole en Afrique du Nord que l'ambassadeur renouvelle par acquit de conscience est balayée sans espoir. Tout à la nécessité militaire du moment, le roi, qui a besoin de ports de refuge en Sicile, s'acharne à faire céder sur ce point Alonso, lui proposant même son assentiment, tant désiré de Ferdinand, aux mariages hispano-autrichiens. Mais le chargé de mission, qui a certainement reçu l'ordre de ne baisser pavillon à aucun prix dans l'affaire sicilienne, exige, une fois de plus, que le roi soumette ses droits sur Naples à la vérification d'un juge international, soit le pape, soit quelque autre prince chrétien. Il sait pertinemment que le roi qui ne peut, par orgueil royal, accepter nul autre arbitrage que celui du Pontife, ne s'y soumettra point, la volte-face du pape en faveur de l'Espagne — volte-face dont les causes toutes matérielles sont bien connues — devant fausser singulièrement un jugement dont les conclusions ne pouvaient faire de doute.

Le roi n'avait pas imaginé cette résistance opiniâtre. Dès cet instant il sut l'Espagne hostile. Après avoir déclaré qu'il considérerait comme très grave le refus par Ferdinand de toute aide, de quelque nature qu'elle fût, dans les ports siciliens, il congédia l'ambassadeur.

Le lendemain même (5), Charles déclarait en son conseil qu'il était prêt à s'emparer à main armée des ports de Sicile qui lui paraissaient indispensables à la réussite de ses plans. Le surlendemain, il s'embarquait sur le Rhône en direction de Vienne où Alonso da Silva recevait son congé. Refusant de partir, l'ambassadeur fut traité désormais en ennemi, gardé à vue en son logis où le sire d'Albret, qui n'en était pas à une trahison près, venait l'informer subrepticement de la décision royale concernant la Sicile.

Ce coup de force, qui eût nécessairement déchaîné une guerre franco-espagnole sans merci, ne fut point tenté. Il n'est pas utile de s'appesantir ici sur les causes, au reste très naturelles, de cette abstention.



Si peu empressés qu'eussent été les Français du Nord à s'engager à la suite de leur roi sur le chemin de Naples, nul d'entre eux n'eût préféré, certes, s'embarquer pour l'Afrique. Leur silence total s'explique devant une proposition qui se présente à leurs yeux, avec évidence, comme une manœuvre, une tentative de diversion, comme une bulle de savon que n'irisent même pas les rayons du soleil.

L'Afrique méditerranéenne n'est pour les contemporains de Charles VIII qu'une terre de corsaires sans aucun intérêt, et la conquête espagnole, qu'on fait claquer au vent, n'est pas même commencée... On peut dire que rien, absolument rien, n'attire les Français vers ces rivages qui n'évoquent en leur souvenir que les tristesses infinies de la dernière croisade de saint Louis.

Il en va tout autrement des intentions espagnoles sur l'Afrique. L'appel d'Alonso da Silva traduit, sous une forme détournée, une pensée authentique de Ferdinand : la conquête de l'Afrique méditerranéenne par les Espagnols.

L'ampleur et la solidité des plans du roi d'Aragon sur ce continent avaient été jusqu'ici mis en doute par les historiens — notamment par Merriman et Braudel (6) — qui n'ont vu, dans les opérations menées contre les ports des royaumes mores à partir de 1497 que des sursauts chaotiques, soit de l'esprit de croisade ressuscité par le cardinal Cisneros, soit

(5) Cette date est fournie par une lettre de Belgioioso à Ludovic le More citée par Delaborde, *L'expédition de Charles VIII en Italie*, Paris, 1888, p. 386.

(6) Merriman (R. B.), *The rise of the Spanish empire*, t. II. *The catholic kings*, 1918; Braudel (F.), *Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577*, ap. *Revue africaine*, 1928, pp. 184-233 et 351-410.

de l'auto-défense contre les corsaires; ils ont souligné le caractère secondaire de ces expéditions par rapport aux exigences de la politique européenne.

Au contraire, c'est la continuité de la politique africaine de Ferdinand que Doussinague dégage des textes espagnols après une étude approfondie. Quelques réserves qu'imposent des commentaires par trop dépourvus d'ombres, il apparaît bien que le souverain espagnol a pris de bonne heure tous les moyens matériels nécessaires à l'occupation progressive des grands ports de l'Afrique méditerranéenne.

Dans une impressionnante marche à l'Orient, il emportera : Melilla en 1497, Mers-el-Kébir en 1505, Cazaza en 1506, Velez de la Gomera en 1508, Oran en 1509, Bougie, Tripoli en 1510, et préparera l'expédition de Tunis en 1511.

Le plan d'ensemble conçu par le grand Espagnol apparaît plus harmonieux encore dans son développement si l'on y joint le prologue et la suite : la prise des Canaries, arrachées nominalement au Portugal en 1479, puis conquises en 1483-1496, à une époque où elles n'ont d'intérêt stratégique que par rapport au littoral africain; les projets sur Chypre, en 1510, visiblement dirigés non contre la Grèce, comme l'a cru Doussinague, mais contre l'Egypte, dont la conquête devait succéder à la prise de Tunis.

En 1494, il est vrai, l'occupation de l'Afrique continentale n'existe que sur le papier et les Français sont fondés à croire que l'on se moque d'eux. Ils ne peuvent être au courant de la préparation extrêmement sérieuse mise en œuvre par Ferdinand aussitôt après la prise de Grenade et l'acquisition du Roussillon. C'est en 1493, en effet, que Lorenzo di Padilla accomplit son voyage d'exploration au royaume de Tlemcen, notant soigneusement, comme plus tard le P. de Foucauld au Maroc, les points d'eau, le relief, tous les renseignements géographiques et ethnographiques nécessaires à la préparation d'une campagne. La même année 1493, Garcia Laso de la Vega arrive à Rome, chargé d'obtenir du pape une bulle concédant au roi d'Espagne la conquête de toute l'Afrique (7) et, ce qui était au moins aussi important, la concession de la *cruzada* à perpétuité. La *cruzada* était cet impôt périodique — accordé tous les cinq ans par le pape pour la *reconquista* de l'Espagne — qui aurait dû cesser avec la prise de Grenade en 1492; par-

(7) Donc aussitôt après l'obtention des fameuses bulles d'avril-septembre 1493 qui provoquèrent le partage de l'Atlantique entre Espagne et Portugal en 1494.

ticulièrement intéressant pour le maître de l'Espagne, il atteignait tous ses sujets et seul lui permettait l'équipement de puissantes *armada.* Ferdinand le Catholique devait obtenir à la fois bulle d'investiture et *cruzada,* du pape Alexandre VI, deux ans plus tard, le 13 février 1495.

Dès le début de 1491, la flotte espagnole se concentrait à Malaga et en Andalousie, tandis qu'Hernando de Zafra concluait avec les petits souverains de Cazaza, puis d'Oran, les traités préparatoires au débarquement. Ce n'est donc pas sans fondements précis qu'Alonso da Silva déclarait dans son allocution : « Leurs Majestés ont déjà fait des préparatifs pour l'occupation de certains ports... » Ferdinand est décidé, en avril, à commencer l'entreprise d'Afrique. Il y attache même une telle importance qu'il la préfère à celle des Indes Occidentales et disposera délibérément, en 1497, de la flotte de Christophe Colomb prête à appareiller — au grand mécontentement de l'amiral — pour lancer l'opération maritime, victorieuse, de Melilla.

Mais le roi d'Espagne a-t-il réellement désiré associer les Français à son œuvre de conquête? Très certainement il n'a pas escompté une réponse affirmative, et n'a voulu faire preuve, avant son attaque de 1495, que d'un entier désintéressement, selon une méthode diplomatique qu'il reprendra plus d'une fois, notamment avec le Portugal, son rival en Afrique, et surtout avec la Navarre. Si Charles VIII se fût laissé tenter, le roi d'Aragon avait toutes raisons de penser que les Français se lasseraient vite d'une lutte à laquelle ils n'étaient point préparés, comme les Espagnols, par des siècles de guerillas, ni suffisamment équipés maritimement. S'ils gagnaient par hasard quelque port utile, il était à croire qu'un jour ou l'autre les Espagnols trouveraient quelque prétexte à en chasser les Français, comme ce sera le cas au royaume de Naples sous Louis XII.

Un des motifs de l'incompréhension qui s'est manifestée dans cette affaire d'Afrique entre Espagnols et Français n'a pas pas été remarqué par Doussinague. C'est l'opposition de leurs conceptions réciproques de la croisade.

On sait que le monde musulman, à la fin du xve siècle, obéit à deux grandes puissances militaires : l'empire ottoman, qui a son siège à Constantinople et dont le chef est communément désigné en Europe sous le nom de Grand Turc, et l'état du Soudan d'Egypte, ayant son centre au Caire. Les Lieux saints se trouvent sous l'autorité de ce dernier.

Le Grand Turc et le Soudan font généralement très mauvais voisinage; leur accord éphémère de 1509 sera une exception. Les Turcs cherchent à gagner du terrain tantôt en Europe, tantôt en Asie, par coups de boutoir alternatifs qui portent soit sur les Chrétiens, soi sur les Syro-Egyptiens.

Les Européens ont donc tendance à supporter le Soudan, dont la bienveillance leur est nécessaire pour l'accès des pèlerins à Jérusalem, et qui ouvre ses comptoirs commerciaux d'Alexandrie à de nombreux commerçants chrétiens, vénitiens en premier lieu. Par contre, vis-à-vis des Turcs, c'est la guerre à l'état endémique, par nécessité : en Pologne, Hongrie, Croatie, partout où la marée turque vient battre, avec une violence alternée; seuls, les Vénitiens préfèrent le plus souvent une alliance avantageuse avec l'Infidèle à l'arrêt total des relations commerciales. Mais le caractère de la réaction chrétienne avant 1482 est toujours défensif et partiel, car l'Europe chrétienne ne peut s'entendre et s'unir dans un effort commun contre le danger oriental.

Seul, Charles VIII, reprenant et amplifiant les plans de Mathias Corvin interrompus par la mort de ce prince en 1490, n'envisage qu'une croisade offensive contre Constantinople à travers la Grèce chrétienne se rebellant au passage; il choisit le port napolitain d'Otrante pour base de départ, l'armée française et la flotte franco-vénitienne comme instrument, et la personne du sultan Djem comme palladium. Djem, ou Zizim, comme on l'appelait aussi, était ce frère cadet et le rival du sultan régnant à Constantinople, Bajazeth. Réfugié en terre chrétienne, il rêvait de renverser son frère. Et les Européens, qui avaient fait peu à peu du réfugié un prisonnier, imaginaient qu'ils pourraient placer un jour sur le trône de Byzance un Djem converti, allié perpétuel des chrétiens. En attendant, Djem séjournait au Vatican et Charles VIII, qui avait des droits sur lui, comptait le prendre au passage et, au fur et à mesure de sa marche en avant, voir fondre en face de lui les armées turques toutes prêtes à se donner au nouveau sultan. Il n'était nullement dans les intentions du roi, malgré les invitations pressantes du pape et du cardinal Raimond Péraud, de régner lui-même sur l'empire de Constantinople, comme on l'a trop souvent prétendu, car seule la couronne de Jérusalem lui paraissait désirable.

Or Ferdinand le Catholique, presque seul parmi les princes chrétiens, ne s'intéresse pas à Djem; sa position vis-à-vis des

Ottomans est uniquement défensive. Il ne cherchera jamais qu'à protéger la Sicile. Ses interventions, si elles sont notoires, sont courtes, sans esprit de suite; en 1480, après la prise d'Otrante qui met les Turcs à deux pas du détroit de Messine, il envoie une flotte, vite inutile d'ailleurs par suite de la libération de la ville; en 1492, l'amiral Galip de Ripoll est chargé de faire une brève et énergique démonstration en débarquant aux Dardanelles; en 1501, l'avance turque en Adriatique suscite la prise de Céphalonie par Gonzalve de Cordoue, abandonnée immédiatement après aux Vénitiens, comme étant sans intérêt pour le roi d'Aragon. En 1504, Ferdinand est le premier souverain occidental, bien avant François Ier, à conclure une alliance, signée et scellée, avec les Turcs.

Lorsque, en 1507 d'abord, puis en 1509, Jules II essaie de l'entraîner à la seule croisade véritablement utile à la papauté, contre les Ottomans, Ferdinand commence par poser des conditions inacceptables (8), puis il pense saisir ici l'occasion d'obtenir enfin l'investiture du royaume de Naples que Jules II lui refuse encore et il fait une déclaration spectaculaire en son grand conseil en juin 1509, se déclarant prêt à mener personnellement la croisade contre les Turcs. Fait curieux, c'est le plan même de Charles VIII qu'il expose, l'attaque par la Grèce, le soulèvement des nations chrétiennes, plan que plus tard Pedro Navarro, le cardinal Carvajal, le grand maître de Rhodes prôneront encore... Mais l'investiture obtenue en juillet 1510, c'est son dessein personnel, le seul véritable, sur l'Afrique, qu'il reprend et déroule en annonçant l'attaque de Tunis. Il ne fera plus jamais allusion à l'opportuniste dessein de 1509.

Ce n'est point, semble-t-il, une grandiose vision chrétienne qui entraîne ainsi Ferdinand vers l'Afrique, mais au contraire une politique très matérielle et relativement facile à réaliser. Protéger l'Espagne des corsaires par l'occupation de tout le littoral de l'Afrique méditerranéenne, c'était s'emparer, à chaque opération victorieuse, des importantes réserves d'or accumulées dans ces nids de pirates, longtemps inviolés — et l'on sait que la recherche de l'or est au premier plan des préoccupations des gouvernants de ce temps; — c'était aussi acquérir le droit de percevoir sans fin la *cruzada*, à moindres

(8) Il prendra la croisade à sa charge, seul, si le pape lui concède les décimes et impôts de croisade touchés dans *toute la Chrétienté*, pendant tout le temps de l'expédition (Doussinague, *op. cit.*, p. 231).

frais, certes, qu'en équipant une expédition risquée, beaucoup plus importante, contre les Turcs inaccessibles.

Jules II, dans un bref du 2 février 1511 — où il concède l'indulgence plénière à ceux qui vont s'embarquer avec le roi d'Espagne pour la croisade africaine — ne peut s'empêcher de regretter la direction choisie : « Nous aidons Ta Majesté de toutes nos forces pour que tu puisses venir conjointement avec nous autres [le pape et les autres princes chrétiens] à l'entreprise contre les Turcs, puisque le salut et la dignité du monde chrétien *dépendent en grande partie de l'anéantissement des Turcs qui sont les plus forts de tous les Infidèles.* »

Si les plans de Charles VIII sur Constantinople ont été tronqués par des événements indépendants de sa volonté : la mort de Djem, la volte-face vénitienne, sa propre mort enfin en 1498, ceux de Ferdinand d'Espagne contre l'Afrique ont été suspendus, en 1511, par une décision prise en pleine liberté. Les raisons qui ont amené cette détermination, à la veille d'une expédition probablement victorieuse contre Tunis, au moment où la maison royale s'embarquait déjà, la flotte étant concentrée, demeurent encore mystérieuses. Il est vrai que toute la puissance de Ferdinand reposait sur un pape allié de l'Espagne et que la faiblesse militaire de Jules II, en 1511, les progrès importants de son ennemi Louis XII, prêt à le renverser pour lui substituer, par le moyen du concile schismatique de Pise, un pape plus docile aux intentions françaises, imposaient probablement l'intervention espagnole dans les affaires d'Italie. Il est vrai que Louis XII, maître du pape, eût repris aisément le royaume de Naples et que la Sicile et les îles Egades, bases de départ de l'expédition de Tunis, se trouvaient à nouveau menacées.

Ferdinand, mort cinq ans plus tard, en 1516, n'eut pas le temps d'établir durablement la domination espagnole sur l'Afrique du Nord. Les guerres d'Italie, à trois reprises, en 1494, 1504 et 1511, l'avaient détourné de la domination rêvée sur la Méditerranée africaine.

Charles VIII et Louis XII ont donc inconsciemment travaillé à garder l'Algérie pour la France, selon le vœu cauteleusement exprimé par Ferdinand lui-même en 1494.

MAINS BASSES

par ANDRÉ DALMAS

1

les mains basses
le petit jour repousse la ville

2

la neige découvre ses plumes

3

le silence
la pluie
se concertent

la trajectoire frôle l'oiseau

4

les cloches sonnées
assourdissent le brouillard

5

Barbara
ton feu de roses
éclaire le jardin

6

de temps à autre
la serrure me regarda avec affection

7

le sable
l'enfant
dépouillèrent midi

on se comprit à voix basse

8

le bleu aiguise l'oiseau

9

la porte ouverte
les mots sifflent le vent

10

le jardin
les larmes se séparèrent

la maison libéra l'oiseau triste

POÈMES TRADUITS DU " MINNESANG "

par A. MORET

Les Français ignorent — quand ils ne les dénigrent pas — des réalisations qui font honneur à leur pays et pour lesquelles ils n'auraient pas assez d'éloges si elles leur venaient de l'étranger. Aussi avons-nous le plus grand plaisir et également un peu de fierté à présenter au public lettré un ouvrage qui montre la valeur de la germanistique française. Depuis un quart de siècle l'éditeur Aubier travaille à constituer une collection bilingue qui permette au lecteur de connaître, de relire, d'étudier les œuvres les plus importantes de la littérature allemande; cette collection est complétée par un certain nombre de traductions. En outre, M. Mossé, professeur au Collège de France, a créé et il dirige une « Bibliothèque de philologie germanique », dont l'étranger a maintes fois déjà reconnu la valeur : des manuels de l'allemand ou de l'anglais du moyen âge et du gothique par MM. Jolivet, Mossé, des éditions ou traductions de textes médiévaux par MM. Tonnelat, Colleville, Fourquet, Gravier, Pons, Delcourt, Zink. Un des collaborateurs de cette collection, M. Moret, professeur de langue et littérature allemandes à la Faculté de Lille, vient d'y publier le résultat de recherches sur le Minnesang entreprises il y a bien longtemps; une anthologie importante, suivie d'un glossaire et précédée d'une introduction magistrale, à laquelle nous empruntons les éléments de cette présentation.

Le Minnesang, « chant d'amour », est une école ou tout au moins un mouvement littéraire qui dure presque deux siècles, puisqu'il débute vers 1155 et se prolonge jusqu'à 1340 environ; il coïncide donc dans le temps avec l'élaboration des grandes épopées et avec elles il constitue l'âge d'or de la littérature allemande du moyen âge. Son extension géographique n'est pas

très intéressante, car il s'épanouit surtout dans la partie méridionale du monde germanique, où l'on n'a pas identifié moins de 101 Minnesänger (chanteurs) : 34 en Autriche et Bavière, 32 en Suisse, 32 dans la région souabe et bas alémanique, 3 dans la Franconie orientale; l'Allemagne centrale n'en a que 22, l'Allemagne du Nord 9. Si l'on ajoute 37 poètes qui sont plus ou moins en marge de ce mouvement, on constate qu'il compte 169 représentants connus. Ce ne sont pas des gens du commun, mais en général des nobles, de grands seigneurs et même des souverains : l'empereur Henri VI, les rois Conrad IV et Venceslas II.

Bien des points restent obscurs et d'abord celui des origines, sur lesquelles diverses théories s'affrontent; on peut les ramener à deux : pour les romantiques allemands et pour les savants qui suivirent leur tendance à considérer le passé germanique et la poésie populaire comme les sources de toute littérature, le Minnesang est un produit autochtone, une émanation spontanée du génie national; pour les autres, au contraire, il n'est ni autochtone, ni d'origine populaire, il est né d'une imitation de la poésie étrangère, latine ou provençale. M. Moret a examiné le problème, scruté toutes les sources envisagées et il aboutit à une conclusion qui concilie les thèses en présence : « Le Minnesang n'est pas, comme on l'a dit, qu'un décalque de la lyrique provençale et française. Il repose sur un fonds commun, s'agglomère autour d'un noyau d'éléments simples, non pas nationaux, mais généraux, avant d'être fécondé par l'apport provençal, lui-même grossi par des traditions auxiliaires angevine et hispano-arabe. La chaîne aboutissant au Minnesang a, si l'on veut, pour anneaux Ovide, les clercs et vagants du xe au xiie siècle et la lyrique arabo-provençale; mais il existait préalablement, en Allemagne comme en France, un climat favorable, des dispositions affectives, des ferments psychologiques, intellectuels, culturels, religieux et sociaux auxquels tout se ramène en dernière analyse, mais dont il serait vain de vouloir aujourd'hui reconstituer l'action subtile et complexe. »

Le Minnesang est un chant d'amour, ou plus exactement un chant consacré à la « Minne ». M. Moret avait déjà, dans le numéro 13 d'*Etudes Germaniques*, publié un article important : « Qu'est-ce que la Minne? » Il reprend le problème et retrace l'évolution de ce terme essentiel, qui étymologiquement signifie « souvenir » et a fini par désigner le culte de la dame élue et même par s'appliquer à l'amour divin comme

à l'amour terrestre. Il montre l'évolution en sens inverse du mot « Liebe », qui signifie d'abord joie, plaisir, conquête et possession rapide, puis penchant, amour, et finit par supplanter « Minne » devenu vers 1500 un terme inconvenant, symbole de concupiscence et de désir charnel. A l'apogée du Minnesang, on distingue *liebe,* passion élémentaire, sans incertitudes, subtilités ni tourments, et *minne,* sentiment noble, dégagé des préoccupations sensuelles, qui a sa source dans l'âme et dans le cœur.

C'est en suivant l'évolution des poèmes d'amour que M. Moret retrace l'histoire du Minnesang : son début avec deux poètes austro-bavarois, le sire de Kürenberg, qui semble avoir vécu vers 1160, et Dietmar d'Eist Ier, mort vers 1170; son printemps, qui voit s'affirmer le genre et se développer les grands thèmes classiques de la Minne, et c'est l'époque où apparaît l'influence des trouvères et des troubadours; son été avec un petit nombre de bons poètes : Heinrich von Morungen, Reinmar der Aeltere, Hartmann von Aue, Wolfram von Eschenbach, le margrave de Hohenburg. Le Minnesang culmine dans l'œuvre de Walther von der Vogelweide « le plus grand lyrique allemand avant Gœthe ». Né vers 1160 ou 1170, sans doute dans le Tyrol, il apprit en Autriche « à chanter et à dire » et fit ses débuts poétiques vers 1190. Chassé de Vienne — provisoirement — en 1198, il mène une existence vagabonde qui le met en contact direct avec la nature et le peuple, lui fait connaître des « vagants », dont il adopte les thèmes, et le conduit à un lyrisme beaucoup plus large; c'est ainsi que la fête de Mai unit dans un culte nouveau la femme et la nature. Walther ne s'est pas contenté de renouveler la poésie amoureuse en lui donnant plus de sincérité et de vérité; il a créé la poésie politique et la poésie religieuse, il a voulu être un éducateur et un moraliste. Après lui, c'est l'automne du Minnesang et bientôt sa décadence, quoique l'on compte encore des poètes comme Kristan von Hamle, qui vécut vers 1230, Neidhart (entre 1190 et 1250), l'habile Conrad von Würzbourg (entre 1220 et 1287), Heinrich von Meissen (entre 1260 et 1318) connu sous le nom de Frauenlob. Au fur et à mesure que la littérature du moyen âge déserte le manoir pour s'installer dans les villes et les couvents elle descend au niveau de la bourgeoisie, qui va l'emporter au XIVe siècle; aux Minnesänger succéderont un jour les « Meistersänger », ces « maîtres-chanteurs » que Wagner a célébrés.

On devine la richesse de l'ouvrage de M. Moret, qui n'ignore

rien du Minnesang et de ce qu'on a écrit sur lui, comme le prouvent la bibliographie qu'il fournit (pp. 79-84) et les innombrables indications, notes ou références qui accompagnent ces textes choisis. Ce travail savant et définitif sera indispensable aux germanistes et à tous ceux qu'intéresse la poésie amoureuse du Moyen Age dans les divers pays. Le grand public lui-même pourra se faire une idée du Minnesang, qui est trop peu connu, car la maison I. A. C. va publier dans sa « Bibliothèque de la Société des Etudes germaniques » la traduction d'un choix de ces poèmes et nous autorise aimablement à en reproduire quelques-uns. Le traducteur en est aussi M. Moret, qui se révèle poète autant qu'homme de science.

J.-F. ANGELLOZ.

LE SIRE DE KURENBERG

J'avais, plus d'une année, élevé un faucon.
Quand je l'eus affaîté comme je le voulais
et paré son plumage d'une résille d'or,
il a pris son essor et fui vers d'autres lieux.

J'ai revu le faucon dans son vol orgueilleux :
il portait à son pied des vervelles de soie
et son plumage était tout empourpré par l'or.
Dieu veuille les unir, ceux qui veulent s'aimer!

WALTHER VON DER VOGELWEIDE

J'étais assis sur un rocher,
une jambe sur l'autre croisée,
le coude posé sur le genou.
Sur ma main s'appuyaient
mon menton et une de mes joues.
Je songeais et cherchais avec inquiétude
comment il faut vivre en ce monde.
Je ne parvenais pas à trouver
comment acquérir trois biens
également impérissables :
deux d'entre eux sont honneur et fortune,
qui souvent se portent nuisance;
le troisième est la faveur divine,

plus précieuse que les deux autres.
Je les voudrais tous trois enclore en un coffret.
Mais hélas! il ne se peut faire
que les biens et l'honneur du siècle
et par surcroît la divine faveur
résident dans un même cœur!
Sentiers, chemins leur sont barrés,
la félonie est aux aguets,
la violence tient la grand'route!
La paix. le droit sont cruellement navrés :
les trois grands biens n'auront pas sûre escorte,
tant que ces deux derniers ne seront rétablis.



Sire Empereur, je suis envoyé du Seigneur
et vous viens apporter un message de Dieu :
à vous la terre, à lui le royaume du Ciel!
Vous êtes son bailli, je vous transmets sa plainte :
au pays de son fils, l'arrogance infidèle
pour lui comme pour vous constitue un outrage.
De plein gré, faites donc qu'on lui rende justice!
Son fils, qu'on nomme Christ, vous fait dire comment
il désire envers vous s'acquitter de sa dette.
Faites de lui votre obligé!
Il vous rendra justice où il est, lui, bailli,
dussiez-vous accuser le démon de l'enfer!



Sire pape, je veux assurer mon salut
et je resterai donc dans votre obédience.
Vous avez ordonné à la chrétienté
quels honneurs nous devions marquer à l'Empereur,
quand vous lui accordiez bénédiction divine :
dire « Seigneur » et ployer devant lui le genou.
Et vous ne devez pas davantage oublier
que vous disiez alors : « Celui-là soit béni
qui te bénit, mais que quiconque te maudit
soit maudit à son tour avec large mesure! »
Par Dieu, rappelez-vous cette ancienne devise,
si vous avez souci de l'honneur de l'Eglise!



Désirez-vous contempler la puissance
miraculeuse accordée à Mai?
Voyez-en les effets magiques
sur les clercs et sur les laïques!
Quel pouvoir immense est le sien!
Je ne sais s'il est magicien,
mais lorsqu'il passe en sa liesse
plus personne ne sent vieillesse!

Bientôt tout va nous réussir,
il nous faut nous réjouir.
Nous devons danser, chanter, rire,
sans lourdeur vulgaire.
Malheur! qui resterait dolent?
Les oiseaux font si bellement
sonner leurs airs les plus mélodieux
qu'il nous sied bien faire comme eux.

Gloire à toi, Mai, médiateur,
grand conciliateur!
Par toi comme sont bois et prés,
et lande encore mieux, parés!
La lande est en couleurs plus belle.
« Tu es plus court! Je suis plus long! »
ainsi dans les prés se querellent
fleurettes et gazon.

Bouche rose, tu t'amoindris,
cesse donc tes ris!
Honte à toi de me sourire,
car c'est pour me nuire!
Est-ce là beau geste?
Hélas! disgrâce funeste,
si de bouche aimable à voir
nul amour ne doit m'échoir!

Dame, l'obstacle à ma liesse,
c'est vous seule, vous!
Seule vous m'êtes tristesse
par votre courroux!

D'où vous vient donc telle humeur?
Vous avez trésor de faveurs :
être pour moi sans pitié
n'est pas marque de bonté.

De mes soucis, dame, délivrez-moi,
rendez-moi cher ce joli mois!
Sinon toute joie m'est ravie!
Dame, soyez bénie,
daignez vers moi tourner vos yeux!
Tout l'univers est radieux :
puisse par vous m'être connue
l'ombre d'une joie menue!



Sous le tilleul,
au bord du pré,
nous avions tous deux notre couche.
Là vous pourrez
trouver foulées
bellement les fleurs et l'herbette.
Dans un val, à l'orée du bois,
tirelirette!
gaiement chantait le rossignol.

Je m'acheminai
dans la prairie :
mon dru m'y avait devancée.
Je fus lors accueillie,
noble dame!
qu'à jamais j'en reste ravie!
S'il m'embrassa? Bien mille fois!
tirelirette!
voyez ma bouche, elle en est rouge encore!

Il avait préparé,
quelle splendeur!
un lit tout garni de fleurs.
Toujours vous en rirez
du fond du cœur,
si vous passez par ce sentier.

Aux roses vous reconnaîtrez,
tirelirette!
l'endroit où reposa ma tête.

Si quelqu'un apprenait
qu'il partagea ma couche,
(à Dieu ne plaise!) j'en aurais confusion!
Ce qu'avec moi il fit,
personne, personne
ne le sache, que moi et lui,
et un petit oiselet,
tirelirette!
qui, j'espère, sera discret.



Hélas! où donc se sont enfuis mes ans?
Ma vie n'a-t-elle été qu'un songe? Est-ce réel?
Ce que j'avais cru vrai existait-il vraiment?
J'ai donc sans le savoir dormi, et maintenant
me voici éveillé et je ne connais plus
ce qui m'était connu comme ma propre main!
Les gens, le pays même où coula mon enfance
semblent une fiction et me sont étrangers.
Mes anciens compagnons sont faibles et vieillis,
la friche est cultivée, abattue la forêt,
et si l'eau ne coulait toujours comme autrefois,
certes, j'estimerais mon malheur sans limites!
Tel qui me connaissait me salue d'un air froid,
l'univers est partout asile de tourments.
Lorsque je me souviens de tant de jours heureux
qui sont passés sans trace, ainsi qu'un coup dans l'eau,
hélas! toujours hélas!

Hélas! que tristement se comportent les jeunes!
Ceux dont l'âme autrefois ignorait le chagrin
n'ont plus qu'inquiétude : hélas! pourquoi ce deuil?
Où que j'aille en ce monde, on ne voit plus de joie,
les ris, les chants, la danse ont fait place aux soucis.
Jamais chrétien ne vit ses pareils aussi mornes!
Voyez de plus comment les dames portent guimpe!
Les fiers chevaliers sont accoutrés comme rustres!
Des brefs fort affligeants nous sont venus de Rome :

seul le chagrin nous sied, la joie nous est ravie.
Quand je songe au bonheur passé, mon cœur s'afflige
d'être obligé d'élire au lieu des ris les pleurs.
Même aux oiseaux des bois nos plaintes sont grevaines!
Dès lors, quoi d'étonnant si j'en perds tout courage?
Mais que suis-je assez sot pour m'irriter encore?
Tenir aux biens présents, c'est perdre ceux d'en haut!
hélas! toujours hélas!

Hélas! quel venin gît sous la douceur du siècle!
Je vois le fiel impur que recouvre le miel :
le monde en apparence est beau, blanc, vert et rouge,
mais le dedans est noir, obscur comme la mort.
A ceux qu'il a séduits reste espoir de salut :
petite expiation rachète grands péchés!
Songez-y, chevaliers, car c'est là votre office!
Vous portez heaumes clairs et solides harnois,
de robustes écus et des épées bénies.
Plût à Dieu que je pusse assister au triomphe!
Alors, infortuné, j'aurais riche soudée,
non pas certes des fiefs, non pas l'or des seigneurs,
mais des félicités l'éternelle couronne
qu'un mercenaire sut conquérir par sa lance.
Si je pouvais quérir outre-mer le salut,
je chanterais alors : ô joie! et jamais plus
hélas! jamais hélas!

KRISTAN VON HAMLE

Je voudrais que le pré parlât
comme le papegai dans sa cage de verre,
et qu'il voulût alors me dire
quelle douceur fut sienne en la saison,
quand ma dame cueillait ses fleurs
et que ses pieds aimables
foulaient son vert gazon.

Sire Pré, quelle joie alors dut être vôtre,
quand ma dame s'en vint,
tendant sa blanche main
vers vos fleurettes si bien faites!
Sire Pré vert, permettez-moi
de poser mes pieds à l'endroit
où ma dame a posé ses pas!

Priez, messire Pré, qu'elle chasse mon deuil,
celle à qui mon cœur tant aspire!
Puisse-t-elle de ses pieds nus,
vous fouler cette année encore :
car le gel ne saurait vous nuire!
Pour moi, si j'obtiens d'elle un aimable salut,
mon cœur sera fleuri comme votre gazon!

NEIDHART

Les bois étaient tout gris,
de givre et gel surpris :
tous, les voici clairs et parés!
Vite, accourez,
méchines folles!
Parmi les fleurs c'est la carole!

Dans tous les verts branchages
j'ai perçu doux ramages
d'oiseaux menus qui chantent.
Fleurs éclatantes
ai découvert :
la lande a mis son habit vert!

Mai, c'est douce vie :
j'y ai vu ma mie
danser sous le tilleul ombreux.
Les feuilles y menaient leurs jeux,
l'éventant,
l'abritant du jour ardent.

CONRAD VON WURZBURG

Le tilleul maintenant — sous le vent — se dépouille,
dont l'éclat sans durée — à l'orée — tôt se rouille.
Sur la lande à présent — c'est tourment — et pesance :
ainsi dans mon esprit — l'amour mit — sa nuisance.

Le souci prit mon cœur — en langueur — dans ses chaînes,
je dois souffrir, navré, — sans parler — de mes peines.
Celle dont le regard — sans égard — me torture
accroît le mal nouveau — que me vaut — sa blessure.

Grâce, dame! en penser — viens panser — ma tourmente!
Pitié de ma douleur! — En ton cœur — sois clémente!
Vite enlève au cœur mien — son lien — de souffrance,
feu d'amour m'a brûlé, — viens porter — délivrance!

FRAUENLOB

O femme, je te loue plus que les fleurs vermeilles,
femme, écrin des vertus,
flamme de bienséance,
rayon plus vif que les prodiges
par quoi Dieu sur la terre affirma sa puissance,
quand tu sais conserver bel honneur et décence!

O femme, je te loue plus que lune et soleil,
femme, dont nul ne peut
dignement épuiser l'éloge,
ni par ses vers ni sur sa lyre!
Je te loue par-dessus l'étoile du matin,
femme, chant et surchant, couronne de tous biens;

O femme, joyau sans prix,
mon cœur entier te rend hommage!
Ta beauté est le bien suprême
que je voudrais pour récompense :
mon cœur aurait richesse, aurait félicité.
Dame, exquise douceur, m'exauce ta bonté!

SAINTE-BEUVE
ET PHILARÈTE CHASLES

d'après des documents inédits

par CLAUDE PICHOIS

A Messieurs Ozanne

Sainte-Beuve nous apparaît trop, du point de vue de l'histoire de la littérature, comme le seul critique du XIXe siècle. Cela nous rend injustes à l'égard de tant d'autres écrivains qui furent sinon de grands, du moins d'ingénieux et habiles serviteurs des lettres : Nisard, Saint-Marc-Girardin, Vinet, Saint-Victor et, entre autres (1) encore, Philarète Chasles dont la réputation put sembler, quelques années, balancer celle de Sainte-Beuve. Qui le croirait maintenant, alors qu'il n'existe sur Chasles qu'une seule étude, celle de Miss Phillips (2); encore n'embrasse-t-elle qu'un des domaines, — le plus fécond, il est vrai, — où se manifesta son activité. A son honneur, il faut mentionner, au milieu d'une œuvre fort étendue et diverse, la révélation à la France de Carlyle, Melville, Jean-Paul Richter, et de quelques « mineurs » allemands et anglais, l'impulsion donnée aux études sur le Siècle d'Or espagnol, enfin des pages curieuses sur notre littérature. En général, on le voit, Sainte-Beuve et Chasles travaillèrent dans des directions divergentes. Une certaine animosité pourtant les opposa, sous le couvert d'une amitié « gendelettre ». Du moins ne cessèrent-il pas d'estimer leurs talents.

Les liens qui les unirent ont été rapidement esquissés par

(1) Sans oublier les *très grands :* Hugo (*William Shakespeare*), Renan, Taine.

(2) E. Margaret Phillips : *Philarète Chasles critique et historien de la Littérature anglaise*. Paris, Droz, 1933.

Miss Phillips (3). Mais depuis lors, des documents inédits ont été retrouvés dans les papiers de Chasles, grâce à l'extrême obligeance de MM. Ozanne, descendants en ligne directe du critique. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance.

Ce qui a trait à Chasles participe souvent de la légende. Ainsi Sainte-Beuve a lui-même raconté (4) qu'à son arrivée à Paris sa mère le conduisit chez un oncle tenant un débit de vin, sis place Dauphine. Mme Sainte-Beuve cherchait pour son fils un répétiteur. L'oncle lui proposa l'ex-conventionnel Pierre-Jacques-Michel Chasles qui, désireux de prouver l'excellence de sa méthode, aurait fait réciter à son fils, juché sur la table, un chant entier d'un poème grec ou latin. Mais à cette époque, Philarète, âgé de vingt ans, échappait en Angleterre à une police trop soucieuse de l'emploi du temps des jeunes gens soupçonnés d'être libéraux. Si récitation il y eut, c'est Hilaris, frère cadet de Philarète, qui en fit les frais, ou tout autre élève du maître qu'on proposait à Mme Sainte-Beuve. Le seul fait établi est donc que Sainte-Beuve, entre le moment où il débarqua à Paris et son entrée à la pension Landry, reçut les leçons du conventionnel Chasles, bon latiniste et grand lecteur de Plutarque. En procurant cet élève à Michel Chasles, le marchand de vin de la place Dauphine lui continuait ses bons offices, si l'on en croit cette variante inédite des Mémoires de Philarète Chasles, constituée par un feuillet intitulé *Ma Vie* (1806) : « Je me rappelle un cabriolet haut comme le premier étage d'une maison ordinaire, mon père dans cette voiture et le cocher sur le devant. Mon jeune cerveau s'éveilla sous un bruit formidable. Ma conscience intellectuelle venait d'éclore. J'étais sous le bourdon de Notre-Dame qui, remplissant l'air de ses volées redoutables, faisait vibrer toute la substance cérébrale de mon crâne. Le cabriolet courait dans la Grande-Rue de la Cité. Mon père s'était réfugié dans la maison de l'oncle de Sainte-Beuve rue des Marmousets. Vilain souvenir ! » Michel Chasles s'effrayait alors des suites fâcheuses que pouvait lui

(3) Jusqu'à présent, les lettres éditées de Sainte-Beuve à Chasles n'étaient qu'au nombre de cinq :
Correspondance de C.-A. Sainte-Beuve, Calmann-Lévy, 1877-1878, t. II, pp. 206-208.
Nouvelle correspondance de C.-A. Sainte-Beuve. Calmann-Lévy, 1880, pp. 90, 129 et 202.
Correspondance Générale de Sainte-Beuve, éd. Jean Bonnerot, Stock, t. V, 1948, pp. 191 et 586 (cette dernière lettre était la même que celle citée dans la *Nouvelle Correspondance*, p. 90).

(4) *Nouveaux Lundis*, t. XIII, pp. 39-40.

valoir, sous l'Empire, une attitude intransigeante et conforme aux idéaux révolutionnaires.

Retenons donc de tout cela que les familles Chasles et Sainte-Beuve se connaissaient. Mais Philarète et Charles-Augustin ne durent entrer en relations que plus tard. En 1827, ils concourent tous deux (en même temps que Saint-Marc-Girardin et un jeune homme qui ne s'appelait pas encore Gérard de Nerval) pour un prix d'Académie destiné à récompenser le meilleur discours sur l'histoire de la langue et de la littérature françaises au XVIe siècle. Sainte-Beuve, pris au jeu exquis de ses recherches (5) sur la poésie du XVIe siècle, — dont il entrevoit qu'elles pourront servir à cette renaissance poétique qui s'amorce, — renonce au concours. L'Académie, équitablement, partagea, en 1828, le prix entre Chasles et Saint-Marc-Girardin. Les vies des deux critiques semblent diverger, d'autant que Sainte-Beuve fait son domaine de notre littérature, alors que Chasles porte ses efforts sur les lettres anglaises et tâche d'introduire en France l'œuvre de Jean-Paul.

Pourtant, c'est avant 1840 (date à laquelle Sainte-Beuve rejoignit Chasles à la Bibliothèque Mazarine) qu'il faut placer leur rencontre première. Vers 1830, écrivains et journalistes se retrouvent dans les cafés, les salons, mais aussi dans les salles de rédaction. C'est dans celle de la *Revue de Paris*, dès 1829, que Chasles et Sainte-Beuve durent faire connaissance. Puis Buloz, à partir de 1834, leur offrit l'hospitalité dans les bureaux et le salon de la *Revue des Deux Mondes*. Chasles avait publié une traduction de *Roméo et Juliette* (6) dont Miss Philipps estime qu'elle est « un vrai tour de force, surtout dans les scènes en prose où il s'agissait de traduire des jeux de mots et des expressions dans le goût euphuistique de l'époque ». A Chasles qui demandait un compte rendu, Sainte-Beuve répondit :

Monsieur et cher Confrère,

J'aurais bien voulu, lorsque vous me fîtes l'honneur de m'écrire et de m'envoyer le volume de *Roméo*, écrire la page que vous me demandiez avant de vous répondre et comme première réponse. Malheureusement j'étais si obéré d'occupations que j'ai tardé plus qu'il ne convenait de faire l'une et l'autre chose. Honteux pourtant d'être si coupable envers vous, si obligeant et bienveillant

(5) Il en sortira le *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au seizième siècle*, Paris, Sautelet, 1828, qui a remis en honneur Ronsard et ses contemporains.
(6) *Bibliothèque anglo-française*, t. III. Paris, Belin-Mandar, 1836.

pour moi, j'ai prié à la *Revue* l'un des nôtres d'écrire la notice qui a dû passer cette fois sans faute, mais qui était déjà prête il y a quinze jours. J'ose donc maintenant, Monsieur et ami, vous prier de recevoir tous mes remerciemens et de me croire votre bien dévoué par tous les sentiments d'estime et de considération affectueux.

Ce 15 juin.

SAINTE-BEUVE.

Le même jour, en effet, paraissait dans la *Revue des Deux Mondes* un entrefilet signé Buloz (*Chronique de la Quinzaine*) qui se terminait sur cette phrase : « Le travail de M. Chasles, si vivant, si poétique, est mieux qu'une traduction. »

En mars 1837, Chasles, en même temps que Naudet, avait été nommé Conservateur à la Bibliothèque Mazarine. Il devait le rester jusqu'à sa mort (1873). Lors du remaniement d'août 1840, Naudel fut muté à la Bibliothèque Royale et Sainte-Beuve vint rejoindre Chasles à la Mazarine. Voici ce qu'il répond aux félicitations de Chasles :

Mon cher Chasles,

C'est à moi surtout de me féliciter du choix qui me met au sein d'une bibliothèque choisie et parmi de si agréables confrères (7). Nos vieux liens s'y trouveront tout naturellement rapprochés. Vous me direz un peu comment on devient savant, vous qui l'êtes *pour de vrai*. Quoique je commence comme un vrai novice, en pleines vacances (8), je n'attendrai pas longtemps sans vous aller serrer la main et vous dire combien je suis vôtre.

SAINTE-BEUVE.

Pendant huit ans (Sainte-Beuve donna sa démission de Conservateur le 8 septembre 1848) ils furent donc confrères et même pendant près de sept ans co-locataires, puisqu'en novembre 1841, Sainte-Beuve prit possession d'un logement au Palais de l'Institut dans lequel se trouvait également l'appartement de Chasles. Dans le monde, ils se retrouvaient soit dans le salon de la comtesse Merlin, charmante créole et cantatrice de talent qui était la maîtresse de Chasles, soit près du divan de cette éternelle allongée qu'était devenue Mme de Castries à la suite d'une chute de cheval.

A cette période de leurs relations se rapportent un certain nombre de lettres qui concernent le fonctionnement de la

(7) Le Conservateur Administrateur était l'aimable M. de Féletz. S. de Sacy (le fils de l'orientaliste) était administrateur-adjoint.

(8) Nommé par ordonnance du 8 août 1840 (publiée dans le *Moniteur* du 10 août), Sainte-Beuve l'était donc au moment de la fermeture de la bibliothèque (1er août au 15 septembre).

bibliothèque. Assez peu pris, — Sainte-Beuve est de service le mercredi et le samedi de dix heures à trois heures de l'après-midi, — les Conservateurs avaient licence de se remplacer. C'est à quoi font allusion les deux billets suivants :

N'y aurait-il pas moyen, mon cher Chasles, que M. Thibault fît cette heure de deux à trois? S'il ne le peut, je la ferai, et vous nous donnerez un bon article de plus.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

M. de Saci que je remplace aujourd'hui, parce qu'il est pris par la Chambre, m'avertit, mon cher Chasles, qu'il est convenu que vous faites le service de *demain mardi*. Ainsi après ce dérangement, tout rentrera dans l'*ordre accoutumé*. Vous reprendrez vos jours, comme si de rien n'était, et moi je ferai samedi prochain.

Mille amitiés.

Ce Lundi.

SAINTE-BEUVE.

Deux autres billets sont des demandes de livres :

Je salue très affectueusement mon confrère de service et le prie de me faire prêter pour quelques instans le 4e volume de *Brunet* (manuel du Libraire).

Mille remerciemens
et complimens

Ce mardi.

SAINTE-BEUVE.

Je salue mon cher Collègue de Service et le prie de vouloir bien me prêter d'ici à demain le volume de mes *critiques et portraits littéraires* où se trouve un article sur Madc Desbordes-Valmore; je crois que c'est le troisième (9).

Mille remerciemens et complimens affectueux.

SAINTE-BEUVE.

Ce commerce de livres n'a pas que la Bibliothèque Mazarine pour théâtre. En avril 1842, Sainte-Beuve reçoit d'un poète allemand, C. W. Nolte, un recueil de poèmes (10). Il l'en remercie par une lettre du 17 (11) et le lendemain écrit à Chasles :

Ce 18 avril 1842.

Voilà une attention bien aimable, mon cher Chasles; j'ai reçu

(9) En réalité, c'est le deuxième.
(10) *Lieder eines Einsiedlers*. Leipzig, 1842. Ce Nolte est inconnu des manuels bibliographiques de littérature allemande. D'après deux autres recueils de poésies, les *Nachtigallenlieder* (Paris, 1842) et les *Deutsche Lieder aus der Fremde* (Paris, 1841), il semble qu'il ait fréquenté à Paris le groupe des réfugiés allemands. Les *Deutsche Lieder* contiennent entre autres un lied au tombeau de Börne. Rien ne permet d'affirmer que Sainte-Beuve soit redevable de l'envoi à Chasles. Nolte avait traduit un sonnet des *Poésies de Joseph Delorme*.
(11) *Correspondance de Sainte-Beuve*, éd. Jean Bonnerot, t. IV, p. 248.

de M. Nolte un petit recueil de vers où j'ai lu mon nom en tête d'un sonnet : mais c'est le seul mot d'allemand que j'y ai compris. Vous levez tous mes doutes, et vous achèverez de m'expliquer en quoi je m'y trouve. Mille cordiales amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Si Sainte-Beuve ne connaît pas l'allemand, du moins possède-t-il assez bien l'anglais pour entendre les Lakistes et Keats. Alors qu'il a mal aux yeux, il a recours à Chasles pour que celui-ci lui prête les poésies de Robert Southey et de Keats (12) :

Mon cher ami,

C'est un aveugle qui vous écrit et qui privé de toute lecture et de tout travail par ordre du médecin, n'a d'autre consolation que de s'exercer à rimailler. J'ai donc rimé l'*Autumn* de *Southey,* et je voudrais suivre vos marques pour le Keats. Je n'aurais d'autre peine que de m'attacher aux sonnets par vous marqués et de les tourner et retourner dans mon oisiveté forcée. Mon cher ami, n'ayez jamais de *conjonctivite* avec commencement de *chemosis* : c'est bien impatientant.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Ainsi c'est votre exemplaire de Keats que je vous demande pour une couple de jours.

L'Automne fut publiée en appendice à l'article *Leopardi* dans la nouvelle édition des *Portraits Contemporains* (Didier, 1855, tome III), comme exemple « de ce genre moral, familier, domestique que j'aurais voulu voir se naturaliser en France ». On trouvera dans les *Causeries du Lundi* (13) à la fin de l'étude sur Cowper un sonnet imité de Keats : « En s'en revenant un soir de novembre » dont ce que dit Sainte-Beuve

— Je profite de cette occasion pour établir ma dette de reconnaissance envers M. Bonnerot dont la magistrale édition de la *Correspondance* est de première utilité non seulement pour tous ceux qui s'intéressent à Sainte-Beuve mais aussi pour les chercheurs qui s'essaient à défricher les *terrae incognitae* du XIX[e] siècle.

(12) La date n'est pas trop aisée à compléter. A Troyes où il accompagnait G. Libri, en août 1842, Sainte-Beuve contracta une légère ophtalmie, suite de lectures impénitentes, qui alla s'aggravant. Or, dans une lettre à A. Houssaye du 14 novembre 1843, Sainte-Beuve cite l'*Automne.* Cependant, à cette date : fin 1843, on devrait préférer cette autre : fin 1846 ou début 1847, pour les raisons suivantes : 1) Chasles a lu deux traductions de Sainte-Beuve le 8 mars 1847 dans un cours au Collège de France; 2) le manuscrit de l'*Automne* suivait le plan de la leçon; il est de l'écriture d'un secrétaire, Jules Levallois, et corrigé par Sainte-Beuve; 3) si Sainte-Beuve avait traduit l'*Automne* en 1843, la poésie aurait paru dans la première édition des *Portraits contemporains* (1846). Puisqu'elle apparaît dans l'édition de 1855, il faut qu'elle ait été composée après 1846. On trouvera les rééditions de l'*Automne,* tant dans les *Portraits* que dans les *Poésies,* au deuxième tome de la *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve,* par Jean Bonnerot.

(13) 3[e] éd., Garnier, t. II, p. 197.

de l'original peut s'appliquer aussi à la traduction : elle exprime bien ce « sentiment d'idéal, de vie intérieure et d'amitié, charme et honneur de la muse anglaise ».

Philarète Chasles l'a reproduite dans ses *Etudes sur la Littérature et les Mœurs de l'Angleterre au XIX*e *siècle* (14). Voilà un mal d'yeux dont Sainte-Beuve a fort poétiquement profité. L'incitation de Chasles a son prix aussi : sans elle peut-être Sainte-Beuve, qui ne s'aventurait guère dans les littératures étrangères, n'eût-il pas donné ce prolongement aux *Poésies de Joseph Delorme.*

Chasles et Sainte-Beuve eurent un ami commun en la personne de Charles Labitte. Erudit d'un labeur infatigable, il mourut à la tâche le 19 septembre 1845, à vingt-huit ans. En étaient cause ses travaux personnels qui l'avaient conduit si jeune à la suppléance de Tissot (chaire de poésie latine) au Collège de France, mais aussi les recherches dont Sainte-Beuve le chargeait sans vergogne. Sur sa tombe, Sainte-Beuve prononça un discours qui fut inséré dans le *Journal des Débats* du 24 septembre. La lettre qu'on va lire, adressée à Mme Chasles, première femme de Philarète, concerne un article que Sainte-Beuve consacra à Labitte et fait allusion à un projet de critique qui devait prendre forme l'année suivante dans une étude publiée par la *Revue des Deux Mondes,* le 1er mai 1846 :

Madame,

J'ai reçu hier soir en rentrant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, beaucoup trop tard pour y pouvoir répondre. Je suis bien sensible à tout ce qu'elle exprime, et aussi à la demande que me faisait M. Chasles. Mais je n'avais pas pensé que ces quelques paroles destinées uniquement à l'assistance fussent de nature à être publiées. J'aurai moi-même bientôt l'occasion d'écrire sur notre pauvre ami, et je tâcherai de le faire alors à ce point de vue un peu différent, qui convient au public, car les émotions ne sauraient s'exprimer dans toute leur vivacité qu'auprès de ceux qui les partagent.

Veuillez donc, s'il vous plaît, Madame, remercier beaucoup de ma part M. Chasles, et agréer, je vous prie, l'expression de mes respectueux hommages.

Le 24.

SAINTE-BEUVE.

(14) Paris, Amyot, s. d. (1850).

Ainsi on dirait de deux confrères en bons termes, davantage, de deux amis. Et pourtant... Chasles, qui a pris le départ avant Sainte-Beuve, qui l'a devancé à la Bibliothèque Mazarine et au Collège de France, piétine maintenant à la porte de l'Académie française. Sainte-Beuve y entre, comme il entra (pour peu de temps il est vrai) au Collège de France, puis au Sénat.

A l'élection académique de 1852, il laissa passer Musset, malgré la recommandation instante de Delacroix (15). Et Chasles désormais n'est plus que ce candidat qui fait nombre et que l'on brocarde. La manière dont il fut berné, — c'est le mot, — par son ancien ami prouve en Sainte-Beuve certaine cautèle qui ne laisse pas d'irriter (16). Chasles, cependant, accorda sa voix à Sainte-Beuve lorsque celui-ci brigua la chaire de poésie latine au Collège de France. Voici en quels termes Sainte-Beuve le remercia :

Ce 23 octobre 1854.

Mon cher ami,

Je vous remercie de vos bons et aimables sentiments et des témoignages que vous m'en donnez. Je n'ai pas voulu intervenir avec trop d'instance, dans cette candidature, auprès de chaque membre du Collège de France en particulier : j'ai aimé à compter sur mes amis et à les laisser faire d'eux-mêmes : croyez bien mon cher Chasles, que je me suis dit d'avance combien vous me seriez bienveillant.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Malgré la rebuffade qu'il avait essuyée, Chasles revint cependant à la charge. Passant en revue les détenteurs successifs de différents fauteuils académiques, dans le *Musée des Familles* et *La Revue Française,* il publia dans ce dernier périodique un article sur Sainte-Beuve. Celui-ci, interrogé sur sa vie, adressa à Chasles cette longue réponse, fragments d'une autobiographie, où sont mis en valeur les bienfaits de la contrainte, née des circonstances, — idée assez moderne :

Ce Jeudi
2 heures (13 juin 1855).

Voici des recrues en retard qui arriveront peut-être à temps.

Mon père, de Picardie, né à Moreuil, habitait Boulogne depuis

(15) Nous espérons que la publication de deux lettres inédites de Delacroix permettra de jeter quelque jour sur cette curieuse intrigue.

(16) La lettre, sorte de *Conseils à l'usage d'un candidat académicien,* dans laquelle Sainte-Beuve expose à Chasles la stratégie du fauteuil, se lit dans la *Nouvelle Correspondance,* p. 129.

des années, était dans les aides, homme instruit [au-dessus de la ligne : *sensible, of feeling*], aimant les auteurs latins (j'ai son Virgile tout chargé de notes) — aimant les renseignements biographiques : il les écrivait en marge de ses volumes, partout. Il m'a eu tard, ne s'étant marié qu'à plus de 50 ans : il m'a donc légué les traces de ses goûts imprimés dans mon petit cerveau, — et je les ai eus de naissance à l'état d'instincts.

— Il est mort, d'ailleurs, l'*année même* de son mariage. — Je suis né *après* sa mort. Ma mère a passé les derniers mois de sa grossesse dans le deuil amer : de là sans doute la teinte de mélancolie qui fait le fonds [*sic*] de ma nature dès qu'elle est livrée à elle-même. J'ai été noyé de tristesse dans l'*Amnios.*

— Ma mère, morte il y a cinq ans à 89 ans, était fille d'*Anglaise*, et petite-fille d'*Anglaise*, et d'un marin de Boulogne : petite, spirituelle, économe, précise, énergique, sensée, mais : un coin de colère. Ce que n'avait pas mon père.

— J'ai été élevé par deux femmes, ma mère et une tante (sœur de mon père) qui se sont cottisées [*sic*] pour me soigner et m'élever. Mais elles m'ont donné plus de timidité et de *prenez-y-garde* en bien des choses que je n'aurais voulu, — de la timidité à sortir du nid bien que j'en eusse le désir.

— Maintenant un point essentiel et *réel* de ma vie littéraire, c'est que j'ai toujours dû travailler pour vivre (à part quelques années de *Mazarine*), et que la forme de mon travail a été commandée par les circonstances et par la demande de l'*acheteur.*

Je crois, mon cher Chasles, que sans rougir de ce que nous avons fait, nous aurions pu faire encore autre chose. J'ai toujours été très disposé à m'essayer dans le sens qu'on désirait autour de moi. J'ai eu à concilier de mon mieux la pensée d'art avec la nécessité de dame besogne. Le *Portrait Littéraire* né avec les Revues (*Revue de Paris*, avril 1829 et depuis *Revue des Deux Mondes* 1831-1846) a été ma ressource, mon expédient, mon genre, et il y a de braves et spirituels critiques, qui pensent que j'y étais prédestiné de toute éternité. Mais en d'autres temps et avec d'autres conditions d'alentour, pourquoi n'aurais-je pas fait autre chose? — Un directeur de théâtre m'aurait fait faire (non pas des Comédies, je ne suis pas gai), mais des canevas plus ou moins dramatiques — un entrepreneur de romans m'aurait fait faire des suites de nouvelles. Un libraire romantique aurait aisément obtenu de moi des suites d'Elégies. — Une femme, — ou Mécènes, m'aurait fait tenter des poèmes. Enfin, vous qui êtes initié à cette physiologie, vous savez qu'il en est de l'esprit comme de la matière organisée qui prend bien des formes et obéit à l'empire des milieux où elle est jetée.

Pardon de cette *Rallonge,* et encore merci.

SAINTE-BEUVE.

Faites de tout ceci tout l'usage que vous jugerez bon d'en faire.

Chasles a reproduit une bonne partie de cette lettre dans un article (17); voici, en exemple, un passage : pour com-

(17) *La Revue Française*, 1855, t. II, *Le Fauteuil de M. de Sainte-Beuve* (*sic*), pp. 506-508.

prendre Sainte-Beuve, il faut se rappeler qu' « homme de lettres avant tout, livré avec délices au labeur intellectuel, [il] a dû trouver dans ce labeur les ressources mêmes que la fortune apporta à d'autres et concilier de son mieux la pensée d'art avec les nécessités de la vie. De là ces nombreux portraits et ces biographies littéraires auxquelles de braves critiques ont pu croire M. de Sainte-Beuve (*sic*) prédestiné de tout temps et qui sont le résultat naturel de sa collaboration aux revues en crédit ».

Les lignes élogieuses que publia Chasles ne suffirent pas à faire de Sainte-Beuve son grand électeur. La nouvelle tentative pour forcer les portes de l'Académie échoua. Chasles n'eut plus à ménager son ami-ennemi et dans un cours au Collège de France, le 12 janvier 1864, il dit tout net sa pensée et, mettant en avant le reproche d'amoralisme, il caractérisa ainsi Sainte-Beuve, si l'on en croit la lettre de dénonciation qu'envoya le jour même au critique un certain A. Cauvin, auditeur de Chasles au Collège de France : « Je désirais voir s'il fait toujours des leçons extravagantes. Je l'ai trouvé plus radoteur, plus envieux, plus impertinent que jamais. J'ai cru devoir vous communiquer quelques phrases de son début (...) : « De tous les écrivains qui ont caractérisé les peuples du Midi, je n'en connais pas de plus profond, de plus (17 *a*) intéressant qu'un Génevois inconnu aujourd'hui qui était l'ami de Mme de Staël, un homme qui avait plus d'un trait de ressemblance avec l'écrivain ondoyant, le plus ondoyant de notre époque, notre brillant ami M. de Sainte-Beuve qui sait si bien s'assimiler, prendre toutes les teintes, toutes les doctrines, qui est si fluide, si ondoyant, dis-je, qui s'assimile admirablement les idées philosophiques, littéraires, politiques aussi (rires et applaudissements), mais ne touchons pas à la politique, c'est une chose trop délicate. » Je dois ajouter à la décharge du professeur qu'il était ivre de vin de Bourgogne (...); du reste ce n'est pas la première fois que je l'ai vu lancer des pointes contre vous. »

Sainte-Beuve attendit plus d'un an pour faire état auprès de Chasles de ces propos. Ce n'est en effet que le 29 mars 1865 qu'il reproduit, en écrivant à Chasles (18), certains termes de la lettre de Cauvin; il se défend et à son tour attaque Chasles,

(17*a*) Il s'agit de Bonstetten. — Nous devons à l'obligeance de M. Bonnerot la communication de ce document, dont nous donnons ici l'essentiel.
(18) *Nouvelle Correspondance de C.-A. Sainte-Beuve*, p. 202.

mais sans animosité : « ...Il vous arrive quelquefois de réclamer pour ce temps-ci non des *idées,* mais des *caractères.* Cela me fait sourire et vous me paraissez demander précisément le contraire de ce que vous possédez le mieux. *Quis tulerit Gracchos...?* Je crois avoir autant de caractère que vous, mon cher ami; mais, en revanche, beaucoup moins d'idées. » La réponse ne manque pas de justesse et sans doute nous faudrait-il renvoyer les deux plaideurs sans les avoir départagés (19). Chasles pourtant porta le même jugement dans ses *Mémoires* (tome II).

En 1867, leurs relations se rassérénèrent. Chasles dédia à Sainte-Beuve un recueil de pensées : *Questions du temps et problèmes d'autrefois,* qu'il accompagna du billet suivant :

Voici, mon cher Sainte-Beuve, le petit bonhomme que vous avez bien voulu tenir sur les fonts baptismaux. Vous verrez que c'est un fruit de vieillesse. Il est à vous comme l'est son vieil auteur et comme l'est votre sincère admirateur. Faites-en ce que vous voudrez, mon cher ami.

PHILARÈTE CHASLES.

12 novembre 1867.

P.-S. — J'annonce votre beau Port-Royal *mardi.*

Ces lignes (20) doivent être post-datées, car c'est le 22 octobre 1867, dans un article de *La Liberté* sur Jules Sandeau que Chasles annonça l'*Histoire de Port-Royal* et le dernier volume des *Nouveaux Lundis* (21) : « Le tact, l'érudition, la variété, le sentiment de la mesure, les *certi denique fines* qui distinguent cet académicien modèle n'ont pas un moment faibli. » A la dédicace qui est antérieure (8 juillet), Sainte-Beuve répondit ce qu'il est convenu d'appeler une belle lettre (22), si belle au gré de Chasles que celui-ci en fit faire des *fac-simile* dont nous avons retrouvé une cinquantaine dans ses papiers, reproductions destinées sans doute à être intercalées dans le deuxième volume des *Mémoires.*

Après les passes d'armes dont nous avons conté les faits

(19) Ainsi eût procédé Barbey d'Aurevilly, qui, sous les préoccupations morales, nombreuses dans l'œuvre de Chasles, flairait le dilettantisme; il n'a pas trop de sarcasmes pour condamner le dandysme du professeur Cydalise (c'est le sobriquet qu'il décerne à Chasles) « qui a su mettre une gueuse du XIX[e] siècle dans l'érudition d'un bénédictin de tous les temps » (*Les Vieilles Actrices, le Musée des Antiques*).
(20) Brouillon de lettre inédite, retrouvé dans les papiers de Chasles.
(21) D'autre part, la *Bibliographie de la France* annonça les *Questions du Temps et Problèmes d'autrefois,* le 26 octobre, sous le numéro 9118.
(22) *Correspondance de C.-A. Sainte-Beuve,* t. II, pp. 206-208 et *Mémoires* de Chasles, t. II, pp. 247-248.

les plus saillants, cette réconciliation est à l'honneur de ces deux grands seigneurs des lettres.

Une autre cause de brouille eût pu intervenir entre eux : Philarète Chasles, que peut-être une lecture précoce et trop assidue de Rousseau avait doué d'un « complexe de persécution », fit montre d'une susceptibilité extrême en se fâchant avec son fils Emile et en soupçonnant de mauvaises intentions à son égard tous ceux qui prenaient la défense de ce futur professeur d'Université (23). Sainte-Beuve ne dédaigna pas de répondre la lettre suivante au jeune homme qui l'interrogeait sur Vauvenargues :

Ce 26 septembre 1857.

Mon cher Monsieur,

Vous auriez tort de croire qu'on n'attache pas beaucoup de prix et à votre remerciement et à votre suffrage. Je suis bien sensible à l'un et à l'autre. Etre goûté de ceux qui sont jeunes n'est pas la chose la moins flatteuse pour les gens de notre âge, surtout quand les jeunes sont, comme vous, de ceux qui ont vite mûri. Vous avez bien raison de remarquer cette complexité de Vauvenargues : quel est-il en définitive, et quel homme sort-il pour nous de ces publications nouvelles? Ce serait un chapitre curieux à traiter, je ne l'ai qu'à peine effleuré. *Qu'aurait été Vauvenargues s'il avait vécu?* Quelle impression aurait-il reçue de l'*Esprit des Lois,* des ouvrages de Jean-Jacques? Ah! voici un champ ouvert aux conjectures de la critique. — Je vous le livre. — Portez-vous mieux. Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments bien distingués et dévoués.

SAINTE-BEUVE.



Voici enfin deux curieux documents versifiés. L'un est une demande de livre, dans un genre que devait à la fin du siècle illustrer Mallarmé. L'écriture peut être celle de Sainte-Beuve, encore que l'état délavé de l'encre ne permette pas de l'assurer.

Vous dont l'esprit point ne décline,
Erudit à la forte échine,
Conservateur qui conservez
Les Livres de la Mazarine,
Et les dons les plus élevés,
Je vous écris de la Campagne,
Où je suis à l'heure qu'il est
Pour vous demander, s'il vous plaît,

(23) Emile Chasles, après une carrière brillante, termina professeur de littératures étrangères en Sorbonne.

L'histoire des Saints de Bretagne
Par Albert Legrand, recollet (1).

Signé
Sanctus-Bovius
e Bovium vel asinorūm stirpe clarissimūs
omnium constitutionnalis Criticorum
fundator et emendator.

Il est amusant que Sainte-Beuve ait *masculinisé* la Sainte dont il portait le nom (puisque Sainte Beuve, sans trait d'union, existe).

Le second est une épigramme académique :

Qui donc peut vous faire oublier
Ce Saint-Germain *hospitalier*
Où votre esprit fait tant merveille.
Quant au Cousin, je vous conseille
de le mettre chez mon portier,
Car du diable, si je m'amuse
à cultiver l'aimable Muse
des Leclerc et des Ravaisson
pour faire à présent mes sermons
sur les Universités d'Allemagne...
Sur ce, que Mofras t'àccompagne!

Signé Sainte-Beuve.

L'écriture n'est ni celle de Sainte-Beuve, ni celle de Philarète Chasles. Plutôt d'un secrétaire de ce dernier. Ces vers, dont la pointe est bien émoussée maintenant, se rapportent certainement aux intrigues dont Chasles crut bénéficier. Mais que cet étrange document soit signé Sainte-Beuve n'implique nullement que ce dernier en soit l'auteur. Chasles, dans les papiers duquel se trouvent quelques autres épigrammes relatives à l'Académie, put fort bien mettre celle-ci, — ruse de guerre, — sous le nom de qui l'avait mal servi.

(1) *Recollet* est ici pour la rime, le titre du volume étant (en vile prose) *La Vie des Saints de Bretagne* par Albert Legrand.

RELATION DE M. DE BOVES

SUR SON INSPECTION DES GALÈRES

par JEAN RIMBAUD

M. de Maurepas étant secrétaire à la Marine (1725-1749) *et M. de Boves secrétaire de M. de Maurepas, ce jeune homme reçut mission, en avril* 1748, *d'inspecter l'escadre des Galères de la Méditerranée.*

En marge de son rapport officiel, qu'il serait bien surprenant qu'on retrouvât aux Archives de la Marine, M. de Boves tint pour lui-même une sorte de journal de sa mission et des choses pour lui nouvelles qui lui furent révélées. Les incidents du voyage, l'émerveillement éprouvé au spectacle des vaisseaux et des galères, l'étrangeté de la vie qu'y mènent officiers, matelots et surtout forçats, les amitiés singulières qui se nouent et se dénouent entre ces derniers s'y voient tour à tour évoqués. Et M. de Boves, s'étant ému aux horreurs de la vie des galériens, a voulu accompagner l'un d'eux jusqu'au bout de cette vie.

Les forçats ont leur cimetière. Loin de la ville, comme il convient, car il faut, paraît-il, que la réprobation survive à la mort. C'est un beau sujet de méditation pour un chrétien que cet orgueil posthume par lequel chacun de nous sent à l'avance sa charogne humiliée à voisiner un jour avec celle d'un galérien.

Le forçat, a-t-on décidé, n'est point digne de reposer comme vous et moi (je l'espère du moins, et le plus tard possible) au sein douillet d'une boîte plus ou moins capitonnée... Il ne mérite que la terre nue et c'est dans sa misérable défroque de tous les jours qu'il dort son dernier sommeil... Il ne s'y corrompra ni mieux ni plus vite que d'autres dans le chêne ou le sapin, mais pourquoi coûterait-il au Roi, pour le vêtir, plus cher mort que vivant? Et pourquoi faire double dépense? Celui que nous accompagnions ce matin-là à cette paix qu'il

ne connaissait plus depuis longtemps avait la casaque rouge et le bonnet vert des « perpétuels ». Mais la perpétuité n'est point de ce monde et, pour celui-là, l'heure de l'évasion avait sonné. Quatre de ses compagnons, des « perpétuels » aussi, portaient la civière. Quatre autres suivaient, pour les relayer, et je venais le dernier, un peu gêné et honteux, en mon bel habit brodé, de ce voisinage et de la compagnie où m'avait entrainé ma curiosité, certes, mais aussi un obscur et assez étrange désir d'honorer une fois en ma vie le malheur et l'abjection. Six argousins, le fouet bas, encadraient ce cortège. Les deux derniers marchaient à ma hauteur et je ressentais, à me voir ainsi mis au rang des galériens, une impression un peu angoissée, doucement soulagée par ce que je savais du peu de temps où je l'éprouverais. Et, devant le corps, un prêtre, grand, mince, ascétique. Il psalmodiait les prières des morts et n'eût pas mis plus de soin, de conviction, de tendresse, à le faire pour l'amiral des galères ou pour Sa Majesté elle-même. Et j'admirai que, privé de tous les ornements de la mort et de tout l'apparat dont on a coutume de l'environner, ce forçat ne le soit point du seul qui a vraiment sa valeur et, si j'ose dire, son utilité. Ainsi marque fortement notre Société la déférence dont elle entoure une âme, si indigne, si avilie qu'en soit l'enveloppe.

Qu'était ce mort? Un voleur, un déserteur, un assassin, un sacrilège? Je ne le saurai jamais. Quels sombres projets a roulé cette tête qui se balançait, inerte, au rythme des porteurs? Cette forte main qu'un cahot fit soudain tomber et pendre à toucher le sol s'est-elle un jour crispée, en un spasme de luxure et de viol, sur une gorge fragile? Ce front, dissimulé sous le bonnet hideux, a-t-il conçu quelque crime savant dénoncé par le hasard imprévisible ou n'a-t-il jamais abrité qu'instincts brutaux sauvagement déchaînés? Qui le sait, et que m'importe? L'essentiel n'est-il pas qu'à l'heure où le prendra la terre comme elle nous prendra tous, un prêtre trace sur ce front, cette tête, ces mains, le même signe qu'il tracera sur les miens et réintègre ainsi ce mort dans cette communauté dont le crime et le châtiment l'avaient retranché? Sur lui, comme sur moi, tomberont la bénédiction qui console, la prière qui rachète, le pardon qui efface et la terre qui emporte tout...

Ces pieuses pensées m'ont fort soutenu sur la route encore longue et combien poussiéreuse qu'il m'a fallu faire. Un enclos paisible, tout entouré de cyprès funèbres mais familiers,

nous accueillit. Chaque tombe, comme en un cimetière normal, y a sa croix et l'ensemble est fort propre et ordonné. Mais, sur ces croix, toutes uniformes et de bois noir, pas de nom, pas de date, seulement un numéro, celui sous lequel, depuis le jour de sa condamnation, a été uniquement connu l'homme qui repose à son pied. Une croix couchée attendait qui, bientôt dressée, serait tout ce qui subsisterait de 2.807. Auparavant, le prêtre la bénit, et la fosse, puis, s'adressant en trois phrases aux forçats qui avaient mis bonnet en main, il leur rappela la miséricorde divine plus particulièrement penchée, en cette heure de la mort, sur ceux qui ont souffert pour expier et qui n'a pas voulu priver de reposer en terre bénie ceux même qui l'ont raillée et offensée. Puis, et ce fut le seul instant pittoresque de cette cérémonie, les argousins, à plusieurs reprises et à toute volée, firent claquer leurs fouets comme, à l'enterrement d'un soldat, ses camarades lui tirent une salve d'honneur. Et je ne pus m'empêcher de penser à part moi que cette musique avait trop souvent offensé les oreilles et les épaules du pauvre mort pour qu'il lui soit bien agréable de l'entendre encore. Mais la tradition est la tradition...



Je revins côte à côte avec l'aumônier, nos compagnons rentrant de leur pas, les uns encadrant les autres. Et ce que me dit cet homme me subjugua d'intérêt et d'admiration. J'eus l'impression, à l'entendre, que rien ne m'avait encore été dit ou montré des galères et que celui-là en savait à lui seul plus que les officiers, les comites, les argousins et même les forçats réunis. J'appréciai la bonté du Roi qui veut bien donner à ses galériens des prêtres pour le soin de leur âme et la consolation de leur désespoir et admirai les curés de ces étranges et flottantes paroisses où la vie qu'ils mènent n'est guère différente de celle de leurs paroissiens et où les satisfactions de leur ministère ne s'obtiennent point facilement, à la façon des châtaignes qui vous piquent cruellement les doigts d'abord que d'offrir leur fruit.

C'était un homme simple, presque fruste, un paysan, sans doute, et du pays que nous parcourions. Car il en parla d'abord avec cette émotion contenue qu'éprouve chacun à évoquer en son âge les lieux qui virent sa jeunesse. Son poil mal rasé offensait son menton de plaques sombres et il étreignait

d'une forte main le surplis et l'étole dont il s'était dépouillé, son office terminé. Tout son ensemble était gauche, emprunté, j'allais dire vulgaire. Et, pourtant, non... Il se dégageait de son regard bleu, à la fois ingénu et attristé, avec, lorsqu'il s'agissait de ses forçats, une sorte de tendresse inquiète, une paix infinie, une grande sûreté de soi et de sa tâche, la certitude d'avoir, lui aussi, choisi la meilleure part... et quelle part! Le peu, le très peu que je sus de lui, je ne l'appris point de son discours, car il se garda d'en parler, mais le devinai en rapprochant l'une de l'autre ses paroles ou en lui posant quelque question où la gêne d'y répondre perçait sous le désir de s'y dérober par modestie sans trop y paraître par déférence.

« Monsieur, me dit-il, ne croyez pas que toute étincelle de pensée et de foi soit abolie chez le forçat. Je devine trop ce que vous ont conté ces Messieurs les officiers des galères de son caractère sournois, perverti, abominable pour tout dire, de sa dépravation, de sa cruauté... Comme c'est facile, puisqu'en principe, il faut bien, pour venir ramer au banc du Roi, s'être d'abord rendu coupable d'un grand crime et, vraisemblablement, avoir du penchant à d'autres et à bien des vices. Convenez toutefois, ayant vu des galères ce que vous en avez vu, que le régime n'y est point fait pour adoucir les mœurs, corriger les caractères, redresser leurs inclinations. Et bien au contraire! Qui, du reste, s'en préoccupe? Où est-il question de correction, de redressement? Tout ce que l'on demande au forçat, c'est de tirer dur à l'aviron, de rester à son banc en toute circonstance et de s'exposer sans défaillance à la mer et au combat. Et les moyens qu'on y emploie, vous les avez vus. Le fouet en est encore le plus habituel et le plus efficace, il faut bien l'avouer. Mais qui pourrait alors s'étonner qu'en des hommes ainsi traités, le vice subsiste et s'exaspère, que montent la haine, la rancune, le désespoir? Comment ne pas comprendre, admettre même, que leur constant souci soit de se libérer par la ruse ou la violence, le stratagème, la révolte s'il se peut? A qui, ayant tout perdu, n'a plus rien à perdre, tout est bon pour recouvrer quelque chose ou pour oublier un instant sa misère et sa souffrance.

« Et certes nos officiers, ayant pour mission de diriger leurs galères et d'en tirer pour le Roi le meilleur parti, ne sauraient s'y prendre autrement qu'ils s'y prennent. La douceur, je le crois aussi, ne serait guère de mise avec les misérables qu'ils commandent et que je console... Et puis, l'habitude vient. Elle

vient vite... On s'endurcit à voir souffrir, à faire souffrir, plus et plus vite qu'à souffrir soi-même. Et c'est là le drame. Car, en fait, ces Messieurs — et que dire alors des comites et des argousins? — en viennent bientôt à ne plus voir en la chiourme qu'une machine à ramer aussi insensible que la rame elle-même. Et cependant, elle n'est formée que d'hommes, d'hommes, Monsieur, avec une âme qui pense, si peu que ce soit et un corps qui souffre au delà souvent de toute expression. Notre rôle, à nous, est de voir, sous la machine, cette âme et ce corps et de les panser, tant bien que mal, de notre mieux.

« Voilà vingt ans que j'exerce ce ministère et n'en ai, à vrai dire, jamais exercé d'autre. Il m'a ouvert, vraiment, la porte de l'enfer et révélé des âmes comme je n'eusse jamais pensé qu'il en pût être, ni vous non plus. Et pas seulement, croyez-le, parmi les criminels, les galériens, mais aussi, parfois, parmi ceux qui les commandent ou les surveillent. Car certains prennent à torturer le forçat, dans sa chair ou ses sentiments — ce qui lui en reste — un plaisir proprement inhumain. Ils y trouvent une jouissance dont je me refuse à croire qu'elle soit dans l'ordre de notre nature mais qui me semble bien plutôt procéder de l'intervention diabolique. Entre ceux qui torturent et ceux qui sont torturés se déroule cette suite acharnée et sournoise de violences et de ruses dont je vous parlais, un guet occulte mais attentif, d'inconcevables raffinements qui aboutissent parfois à d'horribles vengeances... Ah! l'homme n'est point beau à voir du château de poupe ou de la coursive d'une galère! »



Le prêtre rêva un instant, puis illustra son récit de quelques faits dont il avait été témoin. Et rien de ce que m'avaient dit M. de Saint-Estropit et ses camarades ne passait en horreur ce qu'avait vu, ou su, ou deviné l'aumônier de la *Luronne*. Car il s'était instruit non seulement comme les autres de ce que lui avait montré leur commune existence quotidienne, mais encore des confidences à lui faites par tant de malheureux et souvent à une heure où l'on ne ment pas et par où s'éclairaient des drames dont lui seul connaissait ainsi les causes, les développements et les conclusions. Je ne veux retracer ici que deux de ces abominables histoires qui, n'était même la sincérité qui les garantit, ne sauraient être imaginées.

Voici quelque années, et justement sur la *Luronne,* il advint que le comite prit en grippe un forçat. La chose est fréquente. Mais elle alla, cette fois, plus loin qu'il n'est concevable. Pourquoi? Mais qui connaît les dédales étranges où cheminent ces êtres obscurs et fermés? Toujours est-il que, bien qu'il fît correctement son métier et tirât l'aviron à sa cadence, ce malheureux recevait double et triple ration de fouet et, plus souvent qu'à son tour, se voyait privé des fèves noires qui font l'ordinaire des forçats, réduit au pain moisi et à l'eau fétide. Punition extrême et à laquelle il est recommandé de ne recourir que rarement, tant son usage atteint les forces de la chiourme et en anémie la vogue. Tant et si bien que le commandant, M. de Sombreuil, homme d'ailleurs bienveillant et bon — relativement — au forçat, en fit l'observation à « notre homme » — c'est ainsi qu'on nomme le comite — le rappelant à plus d'équité, de mansuétude et de ménagement. D'où conçut l'autre une sourde et violente rancune à l'égard du commandant, peut-être, mais impuissante, mais aussi à l'égard du galérien, et combien active! Mais allant à pas feutrés et sans que rien s'en pût voir du carrosse de poupe. Non que les coups tombassent moins dru, mais on choisissait son moment. Non que le repas fût plus régulier, mais la part de fèves pourries ne s'égarait point. Le comble vint d'ailleurs et l'aumônier ne manifesta nulle pudibonderie déplacée à s'en expliquer... on sentait bien qu'à cela aussi, il avait fallu qu'il s'accoutumât. Donc, entre le pauvre 1813 et son voisin de rame, s'était nouée une de ces amitiés suspectes dont m'avait entretenu M. de Saint-Estropit et sur lesquelles, puisqu'il est convenu que chacun ferme les yeux, pourquoi les ouvririons-nous? Le comite, lui, ne fut point sans les ouvrir et laissa tout d'abord le mal se faire et s'exaspérer en sa victime un sentiment qui, pour n'être point respectable, n'en est parfois que plus violent et, s'il n'est point conforme à notre nature, le lui devient peut-être quand elle est sevrée de tout autre. Il fallait entendre l'aumônier s'expliquer sur cela avec une réprobation contenue, attristée, indignée certes, mais aussi avec un bon sens calme et résigné, une indulgence hautement compréhensive, disant que : « de tous les péchés dont pue le bagne — et Dieu s'il en est —, c'est encore celui-là qui endurcit le moins l'âme et s'oppose le moins, quand vient le jour de se repentir, à ce qu'on le fasse suivant les désirs divins et les préceptes de la Religion. »

Toujours est-il que le comite, lorsqu'il estima suffisamment cuit son plat de vengeance, démasqua brusquement sa batterie. Tout benoîtement, et sous prétexte de mieux apparier un aviron, il sépara les deux compagnons et permuta tout simplement 1813 et 1477. Ce dernier était, vu sous l'angle de cette dépravation spéciale, un dépravé spécialement averti, débrouillard et connu pour tel. Et 1813, de sa nouvelle place, trop loin de son mignon pour continuer avec lui ses jeux étranges, en était cependant assez près pour ne rien perdre de ceux — les mêmes — auxquels le contraignit bientôt, ou le disposa — qui sait? — son redoutable nouveau voisin. Car telle est la promiscuité du bagne. Pendant des mois, et déchiré par une jalousie d'autant plus lancinante que perverse et à chaque instant mise à vif, le malheureux connut des tourments dont la honte n'atténuait point la cruauté et dont nul dérivatif du même ordre dégradant ne détournait le cours. Car on pense bien que le comite lui avait choisi ses voisins. En vain s'efforça-t-il à tout ce que les forçats ont coutume de tenter pour se rendre libres, si peu que ce soit, et, particulièrement, à user ses fers jusqu'à les briser. Toujours le comite eut l'infernale habileté d'attendre presque le jour de la délivrance pour inspecter la chaîne et la remplacer, non sans accompagnement des peines et bastonnades qui sont d'usage en pareil cas. Des mois ce supplice se poursuivit et l'aumônier, qui sans doute en avait connu les tortures, en gardait un souvenir à la fois horrifié par la répugnance qu'elles lui inspiraient et indulgent à celui qui les avait endurées.

Mais, il y a deux ans, au cours du combat où notre escadre reprit aux coalisés les îles de Lerins, et dont la *Luronne* eut sa part de gloire, 1813 savoura sa vengeance qui fut sans exemple. Comme, au plus fort de l'engagement, une barre de fer démontée par un boulet tombait à son côté, il s'en empara et, d'un seul coup, brisa ses fers, sans doute déjà bien préparés. Le comite lui tournait le dos, occupé aux devoirs de sa charge. Il le renversa d'un coup de sa ferraille, puis, lui arrachant ses chausses, 1813, d'un sauvage coup de dents, lui trancha net cette partie de lui-même dont la privation suffit à faire d'un homme le plus dégradé et le plus misérable des êtres. Et, chose presque impossible à rapporter, dans le paroxysme d'une rage où s'abolissait en lui toute humanité, il mordit, mâcha, avala cette sinistre horreur, puis, avec un grand cri, bondit à l'abordage, maniant son fer avec tant d'adresse et de furie qu'on

dut bien lui attribuer une bonne part du succès et qu'on l'eût vraiment cru, disait l'aumônier, « nourri d'un cœur de lion et non des dépouilles d'un argousin »...

Nul doute qu'il ait cherché la mort qui ne voulut point de lui — ainsi du moins. Car il fut pendu aussitôt que, passé le trouble du combat et remise en ordre la galère, on vit clair dans l'aventure. Le comite, lui non plus, n'était pas mort, mais n'en valait guère mieux, perdant son sang plus qu'une accouchée, et hurlant qu'on le tuât, tout valant mieux, à son dire, que de n'avoir plus ce qu'il venait de perdre... mais assez vivant encore et lucide pour bien conter comment il l'avait perdu. Le comite eut la dernière joie de contempler son meurtrier branché et celui-ci le réconfort de voir, en montant à sa vergue, les ombres de la mort creuser le visage exsangue de son bourreau. Et l'abbé eut la consolation, me dit-il, de réconcilier l'une et l'autre de ces âmes — dont il hésitait à discerner la plus sombre — avec son Dieu, sans trop bien savoir s'il l'avait pu faire entre elles.

« Car, me dit-il, il est rare que les forçats, à l'heure de la mort, refusent le secours de mon ministère et l'apaisement qu'on en peut attendre. Il est étrange, Monsieur, étrange et consolant de voir combien est enracinée en nous cette foi en l'au-delà et cette quasi-certitude qu'il compensera pour chacun de nous les vicissitudes de son séjour ici-bas. Je suis même souvent obligé de mettre au point l'ardeur de néophytes à poil gris qui, au moment de paraître devant leur Dieu, se préoccupent trop de la figure que feront, y comparaissant à leur tour, ceux dont ils ont eu à souffrir. Ils n'ont que trop tendance à voir dans la mort celle qui les vengera et à considérer l'autre monde comme devant tout bonnement échanger leur sort avec celui de leurs officiers et gardiens. Conception trop simple, bien évidemment, et trop bassement humaine, mais probablement naturelle puisque fort répandue parmi eux. Elle me permet tout de même de les ramener doucement à des notions de pardon et d'oubli des offenses sur lesquelles on ne lésine plus guère en ce passage où l'on sent bien — et ceux-là plus que quiconque — qu'on a bien besoin de l'un et de l'autre. Oui, il est rare que ces malheureux soient endurcis au point de me refuser la joie d'ouvrir leurs âmes à la lumière céleste à l'heure où leurs yeux se ferment à celle du jour.

« Et certains ont, pour m'en remercier, des délicatesses que vous ne soupçonneriez pas. » . . . .



3.420 était, me conta-t-il, un forçat encore jeune et que rien, dans sa brancade, ne distinguait des autres. Un bandit : il avait tué, pour le voler, un épicier de son village. Et un sot, ayant commis son crime de façon à être bien sûr, eût-on cru, de se faire prendre. Sa jeunesse, sa force et ce besoin où est le Roi d'entretenir l'effectif de ses galères lui avaient évité la hart ou la roue. Et, depuis huit ans, il ramait sur la *Luronne*. Un forçat comme les autres, mêmes vices, même abrutissement, mêmes révoltes passagères. Et, dans les combats auxquels il avait pris part, cette même passivité où se reconnaît le bagnard et, au moment critique, ce même élan soudain où reparaît le Français... Forçat à vie, bien entendu, et sans nul espoir d'améliorer son sort, trop mal dégourdi pour jamais réussir une évasion, trop mal dégrossi pour se hausser, par un hasard rare mais qui se voit, à quelque poste d'écritures ou des subsistances où la faveur d'un officier ou d'un comite pousse parfois celui qu'elle distingue. Et, de fait, il mourut à la rame, un beau matin, de froid, d'épuisement, de dégoût, comme ils meurent tous, sauf risque de mer ou de combat. A la rame, pas tout à fait, car, s'il y tomba en défaillance, on eut le temps de le porter dans la soupente d'infirmerie où le bon Père le prit en charge.

Le discours que l'aumônier recueillit de ses lèvres et qu'il me rapporta, je ne saurais garantir qu'il l'ait fait dans son intégralité. Car un homme grossier par nature et qui, depuis huit ans, a plus ouvert la bouche pour s'y coïncer la tape que pour discourir, ne saurait avoir la douceur d'expression qu'y mit l'abbé. Du moins, suis-je sûr qu'il me rapporta exactement la pensée du misérable dont il me voulait faire admirer la délicatesse et qui me confondit.

« Mon Père, avait-il dit, j'ai beaucoup souffert toute ma vie, au bagne et avant. Car tout n'était pas bon à la maison et le père avait la main lourde, autant, ou presque, que le comite. Du moins y vivait-on sans chaîne au pied, petitement et rompu de travail il est vrai, mais avec une bonne soupe et la poule au pot le dimanche. Et j'allais, dans ce temps-là, à la messe chaque dimanche, comme sur la *Luronne*, mais avec de tout autres sentiments. Une distraction aussi, mais pas seulement une distraction. Je ne sais pas bien dire quoi... quelque

chose qui vous mettait de la lumière au cœur pour huit jours et qui vous donnait désir de mieux faire.

« Et puis j'ai connu deux seules belles années. Je m'étais marié... une voisine, jolie, courageuse et qui tenait si propre la petite maison où le père (il avait la main lourde mais était bon homme) nous avait installés. Et, quand elle m'a donné notre petite Jeannette, je crois bien que je n'ai plus rien eu à demander à personne pour être heureux. Que sont-elles devenues, les pauvres? Où sont-elles maintenant? » Et il pleurait et c'est très rare de voir pleurer un forçat!

« Un jour, Catherine rentra soucieuse. Le seigneur du pays l'avait croisée dans un chemin creux, lui avait dit qu'elle était de son goût, qu'il n'était point en peine pour la parer de bijoux, que sais-je... et que son gros idiot (c'était moi) n'y verrait rien. Catherine était trop droite, trop sage, pour l'entendre ainsi et, ce jour-là, elle passa son chemin sans autre. Mais le baron ne démordit point de son idée et l'on peut croire que de la voir contrariée l'y enfonça davantage. A tout bout de champ, il harcelait ma pauvre femme. Elle en venait à ne plus oser sortir, à se barricader lorsque j'étais hors de la maison. J'allai, moi, conter la chose au curé, à l'échevin. S'ils en parlèrent au châtelain, je ne le sais, mais, en ce cas, ce qu'ils dirent n'y fit rien. Et, comme il devait arriver, je trouvai un jour, en rentrant, la porte fendue et l'homme là. De loin, j'avais entendu crier et j'avais couru. Catherine luttait encore, dégrafée, étouffant, à moitié évanouie et, par terre, la petite Jeannette pleurait, jetée hors de son berceau. Quand j'entrai, l'homme se rajusta et, passant la porte, me cria avec un grand rire mauvais : « C'est pourtant bien de l'honneur que nous te ferions... »

« Mais, le lendemain, chassant à deux lieues de là, à l'Etoile des faisans, il recevait une charge de plomb dans la tête, tirée de tout près et dont il mourut sur le coup. Ce crime-là, je n'en porte pas le fardeau. Personne ne me l'a imputé, les sergents ayant conclu que le baron était tombé à côté de son fusil, les pieds encombrés dans une bruyère. Et il y a longtemps que moi, je m'en suis absous. Mais voici que peu après, maître Coquelu, l'épicier, me vint dire que lui aussi allait chasser du côté de l'Etoile des faisans... et qu'il savait bien des choses qui s'y étaient passées. En bref, il avait tout vu et me venait marchander son silence. Je sentais bien qu'il me tenait et il me coûta gros, car il avait les dents longues. J'étais

fort et dur à l'ouvrage et j'avais déjà Jeannette et Catherine à nourrir. Et ce mauvais ne cessait de me harceler pour son service... Mais enfin, on y arrivait jusqu'au jour où lui aussi en vint à loucher du côté de ma femme. Oh, il ne lui dit rien à elle, croyant bien qu'elle était au courant de tout et que je n'aurais qu'à lui demander... pour me sauver. Seulement, Catherine croyait, comme tout le monde, que le baron était mort d'accident et, dès lors, ne soupçonnait rien des perfidies de Coquelu. Le jour où il me dit, avec ce vilain sourire qui tirait son œil de travers : « C'est très joli de ratisser mon devant, de monter mes tonneaux et de faire mes courses en ville, mais ça ne me suffit plus. Ce soir, arrange-toi comme tu voudras, amène-moi Catherine... », ce jour-là, quelque chose s'est cassé en moi. Quand on a tué une fois, il faut croire que cela fait moins d'effet de recommencer... Tout de suite j'y ai pensé. Vraiment, ce bandit abusait du pouvoir que lui donnait mon secret. Et puis, toucher à Catherine! Quelque chose me poussait, me poussait... Et, pourtant, je savais bien que là, en plein village, il n'y aurait pas d'accident à invoquer. N'importe, il le fallait. Le soir, je lui ai coupé la gorge. Et, comme je ne voulais pas que Catherine se doutât que c'était pour elle, j'ai fait semblant de voler. Je me suis enfui... avec quatre boîtes d'épices qu'on m'a accusé de vouloir revendre à la ville... Comme si c'était vraisemblable, car alors, sans être riche, certes, je n'étais point misérable! Mais, ainsi, Catherine ne saurait rien de la vérité. Elle me croirait fou... Et, peut-être, les autres me crurent fou aussi. C'était mieux ainsi.

« Pourquoi je n'ai rien dit au procès? Mais, justement, pour qu'elle ne sache rien. Et, aussi, parce que, si j'avais parlé, on m'eût imputé la mort du baron et mon cas eût été plus grave encore... Et pourquoi j'avoue aujourd'hui un crime dont jamais personne n'a jamais songé à me charger? Ecoutez, monsieur l'aumônier : Il y a sur la *Luronne* un officier, M. de D..., qui s'est montré compatissant envers moi. Il ne m'a jamais adressé la parole, c'est vrai. Mais, souvent, son regard s'est posé sur moi où j'ai pu lire de la douceur, de la pitié. De la douceur, de la pitié dans ce milieu! Pensez donc, mon Père, ce que cela peut être bon. Et ses yeux sont justement de la couleur des yeux de ma femme et de ma petite! Et il ne les détournait pas devant les miens et, ainsi, quelquefois, j'ai eu, grâce à lui, comme un reflet vivant de mes jours

de bonheur. Croyez-vous que je ne lui doive pas quelque chose à cet officier qui s'est montré bon pour moi? Mais que peut donner un pauvre forçat qui n'a rien? Qu'il ait mon secret, le secret de ce crime que j'ai commis et dont je suis sûr qu'il m'absoudra comme je m'en suis absous, comme vous m'en avez absous, mon Père. Vous lui raconterez la chose comme je vous la dis. Il jugera. Et je mourrai mieux qu'un forçat, puisque je léguerai quelque chose à quelqu'un! »

« Et, conclut l'aumônier, sur cette phrase, il passa. M. de D... eut la curiosité de connaître le fin mot de l'histoire et la put savoir en tout point conforme au récit que m'avait fait son misérable héros. M. de D..., outre qu'il est un bon et brave officier, a le cœur grand et le sens droit. Il s'informa de ce qu'étaient devenues les autres victimes de ce drame, la femme et la fille de mon pauvre pénitent, et fit tant qu'il les trouva. Elles avaient, par bonheur, surnagé à ce néant qui recouvre vite les pauvres gens n'ayant au monde que leur pauvreté. M. de D..., qui a de la délicatesse, crut devoir m'épargner le tableau d'une misère de huit ans qu'il ne m'est, hélas! point très difficile d'imaginer. Mais j'ai su — et sans qu'il ait cru devoir davantage me le dire — qu'ayant retrouvé Catherine et Jeannette, il n'avait pas voulu les abandonner. Soit par charité chrétienne, soit en souvenir de 3.420, soit par une sorte de remords de caste qui le taquinait, lui gentilhomme, à trop bien sentir que, de tout cela, l'un de ses pareils portait la faute, j'ai su qu'il avait pris sous sa protection les deux femmes... La veuve, il l'a remariée à l'intendant d'un bien qu'il possède en Nivernais et la fille, qui a maintenant quinze ans, est, paraît-il, la plus mignonne et la plus sage du pays. Il n'est pas si fréquent, Monsieur, que finissent bien les histoires du bagne pour qu'on néglige de le souligner quand cela se produit... »



Le bon prêtre, qui n'eût point tari sur ses forçats, était beaucoup plus réservé sur lui-même. J'essayai de savoir qui il était et quelle vocation l'avait entraîné à choisir sa vie sur les galères.... « Connaissez-vous, me dit-il, monsieur de Paul? » — « Comme tout le monde, répondis-je, et, à vrai dire, fort peu... Je sais que, voici quelques années (1), notre Saint-Père

(1) En 1737.

s'avisa de le porter sur les autels. Et il m'en souvient parce qu'un de mes neveux, conçu dans l'enthousiasme de cet événement, fut placé sous son vocable et porte ce nom de Vincent que j'espère qu'il honorera... Mais, pour le reste... »

— « Ah, Monsieur! se récria-t-il, monsieur Vincent, c'est la Charité! Je n'aurais pas assez du chemin qu'il nous reste à faire pour vous énumérer seulement les œuvres créées, ressucitées, sauvées par ce saint homme pour le soulagement de l'humanité. Sachez qu'il n'est aucune misère sur laquelle il n'ait penché son cœur fraternel. Enfants trouvés, pauvres malades, vieillards abandonnés, que sais-je? A chacune il a donné plus qu'en un siècle tout un ordre de moines n'aurait su faire. Son activité fut prodigieuse, ses soucis perpétuels, son enthousiasme contagieux et je puis dire que rien de ce qui se fait de bien dans le monde ne lui fut étranger. En vérité, Monsieur, je pourrais consacrer des heures et des jours à vous rapporter de lui des traits qui vous rempliraient d'étonnement, d'admiration et de sensibilité. Mais il me faut bien me borner.

« Nous sommes, vous le voyez, Monsieur, de pauvres prêtres, nous, les aumôniers des galères. Et, si nous aimons notre vie, ce n'est point qu'elle soit aimable, étant presque aussi dure que celle de nos ouailles et nous réservant plus de déceptions qu'aucune autre. La tâche semble à la fois immense et illusoire d'être, parmi tant de mécréants, de blasphémateurs, de sauvages pourris de haine et de dissimulation, les ministres d'un Dieu de paix, de bonté et de vérité. Nous sommes de pauvres prêtres ignorants — nombre de galériens sont plus instruits que nous —, misérables, humiliés... vous compteriez les officiers qui recourent à notre ministère, et les comites, je n'en parle pas... Nous sommes liés à nos galères par une chaîne aussi sûre quoique moins lourde que celle des forçats, et c'est l'amour que nous leur portons. Mais nous avons aussi notre coin de fierté et d'orgueil — de saint orgueil, si je puis dire. Et c'est d'être les fils de cet homme admirable, les fils de M. de Paul et de participer à sa gloire. Car c'est lui qui, parmi tant d'idées généreuses, eut celle de créer cette aumônerie des Galères dont il voulut être le premier général. Et ne croyez point qu'il ait vu les choses de loin et de haut... Bien au contraire, le sort lui ayant fait « la faveur », disait-il, là où tous verraient la plus affreuse disgrâce, de ramer sur les galères barbaresques, il ne voulut point être en reste avec lui.

Et, ce qu'il fut contraint de faire par la fortune des armes, il s'y condamna lui-même — lit-on dans sa vie — pour sauver des malheureux. Car on conte qu'ayant acquis la certitude de l'innocence d'un forçat, et ne pouvant la faire reconnaître, il prit sa place jusqu'au jour où tant d'abnégation et d'entêtement généreux l'emportèrent sur l'inertie des gens de justice... Mais cela c'était, si je puis dire, le petit côté de son action, celui qui faisait violence seulement à sa modestie parce que chacun en pouvait voir la sainte exaltation. Je crois que lui furent plus pénibles et plus méritoires les sollicitations infinies auxquelles il lui fallut recourir pour faire triompher son idée. Que les forçats eussent une âme et qu'elle connût les besoins de toutes les âmes, c'était là ce dont nul, avant lui, ne s'était avisé. Que des prêtres consacrassent leur décevant ministère à ces âmes obscures, ensevelies dans le vice et l'ignominie, au lieu de se dévouer comme tous jusqu'alors à ceux qui en paraissent dignes, voilà de quoi surprendre et scandaliser. Et comment trouver des prêtres qui renonçassent en quelque sorte à la dignité de leur état pour vivre comme nous vivons parmi les casaques rouges et les bonnets verts, parmi d'inimaginables blasphèmes, et dans un air de crime, de vice et de péché à vous faire perdre la foi et l'espérance? La charité y pourvut. Et Dieu, qui veille à ce que chacun trouve la sienne. Et, surtout, l'exemple de celui dont je vous fais connaître le grand cœur.

D'autres tâches l'ont appelé, plus urgentes, plus vastes peut-être? Mais il ne s'y consacra point que ne fut menée à bien celle à la continuation de laquelle j'ai l'honneur de participer. Depuis cent vingt-neuf ans qu'existe cette aumônerie des galères, jamais — et c'est l'honneur de l'humanité — jamais elle n'a manqué de prêtres. Et ce n'est pas parce qu'aujourd'hui j'en ai ma modeste part qu'il faut laisser ignorer le bien qu'elle a fait... Tout, Monsieur, doit se mesurer au service des âmes. Celle d'un galérien vaut la vôtre ou la mienne et celles, nombreuses, qu'il nous a été donné de sauver sont la plus belle couronne et la récompense de notre saint fondateur et, au niveau qui convient, les nôtres à tous. »



Je compris que l'aumônier ne me révélerait rien de plus de ce qui pouvait lui être particulier, entendant se fondre et perdre dans l'anonymat du corps auquel sa vocation l'avait

fait appartenir. Autant il serait prolixe sur M. de Paul, instigateur et modèle de ce corps, autant il laisserait dans l'ombre ceux qui, aujourd'hui, en ont la charge et, plus spécialement, sa propre personne. Pourquoi insister? Je sentais que je le désobligerais. Aussi bien, étions-nous arrivés au quai où, face aux Atlantes de M. Puget, nous attendait le canot poussé par quatre forçats qui devait nous ramener, lui à la *Luronne* et moi à la *Frimousse*. L'abbé n'y sauta point sans grimace...

« Que fais-tu là? s'adressa-t-il à un des rameurs dont le poignet s'entortillait d'un pansement sommaire cachant mal une vilaine plaie. Que fais-tu là? J'avais obtenu que tu sois encore deux jours exempt de ce service... » Puis il haussa les épaules... Demander à un forçat ce qu'il fait là! Mais il ne s'assit point à mon côté, sur le tapis bleu bordé de rouge où l'invitait son rang... Poussant le forçat sur le ponté de l'étrave, il prit sa place, sans nulle ostentation et le plus simplement du monde et, de tout le trajet, qui ne fut point si court, nul des rameurs ne montra plus de régularité, de force et de soumission. Il ne parla pas plus que ses compagnons et, pourtant, ses lèvres ne cessèrent de remuer, tout comme si, très loin de cette rade ensoleillée et des destins divers que réunissait notre barque, il se fût entretenu avec Celui dont la seule parole eût à ses yeux quelque valeur ou avec l'homme surhumain dont la mémoire le guidait et le hantait l'exemple.

Je ne vous ai plus revu, Monsieur l'aumônier de la *Luronne*. J'ai gardé dans mon souvenir, avec le regard perdu d'extase qui était le vôtre dans votre épuisant labeur volontaire, celui, ironique et désapprobateur, dont l'argousin vous contemplait... Mais je ne suis pas bien sûr que, de tous les arguments qu'on emploie pour obtenir du forçat ce qu'il faut bien qu'on en obtienne ou qu'on lui arrache, votre sérénité, votre simplicité, votre exemple ne soient pas les mieux écoutés, les plus valablement efficaces.

MERCVRIALE

LETTRES

UNE NOUVELLE LITTERATURE. — La critique voit mal ce qui se passe sous ses yeux. Mais les guerres, en stoppant brutalement l'évolution des idées, des formes et genres littéraires dévoilent cette évolution et la rendent évidente. C'est après 1918 que la critique dans son ensemble (et le public) découvrent Gide et Claudel, Max Jacob, Apollinaire et Cocteau. C'est aujourd'hui que nous est sensible la naissance, vers 1930, d'une nouvelle littérature que nous voyons prendre un second départ immédiatement avant cette guerre, vers 1937-38. A ces deux moments en effet, notre récente histoire semble avoir effectué un ample tournant dont notre littérature a subi les effets.

La société française, dont les assises économiques et politiques paraissaient assurées par les traités de paix de 1919-20, éprouve pour la première fois vers 1930 des doutes sur leur stabilité. Atteinte par la crise venue des Etats-Unis, elle assiste à la montée de l'hitlérisme en Allemagne, à la transformation de la Révolution en U. R. S. S. et comprend qu'il va lui falloir se préparer à subir le choc d'une seconde guerre mondiale ou d'une révolution sociale. De toute façon elle voit venir la fin d'un *statu quo* qu'elle sent brusquement provisoire. Si l'on s'accorde à penser que la littérature représente à un moment donné l'idéologie d'une société donnée, il n'est pas étonnant qu'elle ait exprimé à ce moment-là les doutes de la société française, ses croyances, ses appréhensions, ses tentatives de fuite, de révolte ou de quêtes nouvelles. Le monde protégé des *Thibault* ou de *Salavin*, des jeux mauriaciens de l'âme avec le péché et des jeux surréalistes de l'esprit avec la Révolution, paraît en tout cas soudain désuet, coupé d'une réalité en train de naître que les nouveaux écrivains perçoivent. Autour de 1930, Malraux donne *les Conquérants*, *la Voie royale* et *la Condition humaine*, Aragon quitte le groupe surréaliste (qui lui-même se met « au service de la Révolution ») et s'oriente vers la production de romans et poèmes d'édification communiste, Bernanos publie : *l'Imposture*, *la Joie* et *la Grande Peur des Bien-Pensants*, Céline : *Le Voyage au Bout de la Nuit*, Saint-Exupéry : *Vol de Nuit*, Michaux : *Un Barbare en Asie*, Giono : *Un de Bau-*

mugnes et *Le Grand Troupeau*, Queneau : *Le Chiendent*. Tous en ont fini avec l'inventaire du monde bourgeois et, plus gravement, consomment avec les valeurs qui le régissent cette rupture tout idéale que le surréalisme avait effectuée depuis dix ans. L'univers d'un noir obsédant de Céline, dérisoire de Queneau, déréglé de Malraux, les tentations de salut par la Grâce, l'Action, la Révolution, l'Extrême-Orient ou le retour à la vie primitive montrent avec évidence que s'évanouissent la confiance dans le progrès et l'ascension « naturelle » de l'humanité, la croyance au bonheur personnel procédant d'une maîtrise toujours plus assurée de l'homme sur les choses. On voit pointer les notions de désespoir, d'absurde et de tragique.

S'écroule en même temps, comme le remarque M. Pierre-Henri Simon (1), la notion d'« humanisme » entendue comme une « attitude de pensée qui comporte deux affirmations essentielles : il existe une nature humaine; et l'humain se caractérise par la vie de l'esprit ». Gide l'inquiet, Valéry le négateur, Claudel le catholique, Duhamel, Giraudoux, Romains, Mauriac, Martin du Gard sont des « humanistes ». Ils croient à l'existence d'une tradition culturelle dont ils sont les plus récents serviteurs, ils croient également à un certain idéal d'humanité forgé par le développement historique des valeurs de civilisation et où se trouve comprise la notion même d'inhumanité.

Les auteurs qui prennent leur vol vers 1930 n'acceptent plus ces valeurs sur lesquelles se sont reposés leurs aînés. Il leur faut les examiner, les éprouver, et s'ils écrivent tous en un sens des romans de « la condition humaine » c'est afin de poser la question : que peut l'homme, plus précisément, que peut *un* homme? Ils placent celui-ci au centre de leurs préoccupations parce que dans un monde incohérent qui ne croit plus à son avenir, l'homme demeure la seule réalité certaine, la seule source possible de valeurs nouvelles. Que va décider d'être cet homme inquiet, pessimiste, désorienté? A partir de sa décision seule seront fondées une nouvelle morale et une nouvelle société. On ne doute pas de leur venue et, là encore, la tendance commune de cette littérature des années 30 peut être baptisée de ce nom que Malraux met en titre à l'un de ses nouveaux romans : *L'Espoir*. Tout sera gagné, à condition que l'homme, désormais débarrassé de ses tuteurs traditionnels, trouve en lui-même la possibilité de « dépasser » sa nature. Et les réponses de nos auteurs à la question qu'ils ont posée sont autant de possibilités de dépassement : par la sainteté selon Bernanos, par le triomphe obscur et viril sur le danger quotidien selon Saint-Exupéry, par un engagement actif dans l'Histoire selon Malraux, par le retour à la simplicité

(1) *L'Homme en procès*, Malraux, Sartre, Camus, Saint-Exupéry (A la Baconnière).

« naturelle » selon Giono et, pour Céline, par la recherche d'une difficile pureté. A la génération des « maîtres à penser » succède celle des « directeurs de conscience (2) », lesquels prêchent souvent d'exemple.

On ne peut affirmer que les leçons demeurèrent sans effet. Combien aujourd'hui de quadragénaires ne se souviennent d'avoir été portés vers le parti communiste par Malraux? Combien n'ont pas entrepris ou désiré entreprendre le voyage de Manosque, afin de voir et toucher la robe du prophète? Les jeunes chrétiens sentaient leur foi s'enflammer au contact de Bernanos, et l'outlaw Céline lui-même eut ses disciples. Jusqu'au moment où il devint clair qu'objurgations, vaticinations et exhortations ne servaient plus de rien : l'homme était gagné de vitesse par les événements; la guerre, et rien d'autre, était là. *La Nausée* en 1938, les nouvelles qui composent *le Mur* en 1939, annoncent la venue d'un homme qui ne se demande plus *comment vivre?* mais *pourquoi vivre?*, qui abandonne la morale pour la métaphysique. Roquentin se sent « de trop » dans un univers « trop plein », et bientôt Meursault, « l'étranger », montrera qu'il est indifférent de vivre ou de mourir; selon lui, le mieux qu'on puisse faire est d'assister en spectateur à l'absurde déroulement des phénomènes par lesquels on vit, on tue et on meurt.

L'extraordinaire dévaluation de la notion d'humanité au cours des événements que nous devions vivre confirme la nécessité qu'avaient éprouvée Sartre et Camus de reprendre le problème plus bas : au niveau de l'individu concret, « condamné » à exister et ne pouvant faire fond sur aucune autre certitude que celle de son « existence ». Il n'y a pas de « nature humaine », écrit Sartre, et il est en effet difficile de croire qu'appartiennent à la même espèce l'homme de Malraux, de Saint-Exupéry ou de Bernanos et celui des camps de concentration, difficile également de croire que hors de ce monde concentrationnaire, une même nature humaine fasse de celui-ci un héros, de cet autre un traître, si également possesseurs d'une « bonne conscience », qu'aux yeux d'autrui ils puissent échanger leur rôle. Ce n'est donc pas à partir d'une essence commune dont participeraient tous les hommes que peut s'effectuer la nécessaire reconstruction des valeurs, mais à partir de chaque individu jeté dans une « situation » qu'il est seul à vivre. Personne ne fera ce travail pour lui; il ne pourra l'entreprendre qu'après avoir pris une vue lucide de lui-même, qu'après s'être efforcé de mener une « existence authentique ». Car nos métaphysiciens se changent assez tôt en moralistes. Sartre passe de la proposition : « L'homme est une passion inutile » à la proposition : « L'homme ne peut pas vivre sans valeurs »

(2) L'expression est de Gaëtan Picon : *Panorama de la nouvelle littérature française* (Les Editions du Point du Jour, N. R. F.).

et écrit *Les Chemins de la Liberté*; après *L'Etranger, Caligula* et *Le Malentendu*, Camus écrit *La Peste*.

Pierre-Henri Simon n'a pas tort de penser que la littérature « existentielle » aboutira tôt ou tard à un nouvel humanisme; il peut s'autoriser à ce propos des promesses de Sartre lui-même. Mais la prudence voudrait qu'en ce qui concerne ce dernier, le critique ne condamnât pas à l'avance comme « vague et inopérante » la morale difficile qui s'échafaude sous nos yeux et, surtout, qu'il ne la condamnât pas à l'aide d'un jeu de mots sur « l'être » et « le néant ». En adepte de la morale chrétienne, M. Simon pense que toute morale véritable ne peut être fondée que sur « l'être » qui renvoie à Dieu, alors qu'une grande part de la « nouvelle littérature » s'essaie précisément à fonder une morale qui ne croit même plus à l'homme en général, qui ne voit plus que l'individu.

De cette « nouvelle littérature » dont nous venons d'esquisser schématiquement le progrès, Gaëtan Picon a voulu dessiner le « panorama ». Ample, pourvu d'arrière-plans qui lui donnent de la profondeur et d'une avant-scène où nous voyons notre propre déambulation, il ne peut pas ne pas comporter, dans sa variété, quelques paysages qui s'harmonisent mal avec l'ensemble et quelques trous d'ombre. Il faut y loger beaucoup de gens, et fort différents : les ranger par rang de taille ou par affinités. Quelque soin qu'on apporte à dénombrer leur troupe, certains parviennent à se faire nommer plusieurs fois, alors que d'autres disparaissent modestement dans le rang. C'est ainsi que Paul Léautaud, évidemment difficile à classer, ne figure nulle part; que Louis Guilloux, le romancier du *Sang Noir*, s'estompe dans les brumes bretonnes au point d'être invisible (3) ; que la silhouette de Céline est à peine perceptible. Michel Leiris prosateur, auteur d'un des maîtres-livres de cette avant-guerre : *L'Age d'homme*, Ramuz, Maurice Blanchot, en poésie Artaud, et Césaire, n'ont droit qu'à quelques lignes ou à un paragraphe quand ils méritaient ces pages généreusement accordées à Jouhandeau (grand écrivain, bien sûr, mais « excentrique » à beaucoup de nos préoccupations), Julien Green (qui a tellement rapetissé), Julien Gracq (suiveur appliqué du surréalisme). Fallait-il, pour les poètes, faire nécessairement un sort à Malcolm de Chazal et au lettrisme, mettre à l'honneur parmi les essayistes ceux que précisément on remarque le plus parce qu'ils vont à contre-courant : Benda, Caillois, Thierry Maulnier?

Ce sont là questions d'appréciations et, très exactement, puisqu'il s'agit de panorama, questions de « points de vue ». Il faut féliciter Gaëtan Picon de n'avoir pas cherché à imposer le sien, mais de s'être efforcé au contraire de déterminer cet inaccessible « lieu commun » d'où des regards très divers peuvent néanmoins

(3) L'absence de Guilloux (et de quelques autres) serait due à un accident de mise en pages.

embrasser sous le même angle le même paysage. Il a ainsi réalisé son dessein : donner à tous ceux qui s'orientent malaisément dans la littérature contemporaine un guide, sûr, averti, sympathique, de bonne tournure et d'agréable compagnie.

Maurice Nadeau.

Correspondance (1899-1926), par *Paul Claudel* et *André Gide,* préface et notes par Robert Mallet; in-8 (14 × 23), 400 p., 610 fr. (Gallimard). — La correspondance de Gide et de Jammes avait non pas peut-être moins de signification, mais moins de portée. Entre une intelligence et une nature peut s'établir un mouvement dialectique, non un dialogue véritable. Il y a, cette fois, dialogue. Celui qui s'affirme, celui qui se dérobe; celui qui fonde sa propre personne sur la puissance, et celui qui sur la négation, la critique et la fuite fonde également une personne. L'un et l'autre formant ensemble comme les deux pôles d'un monde. Irréductibles, conscients également de leur irréductibilité; conscients aussi de tout ce qui dépasse en eux-mêmes les individus qu'ils sont — au point à la fois d'autoriser la publication d'une correspondance que depuis un quart de siècle ils ont renoncé à poursuivre, et d'exiger chacun que le dossier soit complet et comprenne les pièces qui lui sont le plus défavorables.

171 lettres, dont 125 de Claudel et 46 de Gide : Gide écrivait moins, et une bonne partie de ses lettres a disparu en 1923 dans le cataclysme de Tokio. Les lettres elles-mêmes occupent 200 pages : une cinquantaine de pages d'introduction et 150 de commentaires donnent la mesure de l'apport personnel de Robert Mallet qui, en plein accord avec les deux patriarches, a su donner de leur dialogue une édition digne de son importance. — S. P.

Les Fils de la Louve, par *Emile Henriot;* in-16 (14 × 19 cm), 316 p. (Dominique Wapler). — Douze Latins : César, Salluste, Lucrèce, Virgile, Tacite, Catulle, Horace, Ovide, Pétrone, Martial (chapitre déjà connu des lecteurs du *Mercure*), Juvénal, Apulée, — que les loisirs forcés du temps de l'occupation ont amené M. Emile Henriot à relire et à étudier. Il racontait récemment dans les *Nouvelles littéraires* comment il a découvert le moyen de prendre plaisir au *Satiricon :* en y voyant le *Là-bas,* de l'époque. Cette confidence donne la clé du livre : s'il est un amoureux des lettres trop scrupuleux pour négliger les travaux des spécialistes, M. Emile Henriot voit dans les vieux livres tout autre chose que des vieilleries. « Ce n'est pas le passé, dit-il, qui fait comprendre le présent : c'est notre présent qui fait comprendre le passé. » Ainsi de César, dictateur totalitaire et conquérant; ainsi de Salluste, qui lui rappelle l'un des aspects de Barrès. Auprès des politiques et des historiens, la plus haute poésie : Lucrèce, Virgile. Et les *minores,* qui nous valent un tableau extraordinairement animé, truculent et gaillard de la vie de l'ancienne Rome... On prétend que notre culture traditionnelle disparaît : M. Emile Henriot, qui a tant fait déjà pour rapprocher de nous les écrivains de notre fond national

en émiettant la croûte d'imperméabilité déposée sur eux par les souvenirs scolaires, élargit encore non pas son domaine, mais le nôtre. — S. P.

Commentaire à l'Art poétique de Paul Claudel (avec **le texte de « L'Art Poétique »**), par *Pierre Angers;* in-16, 390 p., 360 fr. (Mercure de France). — L'Art Poétique — c'est-à-dire les deux traités : « Connaissance du Temps » et « De la Co-naissance au Monde et de soi-même » que Claudel composa au cours de son deuxième séjour en Chine (1903-1904) — avait peu tenté les commentateurs jusqu'à présent. A la fois concise et touffue, l'œuvre a quelque chose de déconcertant : un curieux mélange de rigueur formelle et de foisonnement poétique.

Cette exégèse, un Père jésuite canadien vient d'en faire l'objet d'une thèse qui se présente sous une forme originale : la réimpression de « l'Art poétique » s'accompagne, chapitre par chapitre et page par page, de renvois à un commentaire à la fois respectueux et éclairant : il consiste en un faisceau de textes tirés de l'œuvre postérieure de Claudel et qui manifestent la cohérence de sa doctrine en projetant la lumière sur les idées et les mots clefs.

Une copieuse introduction expose les circonstances de la rédaction de l'Art poétique (une véritable crise de vocation) et donne une synthèse très claire de la doctrine qui s'y élabore. C'est l'ensemble de l'univers claudélien qui est en jeu, car « Art poétique », c'est beaucoup plus que les termes ne le laisseraient supposer : Claudel entreprend de découvrir les procédés par lesquels la nature, sous l'impulsion divine, compose, « fait » (de *poiei*) le poème des choses créées; lui, le poète, se fera l'interprète de la Création et, ainsi justifié, pourra continuer son œuvre : les « Cinq grandes Odes » peuvent naître.

Une lettre de Claudel à P. Angers manifeste la fidélité de l'interprétation qui nous est proposée. — MARIANNE MAHN.

Les âmes fortes, par *Jean Giono;* in-16, 344 p., 360 fr. (Gallimard). — Cela commence aussi comme une « chronique » : des vieilles veillent un mort, et parlent. Bientôt la chronique se précise : Thérèse raconte sa propre aventure, et, par intervalles, l'une des vieilles reprend la parole, rétablit les faits; Thérèse à son tour redresse l'histoire, qui progresse ainsi, par une sorte de dialectique proprement romanesque, d'erreur en erreur, de mensonge en mensonge, jusqu'à une vérité étonnante de modelé et d'épaisseur. Il arrive néanmoins qu'on résiste lorsque apparaît trop le caractère littéraire d'un langage prétendument parlé, et surtout lorsque l'héroïne confesse ses secrets, ses arrière-pensées, le dernier mot de ses manigances : comment admettre que cette sorte de Lamiel campagnarde oublie un instant la grande règle de n'avouer jamais? Ce n'est plus ici le Giono lyrique et prophétique, mais un romancier robuste, pénétrant, maître de lui, et qui ne s'arrête pas à mi-chemin. La figure du ménage Numance est belle : vraiment. — S. P.

La septième lune, par *François Gorrec;* in-16, 248 p., 310 fr. (Gallimard). — Le Haut-Tonkin, à la fin de juillet 45; Marnay, prisonnier des Japonais, s'évade et gagne la Chine en trente et un jours de marche à travers la forêt et la montagne. Le roman — qui rappelle les *Chasseurs de Pirates* de Pouvourville — est le récit de ces trente et un jours d'une lutte pesante contre le sol, la pluie, le moustique, l'implacable nature tropicale. Le roman est peut-être lent et gauche; mais le documentaire est saisissant. — S. P.

Les Hommes Frontières, par *André Rosfelder;* in-8, 220 p., 280 fr. (Domat). — Présentée en trois journées — en somme le prologue, l'action et l'épilogue — une synthèse de l'Emeute (le prétexte importe peu d'un soulèvement indigène dans un village nord-africain). L'auteur s'attache à la réaction des êtres, volontairement ou non transformés en acteurs, pris dans l'engrenage de l'événement, absurde peut-être autant qu'inéluctable; à l'influx du particulier sur le général. De l'unanimisme concentré, en des pages attachantes, mais d'inégal mérite. — S. B.

En vol, Journal d'une hôtesse de l'air, par *Alix d'Unienville;* in-16 double couronne, 312 p., 430 fr. (Albin-Michel). — Entrevisions du monde — et des gens. Une aimable initiation à la vie des airs, piquetée de souvenirs et réflexions. Car que faire en un gîte, volant soit-il... — S. B.

Ma Mie Agnès, par *Jacques Carton;* in-8 soleil, 488 p., 450 fr. (Plon). — La merveilleuse aventure de la pure Agnès, jeune hoberelle picarde promue Dame de Beauté et royale maîtresse de Charles VII le Bien-Servi, s'étire bien longuettement. De l'histoire super-romancée avec une bonne volonté appliquée. — S. B.

Paradis atomiques, par *Teldy Naïm*, adaptation de M. Monestier et J. Papy; 22,5 × 14, 280 p., 320 fr. (Le Sillage). — Criblée de mots d'appellations non contrôlables, l'idylle du noir Roméo et de la blanche Juliette dans un monde bouleversé (les colorés sont maîtres et les rares blancs survivants, intouchables) est étiquetée au millésime 2050. Anticipation fastidieuse et bien conventionnelle. — S. B.

Le Mythe de Pénélope, par *R. et M. Alain-Peyrefitte;* in-16, 248 p., 310 fr. (Coll. « Les Essais », nº XXXI, Gallimard). — D'abord les réserves. Pénélope n'est pas un mythe, mais un personnage romanesque devenu, si l'on veut, un type. La jeune littérature s'est si bien habituée à confondre femme et femelle que son étonnement devant une héroïne où la première s'oppose à la seconde ne manque pas de piquant. Enfin voilà beaucoup de pages pour un sujet fort beau certes, mais qui eût supporté plus de resserrement.

Méditation sur l'*Odyssée;* en particulier, sur les types opposés et complémentaires d'Ulysse et de Pénélope (résistons aux attraits du mot « dialectique », encore que l'ouvrage appelle une conclusion dialectique), sur les thèmes de la fidélité, de l'espoir et de la confiance. Si ces trois derniers mots ont un sens et ces thèmes une valeur, c'est bien en une époque où nous vivons sous un tunnel. Là est la beauté, la *lumière* d'un livre qui n'accomplit peut-être pas ce qu'il promet (on est gauche aujourd'hui devant ces idées...), mais qui déjà nous apporte une promesse et un indice de réconciliation de l'homme avec lui-même. — S. P.

Mes Goncourt, par *Pierre Descaves;* in-16, XXXVIII-266 p., 360 fr. (Calmann-Lévy). — Pierre Descaves, qui a été élevé, comme il le dit, dans les coulisses de l'Académie Goncourt, ne se contente pas de rééditer son célèbre livre, si vivant, si précieux à la fois par le ton, l'anecdote et la valeur documentaire. Il le fait précéder d'une longue préface nouvelle, *Lucien Descaves tel qu'il fut*, où il sait garder la piété et l'émotion sans se faire hagiographe, et qui devient un des chapitres du livre les plus frappants. — S. P.

Autre temps, par *Pierre Brisson;* in-16, 236 p., 265 fr. (Gallimard). — Pierre Brisson voulait écrire un article sur son père : l'article devint ce volume de souvenirs sur un milieu familial de 1910 à 1925. Récit alerte, léger, souvent incisif et fort plaisant; document aussi sur la grande bourgeoisie lettrée de cette époque, amicalement liée à la plupart des hommes marquants du théâtre, de la littérature et de la presse. — S. P.

Pourquoi Péguy fonda les « Cahiers », par *Marcel Péguy;* 9,5 × 19 cm., 96 p. 150 fr. (Editions du Conquistador). — On a célébré récemment en Sorbonne le cinquantenaire des *Cahiers*. Pour protester contre le caractère universitaire et parlementaire de cette commémoration, et pour que le poète Péguy ne fasse pas oublier Péguy socialiste, Marcel Péguy retrace les débuts de son père, rappelle les idées pour lesquelles celui-ci combattait à l'aube du siècle et cite quelques textes dont les milieux officiels estimeraient, selon lui, le rappel inopportun. Cette brochure se trouve ainsi poser à nouveau le problème des rapports du Péguy historique avec le mythe de Péguy qu'a formé notre époque. — S. P.

La Millanderie, par *Marcel Béalu;* in-16, 292 p., 320 fr. (Deux Rives). — Le premier roman d'un poète. Non poétique. Plutôt corsé; vie, aventures, expériences d'une femme... Quand on croit « tout dire », on déplace simplement la zone de silence. — S. P.

Livres reçus. — Clément Borgal : *Les Colonnes d'Hercule* (Deux Rives). — Abbé Félix Klein : *Sans arrêt*, t. V de « La route du petit Morvandiau », souvenirs (Plon).

POESIE

POESIES III, par *Georges Schehadé* (G. L. M.) — Pour mieux connaître Georges Schehadé, dont l'œuvre comprend déjà trois recueils (parus respectivement en 1938, 1948 et 1949) ainsi qu'une pièce encore inédite, *Monsieur Bob'le*, qui marquera une date dans la poésie de théâtre, — il n'est pas indifférent de savoir que ce poète refusa jadis de s'abandonner à sa veine fantaisiste, illustrée par les textes qu'a publiés en février le Mercure de France. Comme son délicieux roman *Rodogune Siune*, Georges Schehadé écrivit : *Poésies Zéro ou l'Ecolier Sultan* au sortir du collège, alors qu'il était « prisonnier de mots, de tourterelles ». De cette verve primesautière, il reste çà et là quelques échos :

Tu m'inquiètes tu m'inquiètes jeune fille
Le feuillage est fou de toi.

Mais ce sont d'autres vertus qui nous attachent à sa « poésie adulte ». Car Georges Schehadé a opté très tôt pour la rareté mallarméenne. Présents de l'aube aux feux du jour, ses poèmes se composent goutte à goutte, comme la « transpiration des lacs », comme la rosée. Miroirs de la création, ils nous restituent son éternelle jeunesse, sa merveilleuse liberté :

O mon amour je suis dans la prairie
Avec des arbres de mon âge
Mais les gazelles passent dans les cils endormis
Ce soir la mort est fille du Temps bien aimé

Cette tendresse pour toutes choses s'émeut quand « les épis s'accrochent et laissent du sang dans le soir », ou quand « l'oiseau se déchire avec son chant ». Et l'on suit le poète « absent par miracle » (car « celui qui rêve se mélange à l'air ») dans ses pérégrinations.

Si je dois rencontrer les Aïeux
A l'extrémité d'une terre d'élégie
Là où se perd la parole des puits
Et le vieil élevage des lunes
La nuit fera une seule gerbe de nos ombres

Retrouvé le lieu d'origine, tous les miracles deviennent possibles. Ainsi « l'étoile comme une étincelle de faim » rejoint ces « grandes choses pures » que le cavalier de St-J. Perse voit « au fond du ciel à jeun », et qui « tournent au plaisir ». — Choses pures, les images de Georges Schehadé non seulement tournent au plaisir, mais au bonheur, mais à cette sorte de délectation contemplative qui est sagesse. Elles nous font retrouver « la paix du Royaume » de Poésie.

ROBERT DESNOS, par *Pierre Berger* (« Poètes d'Aujourd'hui », Pierre Seghers). — Le Surréalisme doit beaucoup aux délires et rêves de Robert Desnos, et l'on sait gré à Pierre Berger d'évoquer de façon sympathique et vivante le souvenir de celui qui rêva d'être le Corsaire Sanglot. Mais il a tort, à notre sens, d'insister sur le fait que ce poète « détestait cela » : la littérature. Car la faiblesse profonde des surréalistes, et de Robert Desnos au premier chef, fut de mépriser la fonction d'écrire tout en écrivant quand même, — ce qui rendait leur mépris assez inopérant.

Au vrai, Robert Desnos s'est acharné d'abord, et bien inconsciemment, contre ce qu'il chérissait le plus. Dans la majeure partie de *Corps et Biens*, — à coups d'alexandrins, et avec les ressources de la « vieillerie poétique » poussées à un degré d'automatisme record, — il ne fait guère que tourner en dérision Rimbaud, Lautréamont et Apollinaire. Cette caricature des grands modèles (où se mêlent on ne sait quels relents freudiens et caligariques) justifie l'opinion de Gabriel Bounoure, pour qui Robert Desnos était alors « un homme plein de poésie sans doute, à qui il est refusé d'être poète, qui se moque de l'être et ne se console pas d'être obligé de s'en moquer. »

Dès 1930, et jusqu'à son dernier et très beau poème (« J'ai rêvé tellement fort de toi »), il semble que Robert Desnos ait voulu dépasser ce stade juvénile. On regrette que ses occupations, le journal et la radio, — et une mort prématurée, — ne lui en aient pas laissé le temps. A part quelques complaintes et moralités bien venues, où se manifestent un désespoir vrai et beaucoup de « philosophie », les poèmes de *Fortunes* (1942) se ressentent encore de ses anciennes bravoures. Comme lui, on est gêné par « ces textes dont l'architecture tend au grandiose mais se dégage mal d'un brouillard verbal ». Mais l'on apprécie la grande lucidité et modestie de cet homme qui, à défaut d'œuvres accomplies, nous laisse au moins ce fier propos sur son expérience de poète : « Je pense aujourd'hui que l'art (ou si l'on veut la magie), qui permet de coordonner l'inspiration, le langage et l'imagination, offre à l'écrivain un plan supérieur d'activité ».

DIADEME, par *Pierre-Jean Jouve* (Editions de Minuit). — En dépit de son titre, qui promet la révélation d'on ne sait quel « trésor présomptueux de tête », ce neuvième tome des « Œuvres Poétiques » de Pierre-Jean Jouve ne diffère pas sensiblement de ceux qui le précèdent. C'est toujours le même débit imperturbable et grandiloque, émaillé des mêmes fautes de goût (« le verdi charme », « des embrouillés orages », « une ivre plante », « le soleil stuporeux», etc.), qui n'ont que rarement l'excuse de la rime, ou le prestige baudelairien du mauvais goût. C'est toujours le même paysage mental, où les pierreuses se doivent d'être chastes et les vierges dévergondées, où la pureté et l'abjection se

défient interminablement. Ce sont, en un mot, les mêmes songeries érotiques et christiques qui se conjuguent à l'amiable depuis *Les Noces* — soit depuis quelque vingt-cinq ans.

Malgré soi, on admire la continuité de ce délire confessionnel — ou la persistance de cette vocation de psychanalyste en croix. Et sans doute aimerait-on (ou détesterait-on) davantage, si le traitement de la Faute Originelle par la poésie, auquel Pierre-Jean Jouve se consacre avec une sorte de voluptueux vertige, était plus convaincant — s'il pouvait y avoir *communication* de ses complexes et de ses mythes. Heureusement pour nous (et malheureusement pour le poète), cela n'arrive pas. Contraint au rôle de voyeur, on asssiste dès lors à ses ébats (ou à ses débats) vaguement gêné, doucement sceptique et, en somme, plutôt indifférent.

On a coutume de tenir Pierre-Jean Jouve pour un émule des mystiques espagnols et des poètes métaphysiciens anglo-saxons. Cela rend assez bien compte du caractère composite de ce lyrisme obscur et claudicant, dont le mérite principal est de rendre hommage à quelques « phares » : Baudelaire et Mallarmé, Milton et Blake, Holderlin et Rimbaud. — A ce point de vue, on appréciera dans *Diadème* les « références » à Nerval (*La sainte de l'abîme*) et à saint Jean de la Croix (*La nuit était plus lumineuse que la nuit*).

O. V. DE L. MILOSZ, par Jean Rousselot (« Poètes d'Aujourd'hui », Pierre Seghers). — La quête poétique du chevalier Milosz (1877-1939) se confond longtemps avec sa quête spirituelle, qui la prolonge et, en quelque sorte, la parachève. Elle est comprise entre ce chant hiératique en l'honneur de la reine Karomama « qui buvait du blé rouge et mangeait du blé blanc », et le *Psaume du Roi de Beauté :* « Des îles de la Séparation, de l'empire des profondeurs, entends monter la voix des harpes de soleils. Sur nos têtes coule la paix. Le lieu où nous sommes, Malchut, est le milieu de la hauteur. » — Mais ce n'est qu'avec *Ars Magna* et *Le Poème des Arcanes* que Milosz devient résolument « Poète de Dieu ». Ame « en peine et de passage », il ne demande d'abord rien d'autre à la poésie que de fixer son « enfance retrouvée en larmes», que de le guérir de ce lointain séjour dans un château fastueux et patibulaire, au pays des loups et des neiges. Et quand il remet à l'éditeur J.-O. Fourcade, en 1929, son propre florilège (particulièrement sévère : il ne comprend que trente et une pièces), ce geste a une valeur doublement symbolique : avant d'entrer dans la paix du Seigneur, ce frère d'Ossian et de Rilke fait ses adieux à la poésie profane; et il se débarrasse du même coup, comme d'une guenille, de cette âme « pluvieuse » qui communiquait avec les morts de Lofoten, et de cette « conscience grise » qui se promettait « un grand sommeil de pauvre dans un cercueil doré ».

Tourné vers l'au-delà à la suite de Swedenborg et de Claude de Saint-Martin, — poète mystique quelque peu teinté de nécromancie, — le dernier Milosz échappe en partie à notre appréciation : on est du moins sensible à la grande voix symphonique qui supplante peu à peu le fausset laforguien de ses débuts. Mais il faut faire une place privilégiée (et l'excellent travail de Jean Rousselot vient réparer à propos une vieille injustice) à l'homme qu'éveille la toux du vieux boueur et le bruit du premier tombereau, — grand seigneur touché par la grâce de l'aube prolétaire, — au seul poète qui, depuis Rimbaud, ait su capter l'émoi de « cette heure indicible, première du matin ». Il n'est pas douteux que *La Charrette* de Milosz restera comme l'un des plus beaux témoignages lyriques de notre temps.

POEMES DE DESSOUS LE PLANCHER, par *André Frénaud* (Gallimard). — Certes, il s'en faut que ces poèmes comblent toute notre attente. André Frénaud joue à la marelle des mots ou s'adonne aux fatrasies (*Air du Colporteur*) de façon parfois malagauche. Sa gaillardise ne va pas sans s'inspirer de Fargue et de Queneau; et l'on relève dans son dernier recueil maintes subtilités et transparences d'époque.

Cependant, voici *L'Enfant*, dont ce quatrain dit bien l'originalité :

J'ai un enfant qui dépérit je ne sais pas où
Sa mère est partie sans l'avoir connu sans l'avoir fait
Il ne me rencontrera pas longtemps il s'efface
et moi je suis toujours las de passer ici et de vivre.

Non moins singulière est *La Noce noire*, poème en l'honneur de « la vierge qu'ont noircie les boissons et les coups » — où « la rumeur du foirail » envahit « la tendresse potagère des banlieues », et jusqu'à « l'aubier nocturne de la vallée ».

Mais il faut tirer hors de pair ces quatre ou cinq poèmes en prose :

— *Mauvais passé*, qui chante l'éveil des sens sur fond de fable rurale;

— *Le Navire négrier :* « Alors les marins n'étaient pas encore noués aux cordages, mais quand la Mère se montra sur le navire un confus grouillement de l'honneur en eux les combla tous, les jeunes hommes et les autres... »;

— *La Petite fille :* « Cette nuit-là qui avait commencé comme les autres dans notre petit dortoir d'ouvriers, cage de bois clair, clair de lune sur les marais et l'énorme respiration des hommes entassés, j'ai connu la première apparition de la petite fille... »;

— *Le Village profané*, où flambe l'alcool de la vie en groupe;

— et, moins bon (car Zola et Kafka ne sont point faits pour s'entendre), *L'Hôtel à plein sang.*

Symboles ou moralités, ces sortes de rêves sont comme des échardes qui se plantent dans la paume de la réalité. — Il semble que ce soit ici, plutôt que dans ses vers, que le poète exprime sa vraie nature ou, si l'on veut, son « cher grand fond Malampia ».

Maurice Saillet.

THEATRE

TARTUFFE, comédie en cinq actes de Molière (*Théâtre de l'Athénée*). — TETE D'OR, de Claudel, mise en ondes par Maurice Cazeneuve (*Radiodiffusion*). — Je revois, comme si c'était hier, cette éblouissante *Ecole des Femmes*, dans ce même théâtre, il y a quinze ans. Fête de lumière, de couleur, de rythme, profusion de trouvailles hardies et justes : ces costumes Louis XIV, emphatiques de lignes et légers de poids, cette place ensoleillée, cette géniale invention du coin de muraille qui s'ouvrait pour nous livrer l'intimité du jardin d'Arnolphe, et la verve de Jouvet épanouissant la suffisance du personnage, jetant ses apartés en conversation avec un public ravi, et les bons sauvages empanachés qui égayaient au 5[e] acte le providentiel retour du fameux seigneur Enrique. Tout était grâce, éclat, fantaisie, jeunesse, sonorités heureuses... Nous venons de nous retrouver devant un *Tartuffe* joué en demi-teinte, dans un décor demi-deuil, un *Tartuffe* où le public n'a pas réussi à rire quatre fois dans la soirée, un *Tartuffe*, il faut bien le dire, qui à vingt endroits prend résolument le contre-pied des plus évidentes, des plus expresses indications de l'auteur. J'écris tout cela avec un vrai chagrin : Jouvet est une de mes grandes admirations. Moins doctrinaire que Copeau, plus puissamment original que Baty et Dullin, le miraculeux accord de son ironique génie avec la grâce de Giraudoux demeure un des glorieux moments de notre théâtre; et qui donc, par ailleurs, résisterait à la conversation de Jouvet, où il parle des choses de la scène en artisan et en philosophe, tout ensemble, et tantôt en historien, tantôt en iconoclaste, mais toujours avec des lumières inattendues?... Il irrite salutairement, il amuse, il enchante. Oui, j'aime beaucoup Jouvet. Mais j'aime encore davantage Molière, et chez Molière plus particulièrement ce *Tartuffe* où il a trop mis de ce qui lui tenait le plus à cœur pour qu'on puisse se permettre, en le jouant, d'excessives désinvoltures, ou plus exactement d'insolentes privautés. Car il ne s'agit pas ici, on le pense bien, de négligences, mais plutôt, semble-t-il, de méditations trop prolongées et mal orientées. Peut-être faudra-t-il quelque jour en venir à mettre ce pauvre répertoire classique en jachère pendant quelques années. De même qu'on institue dans certains cantons géographiques des réserves de gibier et de plantes, peut-être faudra-t-il préserver les chefs-d'œuvre de toute invention, de toute innovation durant un temps donné, pendant lequel ils ne seraient

joués que par de très modestes acteurs sans malice et sans idées personnelles, qui ne prendront leurs indications que dans le texte...

Si Jouvet n'avait pas été si intelligent, et si quêteur de « jamais vu », il aurait lu *dans le texte* que Tartuffe, gros, gras, la mine vermeille, mange à un seul repas deux perdrix et un demi-gigot, arrosés de quatre grands verres de vin; que, gueux famélique recueilli par Orgon, il répare copieusement sa misère dans une maison riche et confortable; que l'insolence de sa gourmandise — il mange à table autant que six, et les meilleurs morceaux, dit Dorine — éclate aux yeux de tous; que tant de goinfrerie déchaîne une autre sensualité plus périlleuse et qui se manifeste au mépris de toute prudence dans des mouvements d'approche catégoriques sur Elmire expressément indiqués par Molière. Il aurait lu dans ce même texte que Dorine le désigne comme voué nécessairement à l'infortune conjugale, étant de ces « maris faits d'un certain modèle » à qui il est « bien difficile d'être fidèle »... Et il ne se serait pas risqué à se persuader comme il en a témoigné dans plusieurs entretiens et, chose plus grave, dans ses cours du Conservatoire, que Tartuffe est sympathique, qu'il est sincère (!) et que c'est un séducteur qui trouble un instant Elmire. Ce qui l'a conduit à lui donner un aspect mélancolique, assez noble en fin de compte, et comme détaché de toutes choses, qui le rend presque attirant... et qui volatilise bonnement la pièce. Il aurait lu que Dorine, emportée par sa colère, s'exprime assez vertement *(et s'il vient à roter il lui dit Dieu vous aide...)* pour que Molière ait mis en note : « C'est une servante qui parle », et il s'en serait tenu là, et ne l'eût point travestie en gouvernante excédée et réprobatrice.

Si Jouvet avait laissé parler son instinct, son bel instinct de théâtre, il aurait senti que Tartuffe, personnage immense mais rôle ingrat, se détache en noir, en creux, et en lenteur, sur tout le reste de la pièce, et que Molière — le musicien Molière — a prodigué, justement à cause de cela, dans toutes les scènes où il n'est pas présent, l'éclat sonore et l'impétuosité. Il eût sans doute aussi senti que le musicien Molière avait écrit cette pièce-là pour un orchestre de voix humaines, et que la superposition des instruments et des sonneries d'horloges y causait une très réelle et perceptible cacophonie. Et puisque Jouvet a fait revivre — dont nous le remercions — la société de l'Histoire du Théâtre, il aurait pu, en se contentant d'être fidèle à l'histoire de la pièce, prendre la scène de l'Exempt pour ce qu'elle est : non point un expédient destiné à bâcler un dénouement, mais la manifestation de la présence et de la volonté du roi, du jeune Louis XIV d'à peine trente ans, dans la longue lutte politique, commencée par Mazarin, continuée par Colbert, qui avait enfin abouti à la dissolution de la

Compagnie du Saint-Sacrement, et pour laquelle on avait utilisé la réaction satirique spontanée de Molière.

De même que les apartés d'Arnolphe, la scène de l'Exempt pèse d'autant plus lourd qu'on essaie de l'esquiver. Mais qu'on l'affirme, au contraire, comme Jouvet l'avait risqué pour Arnolphe, et qu'on la confie à un acteur de premier plan (ce qui avait été fait à la Comédie au moment du tri-centenaire de Molière) et on verra rebondir ce cinquième acte, et le personnage de Tartuffe achever enfin de se dessiner (un *fourbe renommé* connu *sous un autre nom*... un *long détail d'actions toutes noires*...) La malencontreuse fausse féerie suggérée à Jouvet par je ne sais quelle bizarre frivolité, et qui consiste à faire apparaître un groupe de juges, qui évoque plus la cérémonie du *Malade Imaginaire* que la réparation des iniquités, n'a, je crois, trouvé grâce devant personne. Et Jouvet pourrait au demeurant bien aisément la supprimer. Mais comment nettoyer le décor de la suie qu'y a répandue Braque, et qui le rend inéclairable? Comment expliquer que, les costumes de femmes étant charmants, ceux des hommes semblent faits de pièces et de morceaux? Comment enfin pardonner à Jouvet d'avoir abandonné certains rôles masculins à des jeunes gens qu'il blackboulerait sans hésitation tout le premier quand il siège au jury d'admission au Conservatoire? Etrange et déroutante soirée, où Jouvet nous laisse perplexes et déçus, et cela d'autant plus que nous l'aimons davantage et que nous sommes accoutumés à lui donner plus grande place dans nos rêves.

C'est un beau rêve de théâtre que j'ai fait l'autre soir, au coin de mon feu, en écoutant *Tête d'or*. *Tête d'or* ouvre la série chronologique d'auditions du théâtre de Claudel qu'a entreprise la radiodiffusion. La lourde tâche de la mise en ondes en a été confiée à Maurice Cazeneuve, qui a fait ses preuves radiophoniques, scéniques — et claudéliennes — avec le *Christophe Colomb* au micro, et *Tobie et Sara* au Palais des Papes en Avignon. Tentera-t-on jamais la folle entreprise de mettre *Tête d'or* à la scène? Jean-Louis Barrault, qui a gagné la gageure du *Soulier de Satin*, pourrait bien un jour risquer la chose. Mais je me demande si la matérialisation du spectacle arriverait à égaler ce qui se dégageait de la seule évocation sonore. Cazeneuve a réussi à créer, dans l'écoute, des perspectives et des volumes, de vastes lointains et d'obsédants premiers plans. Ceci est virtuosité d'enregistrement et de prise de son. Mais il a en outre — et d'abord — réussi à obtenir de tous ses acteurs une parfaite fidélité aux rythmes de Claudel, à créer, si je puis dire, une *mise en voix* comme on pratique une mise en scène. Vitold (le Messager), Jean Vilar (le roi), et enfin Michel Auclair (Tête d'or) imposent, de leurs personnages, et par le seul verbe : aspect, mouvement physique, densité et presque jusqu'à la couleur de la peau... La toute jeune Martine Ronchaud,

encore élève au Conservatoire, qui joue la Princesse, supporte vaillamment d'une voix adolescente et d'un style pathétique et pur, ce triple et éclatant voisinage. La musique d'Honegger aide à créer les décors. Oui, les décors : terrasses et salles désertes du palais où souffle la défaite, sauvage haut lieu où l'on hisse — le long de quelle âpre falaise! — l'agonie de Tête d'Or, nuits et soleils, j'ai tout vu, à travers musique et poème, mieux que si on me l'avait montré. Et quelles étendues! Merci, micro sans yeux, aussi puissant en suggestion que le fut jadis le cinéma sans oreilles...

Dussane.

CINÉMA

TELE-CINEMA. — Le plus simple est de commencer par le plus simple. La télévision s'apparente d'abord à la radio par cette raison que l'un et l'autre sont des moyens de distraction familiale. Il est donc bien qu'un premier article lui ait été consacré dans le *Mercure de France* par mon voisin de rubrique, M. Dubois La Chartre, dont précisément la radio est le domaine. Mais, en second lieu, la télévision s'apparente au cinéma puisqu'elle déroule son spectacle sur un écran. A ce titre, le lecteur me permettra peut-être d'en dire quelques mots à mon tour. Il est l'honnête homme. Je suis l'un de ces personnages que la critique du cinéma, la curiosité, la pagaille française, les hasards de carrière et la dureté des temps ont conduit à s'intéresser à la télévision; l'un des innombrables bricoleurs-parasites d'une culture moderne en élaboration, et qui vont comme ils peuvent leur modeste chemin. La parole est à l'honnête homme.

— L'apparentement de la télévision et du cinéma est de l'ordre optique. Chacun conçoit cela. Un écran, des images mouvantes, le son, dans un cas comme dans l'autre. Mais la parenté demeure lointaine. L'autre jour, je voyais un *western* sur le tube récepteur de la télévision. Au plus fort d'une cavalcade, les poursuivants étaient décapités de leurs chapeaux à grands bords. C'est sans doute parce que les proportions des écrans diffèrent.

— En France, oui, pour le moment. Aux Etats-Unis, non. En Angleterre, des postes récepteurs de télévision seront en vente bientôt, dont les écrans auront les mêmes proportions que l'écran de cinéma, tout comme aux Etats-Unis.

— Mais seront-ils toujours légèrement bombés dans les deux dimensions, comme ceux qui sont en vente ici?

— Je ne puis pas donner de dates, bien sûr. Mais le jour approche, où tous les tubes, ou écrans, des appareils récepteurs seront absolument plats. Le phénomène disparaîtra, de l'image qui s'aplatit et qui fuit, aux extrémités du champ, comme, aujourd'hui, c'est en particulier le cas pour la vision des dessins animés.

— Vous croyez donc que la télévision réunira les conditions matérielles idéales pour la vision de films cinématographiques?

— Je ne le crois pas du tout. En premier lieu, même si les proportions sont les mêmes, les dimensions continueront de différer.

— J'entends dire qu'il existe des écrans Pathé-Baby, ou plus grands encore, qui sont des écrans proprement dits, et non des tubes de verre, sur lesquels la réception est possible.

— Certes. Mais nous sommes tenus ici par la vie de famille. L'appareil est dans une certaine pièce, salon, salle à manger, chambre à coucher. C'est une affaire domestique. La télévision s'adapte aux maisons, et non les maisons à elle.

— Evidemment.

— Cet aspect domestique de la télévision est ce qui la distingue décisivement du cinéma. L'audience familiale, et l'audience anonyme, ou collective, exigent des spectacles d'inspiration différente. Procurer au télé-spectateur une réception techniquement impeccable des films cinématographiques est en train de se faire; c'est indispensable. Mais quand un film cinématographique est tout à fait satisfaisant pour le télé-spectateur, c'est une rencontre accidentelle.

— Je ne comprends pas.

— C'est de ma faute. Les petites dimensions du tube récepteur ont un caractère symbolique. Le film qui s'y déroule ne peut plaire aux deux ou trois personnes qui le regardent, qui le dévisagent pourrait-on dire, que par son intimité. Le cinéma est à l'autre pôle de la psychologie des hommes.

— En somme, une bonne histoire télévisée se définit par le principe d'identification.

— Principe pour principe, je parlerais plutôt de conversation.

— La conversation des autres?

— Exactement. Il arrive qu'on soit charmé par la conversation des autres; qu'on soit, en quelque sorte, rivé à elle, participant muet, armé d'une passivité active. Le roman de bonne qualité possède aussi le privilège de communiquer cet état d'âme. Le charme de la télévision, c'est le charme de la conversation des autres.

— Aucun film cinématographique, à ce compte, qui puisse satisfaire le spectateur.

— Je n'en suis pas sûr. Prenons un exemple récent, *Millionnaires d'un jour*, le film à sketches d'André Hunebelle. Le second sketch a le cadre et le ton intimistes, la satire bon enfant, la compréhension du Français moyen, qui l'apparentent à une pièce en un acte de Courteline.

— Ça ne vous ferait rien, d'éclairer votre lanterne?

— Il s'agit d'un employé timide qui, pour compenser les avanies du bureau, tyrannise sa femme. Vous parliez d'identification. Tous

les hommes peuvent dans quelque mesure s'identifier à ce héros.

— Humph!

— Bien entendu, d'autres registres du cinéma peuvent être apprivoisés par la télévision. La *Jeanne d'Arc* de Carl Dreyer, par exemple, film lyrique et esthétique. Ce qui ne passe pas, c'est la mise en scène somptueuse, les figurants innombrables, le conte de fée social d'Hollywood où les dactylos épousent des princes russes et milliardaires, les vedettes qui posent aux vedettes, les déshabillés suggestifs, c'est tout le *star system*. La vulgarité, la pacotille, le faux semblant.

— Ne vous emballez pas. Selon vous, somme toute, tous les genres sont bons, si les œuvres préservent quelque intimité essentielle.

— Non. Cette condition même exclut beaucoup de genres. En outre, je ne crois pas que le burlesque, je ne crois pas que certaines comédies, soient valables à la télévision, parce qu'elles ont besoin du rire collectif. Si les Marx Brothers ne peuvent désarmer votre mélancolie individuelle, ou si, de voir un traité d'amitié perpétuelle découpé en dentelle, sitôt recouvert de signatures d'Etat, par la pince à ongles d'un farfelu, n'amuse pas votre épouse, alors les Marx Brothers sont de la mauvaise télévision.

— Somme toute, il est exceptionnel qu'un film qui satisfait l'audience du cinéma puisse pareillement satisfaire l'audience de la télévision. Si cela se trouve, c'est ce que vous appelez la rencontre accidentelle?

— C'est cela.

— Bon. Mais comment, dans ces conditions, expliquez-vous que la télévision fasse pareil usage du film cinématographique? Entre le tiers et les deux tiers des programmes, si je suis bien informé.

— Je ne crois pas que personne puisse fixer cette proportion exactement. Les Anglais font du film cinématographique un moindre usage que les Américains. L'école française se situe, je crois, entre les deux. Mais sans doute pourrait-on dire que le film cinématographique et le « direct » se partagent sensiblement les programmes de la télévision mondiale.

— J'ai même lu récemment que M. Rank a vendu à l'une des stations américaines soixante-quinze films anglais de long métrage, dont les deux tiers inédits sur les écrans de cinéma des Etats-Unis.

— C'est exact. Il a suivi en cela l'exemple de Sir Alexander Korda. Voyez-vous, les pauvres stations de télévision utilisent des films comme les stations pauvres de radio, des disques.

— Vous voulez dire qu'elles disposent d'un budget insuffisant?

— En France, insuffisant est peu dire. La B.B.C., en revanche, dispose pour la télévision d'un budget raisonnable. Mais ne pas oublier qu'en moyenne une heure de télévision coûte huit fois plus qu'une heure de radio. En outre, la pauvreté de l'équipement est plus contraignante encore que l'insuffisance des budgets. En France, un seul plateau est disponible pour la production d'émis-

sions en direct, et deux seulement en Angleterre. Il est vrai, dans ce pays, l'achat par la B.B.C. des anciens studios Rank de *Sheperd's Bush* va permettre de multiplier les facilités techniques. Mais à ce jour, celles-ci, partout, interdisent de réaliser une proportion optimum de programmes en « direct ».

— Ne réalise-t-on pas des films conçus directement et spécifiquement pour la télévision?

— Certes oui. Des actualités, principalement.

— Pas de films à scénario et de long métrage, qui soient l'équivalence des films de seconde partie du cinéma?

— Non.

— Le jour viendra sûrement où seront réalisés de pareils films?

— Peut-être. Mais je ne leur vois aucun avenir.

— Pourquoi?

— Le programme d'un soir peut être répété une fois, deux peut-être. C'est tout. Il est dès lors impossible d'investir les sommes nécessaires à la réalisation d'un film de cette sorte. On peut certes envisager le jour où des centaines de millions de télé-spectateurs à travers le monde permettront de tourner la difficulté. Des postes prospères feraient alors réaliser à frais communs des films interchangeables, dépourvus de saveur nationale, oubliés sitôt consommés. Dieu nous préserve des paris stupides! Mais ce que réussit la télévision, ce sont les actualités.

— Il paraît que la B.B.C. a assuré le reportage des Jeux olympiques, cinq heures par jour, pendant quatorze jours.

— En effet. Remarquez cependant qu'il ne s'agit pas là d'actualités, au sens du cinéma. Tout d'abord, le reportage est assuré directement, sans réalisation préalable d'un film. C'est la technique des émissions extérieures (*outside broadcasts*). Même le reportage est-il dépassé, au sens habituel du terme, puisque le reporter, celui du journal imprimé qui commente, ou celui de la radio qui décrit, n'ont plus qu'une importance réduite ici à celle du haut-parleur. N° 1, à la corde, Dillard. C'est tout ce que dit le reporter de la télévision. Pour le reste, la plume, et la parole, ce sont les jambes de Dillard. Nous sommes dans le domaine de la tangibilité, de l'instantanéité. Le stade de Wembley à domicile.

— C'est, je crois, ce qu'on nomme le « direct », par opposition au télé-cinéma?

— Ainsi définies, les émissions extérieures — dont, en France, nous n'avons guère encore apprivoisé le secret — sont du « direct » en effet; mais il est habituel de n'user de ce vocable que pour les émissions réalisées sur le plateau : variétés enfantines, ballet, théâtre, etc. D'une certaine façon, la télévision est par excellence le médium de l'acteur, comme le cinéma est celui du metteur en scène. Mais je m'égare.

— Si vous reveniez aux actualités réalisées sur pellicule pour la télévision?

— La télévision, c'est entre autres choses, et c'est peut-être d'abord, la dernière émission du journal du soir. La Foire de Paris a été inaugurée par le Sous-Secrétaire d'Etat au Bricolage, le Président du Conseil s'est adressé à la population mazamétaine, le Stade a battu le Racing par 12 à 1. Les reporters ont filmé tous ces événements. La télévision en fait ses choux gras du dimanche soir.

— Ces merveilles sont quotidiennes?

— En France, oui, grâce à l'utilisation du film de 16 millimètres. J'ai vu Cerdan, deux heures avant le départ pour l'Amérique. Les Anglais préfèrent le 35 millimètres, qui leur donne une image de meilleure qualité et surtout un son impeccable. Leur journal télévisé est bi-hebdomadaire; il sera tri-hebdomadaire avant longtemps. Il est techniquement accompli, et il permet la constitution de ces archives grâce auxquelles les rétrospectives sont rendues possibles. Après tout, c'est peut-être dans la recherche du temps perdu, dans la réalisation périodique de films du type *Paris 1900*, que la télévision pourra faire figure d'art supplétif.

— Comment concevez-vous les films réalisés pour la télévision?

— Situer le lieu. Puis, autant que possible, s'en tenir aux gros plans. Le récit s'accommode d'un rythme lent, et le reportage à un moindre degré. Eviter les mouvements d'appareil, les ruptures du *tempo*, les angles renversés, les prouesses. Tenir l'image, enchaîner en « fondu ». A l'autre extrémité, il y a le télé-spectateur. Il faut ensemble respecter son intimité, et l'investir. C'est du moins la doctrine qui prévaut jusqu'à présent.

Jean Quéval.

Le cinéma d'essai de l'Association Française de la Critique de Cinéma. — Une prochaine chronique sera consacrée aux premiers spectacles du cinéma d'essai (*Les Reflets*, avenue des Ternes) que patronne l'*Association Française de la Critique de Cinéma*. Il s'agit de donner leur chance aux œuvres expérimentales de qualité — produites d'un côté ou de l'autre du rideau de fer, par des professionnels ou des amateurs, de long ou de court métrage. Aux premiers programmes : Lumière, Flaherty, Disney, John Eldridge, Jean Faurez, André Michel, Jean Thévenot-Pierre Gout, André Chamson, Jean Gehret, le Grand Prix du film d'amateur de Prague 1948, des films tchèques, anglais, français, russes, américains, italiens. Des tentatives de tous genres et des noms de très inégale grandeur. Mais, assurément, du cinéma. Les onze notes qui suivent sont consacrées à des films projetés aux *Reflets* au cours des deux premiers programmes

Films de Lumière. — Lo Duca a fait un montage habile, et discrètement commenté en sous-titres, des quelques films des frères Lumière qui nous sont parvenus. La sortie des usines Lumière à Lyon-Monplaisir, l'arrivée en gare de La Ciotat, la partie d'écarté avec Baptiste. « La nature saisie sur le vif », comme disait Louis Lumière. On aimerait quelques flagrants délits. On se dit aussi que toute la vision du monde des grands bourgeois de province en 1900 est miraculeusement dénudée. Ici nos ouvrières, là de belles dames en vacances, et là Baptiste. L'inconvénient de ce petit film, c'est qu'il proclame : « Voici notre prophète et voici sa famille. Etaient-ils bêtes ! » Rien n'est mélancolique et rien n'est atroce comme cette fenêtre ouverte sur du passé qui bouge. — Les copies ne sont pas préservées dans leur fraîcheur première, ce qui ajoute à leur charme, comme les toiles d'araignées sur le vin vieux.

Les petits mystères de Paris. — Au commencement, il y eut Jean Thévenot, qui a, comme personne d'autre à Paris, le goût de la bricole, des petits inventeurs et des petits mystificateurs, qui a découvert dans les petites annonces la seule vraie recette pour grandir et (pour être sérieux), qui a découvert aussi ces enregistrements d'amateurs qui ajoutent un chapitre pathétique et singulier à la radio. Le champion de la cocasserie anecdotique. Il nomme petits mystères de Paris : le goûteur d'eau, qu'emploient les laboratoires de la ville; l'automate vivant; le monteur de squelettes dont le musée de l'Homme et les Facultés de médecine se disputent les services; le fabricant de cartons perforés pour orgues de barbarie. Ce sujet a été mis en place et mis en scène par Pierre Gout, un ancien assistant de Carné, aidé lui-même par Jean Kerchbron, l'un de nos plus habiles réalisateurs de télécinéma. Ces images ont été montées avec un efficace bonheur par Yannick Bellou. La musique est bonne. Au total, un film adroit et mélancolique, tendre et atroce, un peu gratuit, et qui doit beaucoup au commentaire poétique de Violette Jean. Il mérite d'être vu deux fois, et de Pierre Gout, il sera reparlé un de ces jours. Malheureusement, et par le fait de ces jeunes cinéastes fiers de leur talent, le sujet est plus ou moins escamoté sous l'exercice de style.

L'éclosion des oiseaux. — Un peu lent, superbement photographié, ce documentaire polonais de vulgarisation naturaliste d'un coup d'aile gagne le plein ciel de la poésie, ici et là. Une dizaine de plans sont inoubliables. La nature saisie sur le vif : c'est dans de pareils films que la formule trouve son sens.

Nanouk. — Un documentaire ethnologique plus saisissant, plus éloquent, plus beau — certains plans sont comme des compositions de Gauguin — il n'en est probablement pas. Néanmoins, Flaherty était loin encore d'atteindre au charme bouleversant et au rythme musical des images qui distinguent *Louisiana story*. Je ne connaissais pas cette version post-synchronisée. Le commentaire a son utilité; mais il est trop abondant, parfois vulgaire, et terriblement pédestre de bout en bout. La musique est insignifiante.

En bateau. — Le docteur Ardouin a tourné un film d'amateurs en poupées animées. Il est satirique. On y ridiculise les flics et les bateleurs; Vincent Tauriol, Duclos et son compère Thorez, Jules Moch en guignol armé du bâton blanc, le général. Toute cette comédie au détriment du Français moyen éternel, un fameux grugé-cocu. C'est l'idée qu'en ce pays le citoyen se fait de lui-même et du gouvernement. Il y a deux ou trois traits amusants, deux ou trois passages mieux animés que l'ensemble. Mais que tout cela est grinçant et conventionnel! A se dire que l'avant-garde, ce serait de défendre la politique et les politiciens.

The dark past. — Un court long métrage, mis en scène par Rudolph Maté. C'est le premier film de cet artisan, qui fut l'opérateur de Dreyer et de Fritz Lang. Hélas! quel sujet! La psychanalyse, écrit Sadoul, a remplacé la croix de ma mère. Ici, la naïveté, aggravée de lenteur et de componction, est telle qu'il suffirait d'un petit déplacement, dans le montage et dans le dialogue, pour attendre à la manière de. A la sortie, un technicien disait son ravissement d'avoir découvert un plan qui ressemble à un plan de Dreyer. Rien n'est confondant comme la sottise de certains techniciens. Au total, une jolie mystification, en conclusion d'un programme d'autre part de tout premier ordre, le premier du cinéma d'essai.

Le crime des justes. — Ce film, d'après André Chamson, a fait l'objet d'une demi-chronique du *Mercure;* il fournit la pièce de résistance du second programme. Sujet, construction, dialogues, sensibilité paysanne, mise en place de l'ensemble : tout cela tient en seconde vision. Mais le jeu arrêté, l'anémie narrative des plans d'ensemble, les regards de Jean Debucourt, et soulignés d'un mouvement du menton, ont gâté mon plaisir. Décidément, *Tabusse* est mieux venu.

La lanterne des morts. — Un film de J. de Casembroot sur Les Baux, somptueux par la photographie, gâté par un commentaire ensemble épique et banal. Je n'aime pas beaucoup non plus ce symbolisme muet (Jean Epstein eut son heure de gloire, mais, au cinéma, à chaque genre son époque, les chefs-d'œuvre exceptés). Quant à la statue de la beauté morte, cela tourne au poncif. Excellente musique. L'ensemble est mieux qu'honorable, mais terriblement académique.

La villa du bois joli. — Un film de marionnettes. En général, malgré quelques réussites tchèques, je n'aime pas trop le genre, dont les possibilités d'expression sont limitées. C'est presque toujours grinçant. Daniel Mounier, un amateur, a fait là pourtant du bon travail, d'invention et d'imagination. La besogne d'enregistrement a dû être harassante. Tout cela est bel et bon; il faut regretter pourtant la gratuité de l'exploit, et la fantaisie un peu laborieuse. Tant d'amateurs doués, auxquels il ne manque qu'un sujet. La tentative valait ici d'être tentée, ne serait-ce que pour la séquence synchronisée sur une musique de guitare hawaïenne.

Désirs. — Film d'amateur de Roger Masson. Symbolisme, érotisme, anarchie. Il faut qu'amateurisme se passe.

Sport et parapluie. — Rythme, photographie, invention. Un excellent burlesque, jusqu'au dernier tiers. On débouche alors sur un discours. Mais la maîtrise d'André Michel sauve jusqu'au thème (le sport fait les grandes nations).

Lonesome ghosts. — Entre tous les Walt Disney de court métrage, celui-ci (1937) est l'un des meilleurs.

Films d'art italiens. — Le Professeur Fulchignoni a présenté six films d'art, au studio des Champs-Elysées et sous les auspices de l'ambassade d'Italie. Il l'a fait avec autorité, pertinence, agrément. En seconde partie, trois œuvres d'Emmer — *Giotto*, *Botticelli*, *Bosch*, — excellentes assurément, mais connues, s'il est vrai que le commentaire du professeur Fulchignoni aide à leur meilleure compréhension. En première et pour aider à mieux souligner les mérites d'Emmer, trois œuvres plus anciennes, où la contradiction dialectique — introduire le mouvement dans la plastique — est encore mal surmontée. *Esperienza del cubismo*, de Glauco Pellegrini, introduit un commentaire sur des vues fixes, et par là expose au profane les problèmes d'une école de peinture contemporaine. Filmiquement, *Mantegna* n'est pas plus probant. *Piranesi*, d'Edmondo Cancellieri, rapporte l'art au paysage. Soirée instructive et agréable.

Millionnaires d'un jour. — Le titre dispense de raconter l'argument central, d'ailleurs banal, comme il convient. Il y a quatre sketches. Le premier, joué en équipe par Yves Deniaud et Max Revol, est dans le registre de la comédie burlesque. Bons effets, bon *tempo*, excellent exercice de style. Le second a le ton et la démarche d'une pièce en un acte de Courteline, et il en faut vivement féliciter l'auteur, Jean Halain, ainsi que Gaby Morlay, l'interprète féminine. Le troisième est une nouvelle policière parodique (pas assez), avec le numéro de Pierre Brasseur. Le quatrième met en jeu un centenaire de cent six ans et demi, humaniste sans le savoir et qui n'est pas plus gâteux que de raison. C'est Larquey. Il n'a jamais été meilleur. Si j'étais Noël-Noël, ce film exciterait ma jalousie. Il est mis en scène par André Hunebelle.

Le procès Paradine. — Rodé et lubrifié. Tous les effets d'Hitchcock. Le mystère des objets et l'éloquence des visages. Le cocktail de comédiens éprouvés — Laughton, Ann Todd, Gregory Peck — et de nouveaux venus — Valli et Louis Jourdan. Le mélo psychologique à tiroirs. Le grand morceau sur mesure et le triomphe de la recette. Mais que tout cela, dans son espèce de perfection, est donc banal et irréel! Il faudrait oublier Hitchcock; se demander ce que penserait M. Georges Duhamel.

Cours d'histoire du cinéma. — Du 20 janvier au 28 avril, la *Cinémathèque française* (7, avenue de Messine, Paris, VIIIe) déroule sa session annuelle d'histoire du cinéma; douze cours sont prévus en Sorbonne, à l'amphithéâtre Richelieu; les conférenciers sont Jean-Georges Auriol, André Bazin, Jean Grémillon, Jean Mitry, Léon Moussinac, Georges Sadoul et Jean Tedesco; leurs exposés sont illustrés de projections; les sujets sont : la formation du langage; l'apport de Griffith et de la première école américaine; origine et évolution du comique; l'expressionnisme et les diverses écoles allemandes, de Caligari à Murnau; cinéma et document, de Lumière à Flaherty et Ivens; l'impressionnisme français (Delluc, Gance, L'Herbier, Germaine Dulac, Epstein); les théoriciens russes du montage (Eisenstein, Pudovkine, Dziga Vertov, Dovjenko); l'avant-garde dans le monde (abstraits, dadaïstes, surréalistes, documentaristes); les apports de l'Europe à Hollywood (Lubitsch, Stroheim, etc.); le cinéma devant les problèmes du parlant; le réalisme poétique français (de Feyder et René Clair à Carné et Renoir).

MUSIQUE

REFLEXIONS SUR LA GREVE DES MUSICIENS DES THEATRES SUBVENTIONNES. — Le 28 novembre, alors que la représentation de *Lohengrin* allait commencer, une annonce apprit au public remplissant déjà la salle qu'une grève venait d'être décidée par les musiciens de l'orchestre et que les places seraient remboursées. Le lendemain matin, les quotidiens commentaient l'événement : une demande d'augmentation de salaire en était la cause. Formulée depuis quelque temps, elle demeurait sans réponse ; les démarches faites par les délégués syndicaux se heurtaient au mutisme de l'administration des Finances et l'intervention de l'Administrateur général de la réunion des Théâtres lyriques nationaux, jointe aux efforts de la Direction générale des Arts et des Lettres, restait pareillement sans succès. Le soir du 28 novembre - où l'on devait donner *Lohengrin* — M. Hirsch avait été reçu par le directeur du cabinet du ministre des Finances, à 18 h. 30. Il rapporta au théâtre le refus de l'administration de la rue de Rivoli, au moment même où le rideau devait se lever. *Inde irae*, et riposte immédiate des musiciens à la direction du budget, sous la forme d'un geste de mauvaise humeur infiniment regrettable, car il était discourtois. Le public, une fois de plus, faisait les frais de l'aventure : rembourser le prix des places, c'est quand même obliger les gens à venir aux guichets de location faire queue une seconde fois, c'est, de toutes manières, une soirée perdue, avec tous les frais accessoires qu'elle entraîne.

La grève, pensait-on, serait courte : l'annonce de la création prochaine à l'Opéra de deux ou trois ballets et de la reprise du *Crépuscule des dieux* avec une troupe allemande qui déjà avait commencé à répéter, les invitations déjà lancées pour la nouvelle présentation de *Manon* à l'Opéra-Comique, l'approche des fêtes de Noël et du Nouvel An enfin, tout laissait prévoir qu'un mode de conciliation serait trouvé et que les instrumentistes rejoindraient bientôt leurs pupitres dans les fosses des deux théâtres. Mais non. Les jours passèrent, et à mesure que le temps s'écoulait, les deux parties en litige semblèrent raidir leur attitude. Cela devenait, comme on dit aujourd'hui volontiers, une « épreuve de force » et l'on comprenait mieux qu'il y avait là-dessous quelque chose de plus grave qu'à l'ordinaire. L'épreuve, en tout cas, a duré du 28 novembre au 9 janvier ; et pendant ce temps les deux théâtres ont perdu des sommes considérables qu'il èst à peu près impossible d'évaluer. Car les artistes du chant, les chœurs, les danseurs n'étaient pas en grève. Comprenant la colère des instrumentistes las des promesses jamais tenues par les Finances, le reste du personnel laissait voir son inquiétude devant la fermeture des deux théâtres pendant un si long temps. Bien entendu, on travaillait : répétitions des œuvres nouvelles et du répertoire remplis-

saient les journées et parfois aussi les soirées. Si les créations annoncées n'avaient pas été au point, ce n'aurait pas été faute de les avoir travaillées! Mais on eut le temps aussi de réfléchir aux dangers d'une situation aussi insolite, de peser les arguments opposés des deux parties : les musiciens et le budget.

Arguments des musiciens : en 1947 un protocole a réglé la hiérarchie des catégories du personnel des théâtres lyriques subventionnés et s'est substitué à l'accord conclu après la sentence arbitrale rendue par M. Jean Mistler qui mit fin à la grève générale du spectacle en 1936. D'après ce nouveau protocole, les salaires des différentes catégories étaient calculés en fonction des salaires du secteur privé. Or, à plusieurs reprises, les appointements des musiciens des théâtres privés ont été relevés, et parfois grâce à des artifices d'écriture permettant de tourner la loi. Il est évident que de tels procédés ne peuvent trouver accueil dans une administration de l'Etat. Mais il est non moins sûr qu'il est inadmissible qu'un musicien qui doit — comme le remarquait M. Mistler dans un récent article de *l'Aurore* — accompagner les trois actes de *Tristan*, accomplit un autre travail que son confrère qui aide M. Mariano à faire pâmer les spectatrices de *la Belle de Cadix*. Les instrumentistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique forment une élite dans la profession. Beaucoup sont professeurs au Conservatoire; la plupart d'entre eux appartiennent aux grandes associations symphoniques. La qualité se paie, et c'est tout le problème des élites, de la juste rémunération de leur qualité qui est en jeu. Mais, objecte-t-on, les instrumentistes des Théâtres nationaux ne tirent pas uniquement leurs ressources de ces théâtres. L'enseignement d'abord leur apporte un revenu supplémentaire. Les concerts symphoniques — fort mal payés, on en convient — ne sont pas sans profit, beaucoup moins par ce que laisse la répartition de bénéfices fort maigres, quand ils existent, que par les « à-côté » substantiels : accompagnement de concerts de virtuoses donnés hors série, enregistrements de musique symphonique pour les firmes de disques, enregistrements pour le film, etc. Evidemment, cela ne regarde pas l'administration des Finances: les musiciens sont bien libres, du moment qu'ils assurent le nombre de « services » auxquels ils sont astreints au théâtre, de tirer parti de leur talent s'ils en trouvent l'occasion. Mais aussi, de tous les salariés du spectacle, sont-ils ceux qui, grâce à ces ressources extérieures, peuvent « tenir » le plus longtemps si la grève devient une « épreuve de force ». Et c'est cela qui faisait réfléchir leurs camarades — choristes, danseurs, etc. — voyant avec inquiétude les semaines s'écouler sans que se dissipent les nuages venant de la rue de Rivoli. Que deviendraient-ils si l'on fermait les deux théâtres pendant un temps plus ou moins long?

Fort soucieux eux aussi de voir leur situation s'améliorer comme celle de leurs collègues du secteur privé, ils ne manquaient cepen-

dant pas de redouter les conséquences d'une grève déclenchée au moment des fêtes — juste dans les semaines où d'ordinaire les recettes atteignent le maximum — juste au moment aussi où le budget venant en discussion devant le Parlement, on parlait plus que jamais d'économies. Paris vivait depuis plus de quatre semaines sans théâtres lyriques et en prenait son parti. Ne serait-il pas expédient d'économiser une ou deux centaines de millions en réduisant à six mois par an la saison des théâtres nationaux? N'allait-on pas fermer l'Opéra-Comique, comme le bruit en avait couru? Certes on pourrait alors augmenter les appointements du personnel, mais ce personnel, pour la plus grande partie, n'émargerait que pendant la moitié de l'année. Certain rapport de la Cour des Comptes précisait depuis longtemps la menace.

Il n'est d'ailleurs pas difficile de réfuter ces arguments « défaitistes ». Il faut d'abord remarquer que c'est durant les mois d'été que les étrangers fréquentent le plus assidûment l'Opéra. Est-il profitable à l'art français de priver ces étrangers de prendre connaissance de quelques chefs-d'œuvre de notre musique? Dans le répertoire lyrique international, la musique française tient une place de choix, non seulement par la qualité des ouvrages, par leur diversité, mais aussi par leur nombre. Faut-il contraindre nos amis à n'entendre *Faust*, *le Roi d'Ys* ou *Pelléas* (je cite au hasard) qu'à Londres, à New-York ou à Amsterdam? Nos compositeurs verraient du même coup les droits d'auteurs réduits dans une proportion inquiétante. Et l'on oublie trop que la musique, que le théâtre lyrique, s'ils coûtent cher, rapportent finalement à l'Etat et aux corps de métiers qu'ils font vivre (ceux-ci versant des impôts et des taxes fort élevés) beaucoup plus qu'ils ne coûtent. On a vite fait de parler de « l'énormité » des subventions; elles paraissent énormes depuis que les dévaluations obligent à compter par centaines de millions ce que l'on chiffrait autrefois en centaines de mille francs. Elles sont, si l'on prend garde à la valeur réelle de la monnaie, fort inférieures à ce qu'elles furent jadis, sous le premier Empire et la Restauration par exemple, — et cela sans tenir compte des charges sociales et de la caisse des retraites qui n'ont été instituées que tout récemment. Sans remonter au déluge, la subvention de l'Opéra n'est en 1949 qu'au coefficient 14 par rapport à celle de 1939, et, dans l'article que je citais tout à l'heure, M. Mistler fait remarquer qu'une part appréciable de cette subvention sert à payer les nouveaux comptables — trente au lieu de cinq — chargés de remplir les « états » exigés par les nouvelles lois!

Si le théâtre lyrique coûte si cher, aujourd'hui, n'est-ce point pour une bonne part en raison du nombre des parasites, parfaitement étrangers à l'art, qu'on lui fait nourrir?

Le grand dommage dans l'affaire est l'inopportunité de cette grève, si légitime que soit le ressentiment des musiciens las d'être

lanternés par l'administration des Finances. Il était maladroit de la faire au moment des fêtes; au moment où le Parlement discutait le budget et les conventions collectives; au moment, enfin, où les deux théâtres montraient une activité qui déjà avait eu pour résultat une augmentation de recettes fort appréciable (70 millions en 1945 et 250 millions en 1948, alors que le prix des places n'a été augmenté que de 50 %); il eût mieux valu attendre le rétablissement des conventions collectives et n'utiliser la grève qu'en cas de non-entente des parties. L'argent perdu ne se rattrapera pas, et finalement ce sont les contribuables qui paieront. Peut-être tient-on pour négligeable ce qu'il leur en coûtera; mais la Société des Auteurs perd, en tout cas, une somme rondelette dans l'aventure, et les compositeurs dont les ouvrages étaient à l'affiche ne retrouveront pas l'équivalent des droits qu'ils n'ont pu percevoir pendant les six semaines de grève.

Enfin ce n'est pas seulement un préjudice pécuniaire que la fermeture des théâtres lyriques a causé aux uns et aux autres, c'est tout autant un dommage moral qu'elle a infligé au pays. Il faut avoir entendu quelques-unes des réflexions faites par les étrangers venus faire rembourser les places qu'ils avaient louées pour bien mesurer le danger de ces « épreuves de force ». Si fort que l'on soit — ou que l'on se croie — on en sort amoindri.

René Dumesnil.

J. Guy Ropartz, par *Louis Kornprobst*. (*Etude biographique et musicale*. Préface par G. Le Bras. — Editions musicales d'Alsace, G. Wolf et P. Rouart, édit. Strasbourg, 124 p., portraits et documents, 350 fr.). — Cette étude consacrée à un maître que sa modestie a trop longtemps empêché de recueillir les témoignages de reconnaissance que lui doivent non seulement tous ceux qui, à Nancy comme à Strasbourg, furent ses élèves, non seulement tous les musiciens dont il défendit les œuvres dans les concerts qu'il dirigea, mais encore que lui mérite l'exemple de ses propres ouvrages, tous marqués d'une sincérité à laquelle on ne peut demeurer insensible, cette étude ne fait pas double emploi avec celle que Fernand Lamy publiait il y a quelques mois : elle la complète en certains points. Et puis la personne de Guy Ropartz, tout effacée que le maître ait voulu la tenir, est des plus attachantes. Un livre comme celui de Louis Kornprobst fait mieux comprendre l'œuvre en faisant davantage aimer l'artiste. Ce livre, écrit avec ferveur, n'est point un panégyrique; c'est bien mieux que cela : un livre vrai.

Franz Schubert. Vie intime, par *Robert Pitrou* (Edit. Emile-Paul, 264 p., 12 hors-texte, 330 fr.). — En 1928, M. Robert Pitrou publia une biographie de Schubert, qui parut à l'occasion du centenaire, et qui est depuis longtemps épuisée. On souhaitait qu'une réédition permît de répandre cette excellente étude où revit l'auteur de six cents lieder, des sonates, des trios, quatuors et symphonies si justement populaires, et si mal connus cependant, puisque ce sont, du moins en France, les mêmes que l'on joue toujours. L'œuvre de Schubert est pourtant si abondante et si variée! Au cours d'une trop brève existence, le musicien a composé un nombre d'ouvrages à peine croyable. Parmi ceux qui demeurent dans l'ombre, quelle riche moisson ne devrait-on faire? Puisse le volume de M. Robert Pitrou inciter les curieux à explorer un si vaste domaine : ils y trouveront leur récompense — comme ils trouveront dans la biographie de M. Pitrou qui leur servira de guide, un plaisir d'une qualité rare.

Beethoven, vie intime, par *André de Hévésy* (Edit. Emile-Paul, 244 p., 10 hors-texte, 330 fr.). — Innombrables sont les ouvrages consacrés au maître de Bonn. M. André de Hévésy ne prétend à rien d'autre qu'à nous donner un portrait fidèle,

éclairé à la lumière des découvertes les plus récentes sur les origines, sur la vie du génial auteur des neuf Symphonies. D'étape en étape on suit sa montée vers la gloire si chèrement payée par la souffrance. Mais le portrait n'est point isolé : autour de lui se groupent d'autres personnages, et c'est Vienne au début du XIXe siècle, c'est le cortège des amis, qui bientôt le quittent ou qui meurent, et c'est la dernière phase d'une existence qui s'achève dans le silence et la solitude, gardant le regret d'une tendresse inassouvie.

La musique et les musiciens, par *Albert Lavignac*, nouvelle édition refondue (édit. Delagrave, 432 p.). — Epuisé depuis plus de dix ans, ce livre célèbre qui servit à deux ou trois générations de guide, ne pouvait reparaître sans remaniements que les changements survenus dans le monde musical rendaient indispensables. M. Ivanoff, savant acousticien, a récrit le chapitre consacré au son; Mlle Annette Dieudonné a mis à jour la partie qui traite du matériel sonore et celle qui a pour sujet les grandes étapes de l'art musical. C'est autant dire un ouvrage nouveau, mais qui conserve tout ce qui a fait le succès du livre ancien, et qui demeure excellent.

Le groupe des cinq : Balakirev, César Cui, Moussorgski, Rimsky-Korsakov et Borodine, par *Victor Seroff*, traduct. d'André Vaudoyer (Collection « Amour de la Musique », édit. Plon, 320 p., 450 fr.). — Il n'est guère de roman plus passionnant que l'histoire du groupe des Cinq — des cinq musiciens qui furent, comme le dit le sous-titre du livre de Victor Seroff, « les héros de la musique russe ». Mais ici le roman est tout simplement l'histoire et le caractère de ces cinq hommes; leurs origines, leurs idées mêmes, tout ce qui les fait si différents les uns des autres suffisent à en faire des héros de roman, car ils se trouvent unis malgré tout par un commun amour et par une même foi dans leur art. Les caprices du sort donnent à leurs biographies une saveur particulière que rehausse encore la peinture exacte des mœurs russes dans la seconde moitié du XIXe siècle. Sait-on, par exemple, que la *Gazette de Saint-Pétersbourg* faisait suivre chacun des articles de César Cui de cette note : « En publiant les articles de M. *** (ils étaient en effet signés de trois étoiles), nous jugeons nécessaire de répéter une fois de plus à nos lecteurs que nous sommes disposés à faire place à toute opinion pertinente de l'opposition, car la rédaction considère souvent ces articles comme excessifs et quelquefois trop violents. » Cela sonne comme l'invitation lancée par le barnum pour encourager l'amateur à se mesurer avec l'alcide. Mais le fait d'accueillir des critiques jugées « trop violentes » n'est-il pas aussi une preuve de libéralisme?

Almanach de la Musique 1950 (Editions de Flore, 224 p., 360 fr.). — Un vade-mecum de l'amateur de musique, tel est cet almanach qui s'ouvre par un avant-propos d'Arthur Honegger. J'en détache ce passage que lesdits amateurs devraient méditer : « L'homme normal achètera un livre, peut-être un tableau, moderne cela va sans dire, car les classiques sont dans les musées... Il ira au théâtre le jour où le cinéma l'a saturé d'histoires de revolver et de mitraillettes. Il ira même au concert. Il risquera donc trois cents francs pour un roman dont l'auteur lui est inconnu, il ira voir la comédie dont on lui a parlé, il fera la queue à la salle qui projette le film où la vedette dont il a vu le portrait dans les stations du métro exerce les ravages de son sex-appeal. Satisfait ou déçu, il renouvellera l'expérience. Mais s'il s'agit de musique, son comportement se transforme du tout au tout. Il se détournera avec la plus vive méfiance de l'œuvre musicale qui n'est pas signée d'un nom qui, d'avance, lui donne toute garantie de célébrité reconnue... » Et ce n'est pas seulement la musique contemporaine qui provoque l'abstention de notre homme, c'est aussi bien la musique classique d'auteurs illustres, mais qui ne figure point de façon courante au répertoire... Et Honegger de constater que, paradoxalement, pour exister, il faut que le musicien enseigne à d'autres ce métier qui ne lui permet pas de vivre... Et pendant ce temps calamiteux, « la musique prend de nouveaux muscles pour élargir sa place dans le monde ».

DISQUES

SUGGESTIONS MEDITERRANEENNES. — Il arrive que les éditeurs invitent les critiques à ne se borner point à commenter,

analyser, goûter ou dépriser ce qui se fait, mais à orienter ce qui pourrait se faire. Sans être du tout sceptique sur les résultats possibles d'une telle collaboration et sans penser que l'appel qu'on y fait est de pure forme, je crois qu'il faut montrer beaucoup de discrétion dans le rôle trop facile de conseilleur. Les éditeurs et leurs directeurs artistiques qui sont souvent des musiciens, voire des musicologues éminents et qui ont, alors, des possibilités et de la fonction du disque, une idée à la fois précise, large et élevée, voient les choses du dedans et connaissent leurs limites. Les suggestions que nous pouvons leur apporter risquent d'être un peu gratuites et théoriques, soit parce qu'elles ignorent superbement les contingences, soit parce que souhaiter l'enregistrement de telle ou telle œuvre et en rêver telle exécution, sont vœu et rêve platoniques : ils manquent de corps. Si je ne puis me tenir parfois, moi aussi, de rêver tout haut, cette fois c'est une réalité si j'ose dire charnelle, une réalité admirable et toute brûlante encore, que mon vœu très ardent offre à la cire.

En écoutant, au festival d'Aix, le *Don Juan* de Mozart — je l'ai entendu cinq fois et j'y serais encore — je ne me résignais pas à la pensée que ce qui pouvait être fixé (l'essentiel tout de même) de cet accord unique, de cette miraculeuse perfection, ne le fût pas. Mais quoi! n'est-il pas de la nature même de la musique de s'écouler avec le temps? On ne se baigne jamais deux fois dans la même musique. Ceci, justement, a cessé d'être vrai, et je voudrais pouvoir, je voudrais que chacun pût faire jaillir chaque fois qu'il en serait altéré, cette source; oui, il faut que le disque nous permette de nous enchanter sans fin de ce qui semble voué à s'évanouir, hormis dans le souvenir. On a beaucoup parlé de ce *Don Giovanni*, je n'y reviendrai pas et ce n'est pas à moi, d'ailleurs, qu'il appartiendrait d'y revenir ici. Mais l'espèce de révélation foudroyante que fut pour beaucoup ce drame shakespearien montre bien que jusqu'ici on l'ignorait plus ou moins. C'est qu'il exige plus qu'on ne lui peut habituellement donner, et c'est qu'on a voulu, cette fois, tout mettre en œuvre, n'importe la peine et le prix, pour répondre à cette exigence. Mon propos n'est pas de louer le magnifique effort de la décoration et de la mise en scène. Sur le plan musical on a atteint à une difficile perfection en allant chercher à la Scala de Milan, aux opéras de Vienne et de Hambourg, et même — ce qui est encore plus méritoire, plus rare et plus courageux — chez un débutant prodigieux, l'interprète même qu'il fallait pour chaque rôle, sans autre considération que cette convenance exacte. La direction et le travail ont fait le reste. Eh bien, il ne semble pas que ce soit une entreprise chimérique que de réunir dans un studio, sous la direction de Hans Rosbaud — le maître de l'œuvre — l'orchestre de la Société des Concerts, Mmes Suzanne Danco et Emmy Loose, MM. Raphaël Arie, Marcello Cortis, Emilio Rienzi, Eraldo Coda

et Renato Capecchi (le jeune chanteur auquel je faisais allusion) et de fixer le *Don Juan* d'Aix. Car on dira désormais le *Don Juan* d'Aix: ni Milan, ni Vienne, ni Paris ne nous ont jamais rien donné de comparable à ce *Don Juan* « total », tel que, sans doute aucun, il fut conçu par Mozart et où Mozart apparaît tout entier, dans une terrible et divine lumière.

Puisqu'on nous y invite et que tout nous y invite, ne nous arrêtons point en si beau chemin, reposons-nous pour une fois d'écouter des disques, pour confier à une imaginaire cire vierge qui les pourrait recevoir, quelques suggestions méditerranéennes. Le lieu qui les fit naître suffirait à justifier l'épithète, si celle-ci ne nous était pas soufflée par certains entretiens où, sous les grands pins du Rinquier aussi nobles que ceux de la villa Borghèse, sur ces terrasses d'où l'on embrasse un paysage antique dont la mesure est exaltée par la Montagne Sainte-Victoire dévorée de lumière, on a tâché à définir, dans ses formes, ses couleurs, ses perspectives et ses bornes, la musique « méditerranéenne ». Sous l'habile et subtile présidence de Roland-Manuel, musicologues, critiques et compositeurs — parmi lesquels brillaient Arthur Honegger, Francis Poulenc, Henri Sauguet, Jean Rivier, Daniel Lesur — se livrèrent, chacun pour soi, à des variations brillantes et sereines, puis confrontèrent leurs points de vue avec plus de vivacité, mais point nécessairement plus de précision. Au fond, l'objet de tout débat est un gibier bien trop amusant à chasser pour qu'on songe à le serrer de trop près et moins encore à le prendre au filet. Daniel Lesur l'ayant au passage saisi par les oreilles et prétendant cruellement à l'ouvrir pour voir ce qu'il y avait dedans et laisser paraître, peut-être, que ce gibier n'était qu'un leurre, on fit un savant crochet pour rentrer dans le jeu. Francis Poulenc, après avoir montré une certaine hardiesse historique qui tendait à faire descendre le Nord et les Flandres si bas que l'art méditerranéen eût été jeté à la mer, définit la musique méditerranéenne une « musique en bras de chemise ». Formule pleine d'un aimable laisser-aller, mais dont on n'est pas sûr qu'elle habille parfaitement Monteverdi, par exemple, ni même Francis Poulenc lui-même qui avait d'ailleurs conservé pour monter en chaire le plus négligemment raffiné des vestons de fin velours ivoire (de la nuance exacte, non des défenses, mais des touches). Si on en fait une question de vêtement, c'est-à-dire de forme — Jean-Louis Vaudoyer définit fort clairement l'art méditerranéen par le contour opposé à la couleur — je verrais plus volontiers dans la musique méditerranéenne une musique nue. Honegger prit feu soudain, et dominant le débat de sa voix puissante et de sa belle tête de franc-archer, déclara que tout cela était absurde, opinion qui n'allait pas sans quelque excès, car tout cela était souvent intelligent quoiqu'un peu gratuit. Après « tout cela », il n'était pas douteux que chacun s'en irait écrire sa musique sans

se soucier des points cardinaux, et Honegger conclut en célébrant énergiquement la liberté. Si le débat, en somme tourna court, demeura en suspens, c'est sans doute parce qu'un mot-clé n'y fut pas prononcé. Nous nous sommes retenus de le lancer, assuré quil fût allé au fond ou bien eût entraîné sur des pistes mouvantes. Il faut pour manier ce mot plus de préparations, de patience et de temps que n'en permet un débat improvisé. Pourtant, à Honegger justement, qui visiblement ne pouvait se satisfaire ni du mot « germanique », ni du mot « méditerranéen » il eût apporté une nouvelle justification. Ce mot-clé, c'est le mot *celtique*. Lui seul éclaire, par exemple, le mystère de l'architecture gothique qu'on ne sait à quoi rattacher depuis qu'elle n'est plus germanique. La racine de cet art sans équivalent, aussi original et aussi grand que l'art grec, — ni latin, ni germain, ni hellène d'ailleurs, et qui est le véritable classicisme français, — c'est une racine mystique et sylvestre plongeant au plus profond de ce génie celte, si méconnu et qui, pour les trois quarts, est le nôtre. Si je me réfère à l'*opus francigenum*, c'est qu'à Aix une allusion y fut faite, aussitôt éludée. Certes, je laisserai d'autres décider si la musique médiévale et celle de la Renaissance (en musique le classicisme est en retard d'un siècle) sont celtiques, mais si on me demandait en manière de défi de nommer un musicien français « celtique », je répondrais : Debussy. Et cela expliquerait peut-être pourquoi on fut si ardemment divisé sur l'éventuelle présence de *Pelléas* à Aix. On sentait avec force que cette musique si française n'était pas « méditerranéenne » au sens étroit, et non plus germanique. Quoi donc alors? — L'erreur constante, en musique comme ailleurs, est de vouloir réduire à ces deux formes, partager entre ces deux versants, le génie français, en oubliant la source principale d'où il coule, la lumière originale qui le baigne. Comment s'étonner que les questions qu'on débat restent en partie obscures?

En tout cas, *Don Juan* nous eût appris, si nous ne nous en étions doutés, que l'aire « méditerranéenne » était élastique, qu'elle allait de l'Italie à la France et à l'Espagne, en passant par l'Autriche, et ce que nous venons de dire nous permet d'ajouter, : par la Suisse : dans *Amphion*, dont il nous fut donné une *Suite*, les harmonies honeggeriennes et valéryennes se conjuguent pour chanter le plus méditerranéen des mythes. Cette *Suite*, à défaut d'*Amphion* même, puisse le disque nous la rendre! — Nous voici revenu dans le domaine des vœux. J'attends donc aussi le très beau *Quatuor* pour cordes d'Henri Sauguet dont nous eûmes la première audition, et les *Motets pour un temps de Pénitence* de Poulenc, qui nous apparurent non « en bras de chemise » mais revêtus de bure et d'aubes de lin. Mais j'ai promis des suggestions précises, j'ai promis en somme d'amener au studio d'enregistrement des exécutions toutes prêtes. Voici. L'Orchestre de chambre de Lau-

sanne dirigé par M. Desarzens et dont la qualité musicale nous faisait songer à *Ars Rediviva* graverait un cinquième *Brandebourgeois*, avec Mlle Isabelle Nef au clavecin, tel que j'en ai rarement entendu qui me contente aussi pleinement; et dans la 3e *Leçon de Ténèbres* il révélerait l'intensité dramatique de l'impalpable Couperin, dans une fulgurance presque don-giovannesque : « Du haut des cieux, il a lancé un feu jusque dans mes os... ». Quel précieux disque on graverait de quelques lieder de Mozart tels que les chante Mme Suzanne Danco dont le style et les dons vocaux dépassent la louange. Je ne sache pas non plus qu'on ait rien enregistré en France du Nuovo Quartetto Italiano; pourtant, nul ne joue avec plus de délicate ardeur, de subtilité ravissante les Quatuors de Mozart, — celui en do majeur, par exemple. Ce n'est pas la moindre originalité, presque téméraire, du festival d'Aix que de révéler, au moins en France, des artistes que le disque devra consacrer. C'est à Aix qu'on aura entendu un jeune pianiste qui doit être d'ici dix ans un grand pianiste : Pierre Barbizet; on serait avisé d'enregistrer, par lui et Arthur Grumiaux, la *Sonate* de Debussy; et c'est le plus frais et ravissant des divertissements que le *Quintette* de Mozart pour cordes, bois et « celesta », boîte à musique de féerie où Barbizet fait tinter toutes les clochettes de l'enfance d'Ariel. Enfin, il faut graver sans tarder un disque de Raphaël Arie, l'extraordinaire Commandeur de *Don Juan*, qui chanta pour quelques-uns de nous *La Puce*, de Moussorgsky. Dans un an ou deux, il chantera *Boris*, car — je me permets de demander qu'on s'en souvienne — c'est un nouveau Chaliapine et le monde, un jour, retentira de cette voix.

Yves Florenne.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

INCURSION DANS L'HISTOIRE. — Dans l'histoire d'Angleterre, les années 1760 à 1800 ne sont pas de celles qui frappent l'œil. La guerre de Sept ans qui les précède, ensuite la lutte contre Napoléon, l'âge de Victoria, les réformes sociales et politiques du XIXe siècle, les éclipsent; le règne de George III, premier Hanovre vraiment anglicisé, sa politique personnelle, la perte de l'Amérique, les débuts de la révolution industrielle, tout cela ne flamboie pas dans la mémoire ; les lettres sont relativement pauvres, comparées au néo-classicisme de la première partie du siècle et au romantisme qui jette ses premiers grands feux autour de 1800. Si jamais il y eut un âge de transition, c'est bien celui-là. Feuilletez-en l'histoire politique, vous en retirez une odeur confuse d'oligarchie, de crabes partisans, de prébendes et de corruption, bref d'usure de la domination whig qui durait depuis Guillaume III et surtout depuis la mort de la reine Anne en 1715. Il suffit cependant d'y regarder de plus près pour en discerner l'intérêt et l'importance. Car la

politique de ce temps marque à beaucoup d'égards la fin d'une Angleterre et le commencement d'une autre.

Dans l'histoire de cette période moins que jamais, il ne faut se laisser prendre aux mots et aux étiquettes. On voit, par exemple, George et ses adversaires se réclamer de la trahison whig, en 1760 et dans les années suivantes, comme on verra trente ans plus tard s'affronter les « anciens » et les « nouveaux » whigs. Des abîmes, simplement, séparent des hommes qui se prétendaient fidèles à une même tradition, mais — et tout est là — l'interprétaient en sens opposés. Pourquoi opposés? C'est ici que le caractère, les intérêts, l'infirmité humaine cherchent à réaliser diversement un idéal qui est, au moins pour une bonne part, une convention historique.

Si l'on veut donc comprendre cette histoire, il faut garder toujours présent à l'esprit l'écart entre les désirs et la volonté des hommes, et les événements qui résultent de leurs luttes et de leurs compromis.

Ces théories, ces intérêts groupés, ces événements ont été souvent analysés, soit dans des tableaux d'ensemble, soit dans des études de personnages représentatifs. On ne saurait citer ici toute cette bibliographie. Mais on peut faire observer l'utilité de certains matériaux qui nous plongent *in medias res*, nous mettent directement en contact avec les porte-parole de l'opinion, ou avec les acteurs de la scène politique et parlementaire où se fait le jeu national. Il existe en particulier une énorme iconographie satirique, et d'abondantes collections de tracts, qu'on ne peut malheureusement consulter qu'à Londres. De l'iconographie on peut cependant se faire une idée grâce au monument d'érudition intitulé *Catalogue of Political and Personal Satires preserved in the Department of Prints and Drawings in the British Museum* (1). Chaque tome ne comprend qu'une reproduction en frontispice ; mais les descriptions de ces dessins et gravures d'artistes souvent célèbres (p. ex. Gillray ou Rowlandson) sont tellement minutieuses qu'on en sort avec l'impression d'une vie tumultueuse, pittoresque, où l'on est peu à peu amené à prendre parti, à juger les coups, comme dans une compétition sportive ou dans toute autre collection du même genre, s'il en existait (supposez un *corpus* semblable relatif à l'affaire Dreyfus). Dans chaque volume, une introduction oriente et concentre l'attention sur le sens historique de ce kaléidoscope, et permet de s'y perdre sans en sortir égaré.

Ce plaisir de curiosité, passionnée et vite partisane, on le trouve à lire la biographie, la correspondance, les discours, les mémoires

(1) Les tomes qui se rapportent à la période en question sont : *IV : 1761-1779* (CXIII-836 p.); *V : 1771-1783* (XXXIX-852 p.); *VI : 1784-1792* (XL-1082 p.); *VII : 1793-1800* (L-742 p.). Le t. IV est de F. G. Stephens et E. Hawkins; les autres de M. D. George. Les pièces décrites dans les quatre tomes vont sans interruption du n° 3805 au n° 9692. Editeur : London, The British Museum.

des premiers rôles — les deux Pitt, Fox, Burke — où s'agitent avec eux une nuée de moindres acteurs qui furent souvent hommes de caractère et de talent. Une époque d'ébullition y revit, à l'occasion des problèmes brûlants d'une nation en mue : luttes de partis pulvérisés en factions, chez qui la défense des privilèges acquis se confond avec celle des principes de 1689, entre eux et avec un roi qui voudrait élever au-dessus d'eux une grande politique nationale; luttes extérieures et intérieures (combien instructives aujourd'hui, où l'Europe cherche à canaliser une évolution planétaire de ses anciennes possessions vers l'indépendance) à propos des colonies d'Amérique et du gouvernement de l'Inde; luttes relatives à l'Irlande ou à la liberté religieuse; dans le public et au Parlement, luttes autour de la réforme sociale, économique et politique; à partir de la révolution française, prises de position violentes pour ou contre, où sombrent d'anciennes amitiés et où se reclassent les partis sur de nouvelles données, sans compter l'arrêt des mouvements de réforme devant l'urgence de la défense nationale, et une « chasse aux sorcières » analogue à celle qui sévit actuellement en Amérique contre les communistes. Oui, si l'expérience devait servir, le monde aurait profit à étudier les problèmes posés à l'Angleterre dans les quarante dernières années du XVIII[e] siècle, les fautes inutilement commises, les aveuglements et les égoïsmes dont la puissance matérielle fait croire faussement à une fatalité — à moins qu'on n'estime l'homme impuissant à déjouer sa misérable nature.

Si l'on prend cette histoire en elle-même, et dans une perspective suffisamment longue, le livre que vient de publier H. Butterfield (2) prouve qu'on était loin jusqu'ici d'en avoir tiré toute la leçon. Il raconte une fois de plus les années 1760-1780, avec une sérénité qui n'est pas entièrement nouvelle, mais qui fait équitablement — chez Georges III, dans les factions whig, chez les chefs du gouvernement — la part des bonnes intentions et celle des compromis qui les annihilent, de la corruption funestement employée à lutter contre la corruption qu'on veut détruire. Ses jugements sont équilibrés par un moyen bien simple : présenter ceux que portent les uns sur les autres les adversaires.

Il braque aussi son projecteur, comme on ne l'avait jamais fait avant lui, sur un petit nombre de questions essentielles et sur une période courte et décisive. En 1779-1780 s'est jouée une partie périlleuse; l'issue en a orienté l'évolution ordonnée de l'Angleterre pendant le XIX[e] siècle, si volontiers célébrée, mais qui n'avait rien de préétabli. Le ministère de lord North, si piteux dans l'ensemble, a surmonté au cours de ces deux années une crise qui aurait pu tourner en révolution. En 1779, à la suite des désastres américains et de l'affaiblissement maritime de l'Angleterre, éclate en Irlande

(2) *George III, Lord North and the People, 1779-1780*, by H. Butterfield (London, Bell, 1949, xii-407 p., 30/).

une poussée semi-révolutionnaire. La même année prend naissance la Yorkshire Association, qui est (s'ajoutant à une agitation « radicale » déjà entamée depuis une quinzaine d'années au Parlement et dans le pays) le mouvement d'opinion extra-parlementaire le plus important du XVIIIe siècle anglais. Enfin, en 1780, et liée au mouvement du Yorkshire, avorte au Parlement une campagne d'opposition; les origines en sont complexes; ceux qui la mènent échouent parce qu'ils ne sont que momentanément unis et qu'ils travaillent en vue de fins trop immédiates. L'étude détaillée de ces trois épisodes permet à l'auteur d'affirmer que, si la température qu'ils dénotent s'était à ce point élevée, c'est que le mécontentement public manquait de moyens d'action sur la chambre des Communes « d'avant la réforme », comme on l'appelle. Cette réforme, qui devait se faire en plusieurs étapes au cours du siècle dernier, ne commença qu'en 1832; on le sait; mais on n'en avait pas encore exploré les origines de façon aussi attentive et cohérente que le professeur Butterfield. On n'avait pas non plus, jusqu'à lui, écrit d'aussi près l'histoire d'Angleterre « en une période de transition, où quelques événements extraordinaires marquèrent ce qui était en réalité l'accouchement d'un monde et d'une ère nouveaux ». C'est assez dire combien, à notre époque elle aussi en travail, on aurait tort de négliger ce livre qui prend sa place parmi les autorités.

Jacques Vallette.

Anthologie de la poésie anglaise contemporaine, par *G. A. Astre* (Paris, l'Arche, 1949, 252 p.). — Etant entendu que la poésie traduite est un p s-aller, elle reste un exercice passionnant pour le traducteur et pour le lecteur. La poésie anglaise contemporaine étant encore à peu près inconnue en France, ce recueil est indispensable à connaître. Les objections qu'on pourrait faire au choix tombent devant la clairvoyance et l'humilité de l'éditeur, qui l'a fait précéder d'une introduction substantielle, fort personnelle et utile. Sur une matière capitale et mal explorée, le livre apporte au lecteur cultivé des clartés dont il avait grand besoin. La présentation en est exceptionnellement soignée.

Bernard Shaw, par *H. Pearson*, trad. Brierre (Paris, le Pavois, 1949, 422 p., 540 fr.). — Voici, pour l'agrément des Français, une biographie de Shaw jusqu'en 1939, qui est, sauf erreur, la plus ample, sans doute la mieux documentée et la plus autorisée; car elle repose en grande partie sur des inédits du dramaturge et sur sa conversation avec Pearson, qui le connaît depuis bientôt quarante ans. Cette saveur de première main est rehaussée par le talent de l'auteur, esprit parent de son modèle : il l'admire, mais sans s'interdire beaucoup de traits malicieux. Le livre se lit sans effort; Pearson, excellent journaliste, ne lasse pas, bien qu'il ait pris son travail au sérieux.

Il suffit d'une nuit, par *W. S. Maugham*, trad. Renaud de Saint-Georges (Genève, la Palatine, 1949, 191 p.). — L'étiquette d'un Quart de Chaume sur une bouteille de muscadet.

Nuit des humbles, par *F. Prokosch*, trad. Guilbot-Souparis (Paris, Gallimard, 1949, 303 p., 385 fr.). — Il vaut toujours la peine de lire Prokosch, mais il a fait mieux que cette curieuse histoire de vagabonds : notamment ses deux romans précédemment traduits, et *Age of Thunder* qu'on espère avoir bientôt en français.

The Reverberator, by *H. James* (x-201 p., 8/6); **The Complete Plays of H. James** (846 p., 35/); London, Hart-Davis, 1949. — *The Reverberator*, un des romans les plus courts de James, appartient à sa deuxième « manière ». C'est une satire spiri-

tuelle et sans méchanceté de l'esprit journaliste américain lâché dans la bonne société française. Il en existe trois versions. C'est la deuxième qui a servi à établir ici le texte, parce que le style n'en est pas alourdi par un James plus chargé d'intentions aux dépens de la spontanéité : S. Nowell-Smith l'explique dans une introduction inédite où il situe aussi le livre parmi les romans de l'auteur. — On oublie trop que James était critique et dramatiste. Pour la première fois, son théâtre est publié en entier dans un gros volume : 12 pièces, dont certaines sont de ses romans portés à la scène, plus quelques esquisses. L'éditeur, L. Edel, a écrit pour chacune un avant-propos, outre la longue introduction générale par où commence le livre, les notes relatives au texte, le commentaire explicatif et l'index. Il a fait son travail de façon on ne peut plus consciencieuse et vivante : l'histoire de James à la scène est une partie amusante de celle du théâtre anglais à la fin du siècle dernier. Bien que James ne fût pas essentiellement un écrivain de théâtre, son style rapide et net porte à la lecture. On ne comprendrait pas pleinement ses derniers romans sans avoir lu ces drames et comédies d'un auteur toujours préoccupé de l'aspect et du style scénique des données qui lui venaient à l'esprit.

World Drama from Aeschylus to the Present Day, by *A. Nicoll* (Ib., Harrap, 1949, 1000 p., 30/). — Il fallait ce vieux routier de l'histoire du théâtre pour mener à bien ce vaste et minutieux tableau du sujet, pris dans tous les pays, d'Eschyle à Sartre et Anouilh. L'équilibre y est maintenu entre l'histoire et la critique, entre le fait et la citation, de façon à passionner autant qu'à renseigner. L'Occident est au centre, mais l'Orient n'est pas sacrifié. On ne se plaindra pas de voir le XXe siècle occuper plus des deux cinquièmes du livre. Le travail a été fait sur originaux et, nécessairement, sur des traductions. La croissance du drame est considérée sous tous ses aspects, dans toutes ses phases, en tenant compte des facteurs probables qui en ont, çà et là, marqué la floraison à telle époque plutôt qu'à telle autre. Le plan technique n'est jamais perdu de vue : ainsi les œuvres s'expliquent par les circonstances et par les moyens dont disposaient les écrivains. Une illustration riche et variée accompagne ce texte capital.

Songs and Lyrics from the English Masques and Light Operas, by *F. L. Boas* (Ib., Id., 1949, 176 p., 8/6). — Le « masque » est une forme de théâtre pratiquée en Angleterre dans la première moitié du XVIIe siècle par d'illustres poètes (Jonson, Daniel, Milton, etc.). Les poèmes qui composent cette anthologie sont écrits pour être chantés. La valeur poétique du recueil est inégale; après le « masque », on y remarquera surtout la comédie musicale de Gay au XVIIIe siècle et les charmantes opérettes de Gilbert au XIXe. Même au XVIIIe siècle, période ingrate à part Gay, on trouve des prédécesseurs à Gilbert. Et dans tout le volume on aura le plaisir de découvrir de fort jolies choses qu'il faudrait de longues recherches pour exhumer de bibliothèques.

English Art, 1307-1461, by *J. Evans* (Oxford Univ. Press, 1949, XXI-272 p., 13 dessins, 97 ill. hors texte, 30/). — Il n'existait pas de grande histoire de l'art anglais. Les Presses d'Oxford commencent à combler cette lacune dans ce volume, qui sera le cinquième d'une série de onze. Il s'ouvre sur une introduction générale de l'éditeur de la série, président de Magdalen College. L'événement est d'importance. L'auteur du livre s'est déjà fait connaître par des études sur l'art médiéval en France. Elle est donc bien placée pour mettre en lumière les influences exercées de chez nous sur nos voisins. Mais le XIVe siècle, avec la naissance du style « perpendiculaire », marque la résurrection d'un art indigène que les circonstances avaient depuis longtemps mis en sommeil. Non seulement l'architecture religieuse, mais la civile, et la décoration sous ses différents aspects, sont traitées par miss Evans. L'illustration est des plus belles. On se rappelle les quelques paragraphes où Focillon caractérisait l'art médiéval anglais; l'originalité, disait-il, en est profonde, « et nous ne faisons encore que l'entrevoir ». Ce livre occupera la partie du tableau que l'auteur d'*Art d'Occident* laissait ainsi à d'autres le soin d'exécuter.

The Mystery of Keats, by *J. M. Murry* (London, Nevill, 1949, 260 p., 12/6). — Dira-t-on que ce titre introduise dans le sujet un mystère pour le plaisir de le découvrir? Presque jamais. Il subsiste à propos de Keats beaucoup de points d'interrogation pour répondre auxquels il faut être, comme Murry, familier du poète. La valeur et le grand intérêt de ce livre tiennent à une analyse ingénieuse, qui tourne

parfois inutilement à la paraphrase, de ses poèmes et de ses lettres. La recherche psychologique trouve ainsi une base solide dans les textes, où l'on découvre toujours du nouveau. Trois études sur les rapports de Keats avec Milton, Wordsworth et Blake. La psychologie se mêle à la biographie dans les essais où Murry présente avec probité Fanny Brawne (cette réhabilitation n'est déjà plus nouvelle) et George, le frère de Keats.

Epitaphs and Occasions, by *R. Fuller* (Id., Lehmann, 1949, 60 p., 6/). — On a signalé ici les deux précédents recueils de ce poète. On a plaisir à lire celui-ci : le style simple, cursif, dense, soigné, recouvre une pensée sympathique. Un individu y tente de s'adapter à la vie collective et de soustraire, par l'art, quelque permanence à la mort et aux hasards qui le menacent à notre époque. C'est beaucoup d'avoir traité ces grands sujets sans grandiloquence.

After the Bombing, by *E. Blunden* (Ib., Macmillan, 1949, VIII-51 p., 6/). — Jeune poète après l'autre guerre, c'est encore elle et la dernière que chante Blunden dans son récent recueil. Ses motifs sont aussi la campagne (c'est un des interprètes attitrés de l'Angleterre pastorale, mais il ne s'interdit pas des prétextes japonais), l'enfance, la vie qui survit à la destruction; il y a des récits méditatifs dans la veine de Wordsworth, des poèmes de circonstance. Le style n'est pas imprévu, bien qu'à l'école de Keats Blunden ait appris à y faire passer la sensation. Il s'installe avec aisance dans des formes et des cadences consacrées, avec à l'occasion un exercice horatien. L'impression générale est celle de la sérénité conquise.

Collected Plays, by *S. O'Casey* (Ib., Id., 1949, 2 vol. de 314 et 354 p., 12/6 chacun). — Un talent fort et tranché, ce dramatiste dont on peut suivre ici l'évolution de 1923 à 1940. Il aurait fallu dater les six grandes pièces et les deux farces assez faibles qu'on espère voir bientôt suivies, en un autre volume, de ce qu'il a écrit depuis. Irlandais, il a pris la relève du drame poétique de Yeats et du drame paysan de Synge. C'est surtout le peuple des taudis de Dublin qu'il met en scène. Son style mêle curieusement le réalisme et la poésie, dans une langue populaire aux racines historiquement littéraires. Il est allé du réalisme à l'expressionnisme, en sacrifiant de plus en plus la nuance psychologique à la grande simplification par l'idée et par le symbole. La haine de la guerre, de l'obscurantisme clérical, la revendication sociale qui animent ses dernières œuvres, si elles sont généreuses, peuvent faire regretter la truculence patriotique des premières. Il ne cesse pourtant d'empoigner par son don verbal, sa science du métier, sa puissante ampleur visionnaire.

A Fearful Joy, by *J. Cary* (Ib., Joseph, 1949, 384 p., 12/6). — *Le grand chemin*, par J. Cary, trad. Lebettre-Laporte (Paris, Michel, 1949, 462 p., 540 fr.). — Voici le douzième roman de Cary, dont il a été souvent question ici. Cet indépendant s'est acquis une réputation solide et méritée, qui va se répandre chez nous grâce à la bonne idée de le traduire. *Le grand chemin* ressemble de plusieurs façons à *A Fearful Joy*. Tous deux se passent en Angleterre (il y a aussi de Cary un cycle africain) et embrassent plusieurs générations : ampleur et densité à toutes les échelles, celle du dessin d'ensemble et celle de la phrase; la vie est prise au sérieux, sans verser dans le tragique; le récit est rapide et continu, agrémenté de quelques personnages picaresques, et d'autres représentatifs sans verser dans le document. Cary perpétue une tradition saine et trop délaissée.

Time of Hope, by *C. P. Snow* (London, Faber, 1949, 416 p., 12/6). — Encore un roman à traduire, œuvre d'un relativement nouveau venu qui, comme Cary, libéré par un métier des servitudes littéraires, apporte à son travail l'expérience, le manque de préjugés, un œil frais et un style simple, et n'écrit que ce qu'il ressent le besoin de dire. C'est la semi-autobiographie d'un enfant pauvre et ambitieux qui s'élève au-dessus de sa condition d'origine, mais dont les rêves sont freinés par la vie : un retour de l'ambition à un amour déraisonnable, mais à l'amour. Les caractères sont analysés de façon à plaire chez nous; il y a de la satire et de la peinture d'époque. Livre bien équilibré, probe et attachant.

Men of Stones, by *R. Warner* (Ib., Lane, 1949, 223 p., 9/). — **Nineteen Eighty Four**, by *G. Orwell* (Ib., Secker, 1949, 312 p., 10/). — A l'inverse des précédents, ces deux romans sont tournés vers un avenir esquissé dans le présent que nous vivons. C'est dire que le problème de l'individu, de la société et du

pouvoir y est au premier plan, et que la crédibilité s'y fonde sur des craintes et des vraisemblances, non sur des réalités vécues. La cruauté y règne évidemment, pour asservir les corps et les consciences. Il y a beaucoup plus de théorie chez Orwell, d'allégorie chez Warner. Tous deux passionnent et horrifient par la froideur et par un mystère voulu. Orwell souffre de quelques longueurs, et la condensation de Warner est à son avantage.

Aubrey's Brief Lives, ed. by *O. L. Dick* (Ib., Secker, 1949, cxiv-408 p., 30/). — On a parlé ici d'Aubrey à propos d'un livre écrit sur lui. Voici celle de ses œuvres sur laquelle repose surtout sa réputation, illustrée de 29 hors-texte, savamment éditée et précédée d'une longue introduction qui restera longtemps le dernier mot sur le sujet. Du texte, inexpurgé et aussi complet qu'il est besoin, il n'existe pas de meilleure édition. Aubrey, grand curieux, avait réuni des notes en vue de 426 biographies : certaines, réduites à quelques mots, sont sans intérêt. Plusieurs de celles qu'on lira ici sont célèbres (Shakespeare, Bacon). Toutes (y compris celles qui concernent un Corneille ou un Descartes) se distinguent par une saveur pittoresque et une verdeur d'anecdotes qu'eût aimées Montaigne. Voilà pourquoi on se plaira à tant d'histoire et de légende mêlées. Mais cette galerie de portraits des époques Tudor et Stuart est aussi, cumulativement, une des meilleures images qui existent d'une période de bouillonnement intellectuel et de transition entre le moyen âge et les temps modernes.

Further Studies in a Dying Culture, by *C. Caudwell* (Ib., Lane, 1949, 256 p., 8/6). — Conquis jeune au marxisme, Caudwell a écrit plusieurs livres avant de mourir à la guerre d'Espagne. Il y a ici cinq études sur l'esthétique, la religion, la philosophie, l'histoire et la psychologie « bourgeoises », ou libérales. On y voit un esprit honnête et supérieur essayer de repenser pour son compte le fonds d'idées sur lequel ont vécu ses prédécesseurs, et de les fondre dans une vue de l'univers et de l'homme qui le satisfasse. Même si l'on est rebuté par les vues marxistes de la nécessité et de la logique historiques, on trouvera dans ce livre une cohésion, une intégrité intellectuelles qui doivent le faire prendre fort au sérieux.

The Old Knight, by *H. Palmer* (Ib., Dent, 1949, x-51 p., 7/6). — Il est permis de voir dans le poème qui donne son titre à ce recueil une image d'un poète vieillissant mais vivace. On ne l'a pas encore mis à son rang, peut-être en raison d'un style qui n'est pas imprévu, sans doute parce qu'il vit loin des coteries. Il paie consciemment le prix de sa solitude, avec sérénité et noblesse, et récompensera par l'exemple de sa paix intérieure, à notre époque troublée, tous les lecteurs qu'il mérite.

The Mind of Proust, by *F. C. Green* (Cambridge Univ. Press, 1949, 546 p., 25/). — Après l'article de Bisson et le livre de March signalés ici naguère, voici une addition importante aux études proustiennes, par un étranger de nos amis. March étudiait les rapports de l'intellect et de la sensibilité chez Proust. Green analyse son grand roman pour y trouver l' « histoire d'une vocation ». Le tableau est attachant en soi, les citations nombreuses et bien venues. La vocation dont il s'agit consiste à se trouver après bien des étapes, mais suivant un propos suivi, et à réaliser par le moyen de l'art une vision complète de la vie. La délicate démonstration de Green mène de front le récit de l'œuvre et celui de ces étapes, les rappels du bergsonisme et les ajustements imposés par l'artiste à son roman sans dévier de son dessein, l'équilibre observé par lui entre des états de conscience multiples et les procédés qu'il emploie pour demeurer « hartiste », comme disait Mme de Villeparisis. Il y a beaucoup à aimer et à apprendre dans ce volume.

Poems, by *G. Bullett* (Id., 1949, 64 p., 5/). — Recueil de bluettes un peu minces, mais non sans grâce et agréables à lire.

Poetry and Personal Responsibility, by *G. Every* (London, S.C.M., 1949, 96 p., 2/6). — Petit livre étonnamment plein sur la poésie contemporaine en Angleterre, qui utilise de nombreux travaux mais côntient aussi beaucoup de formules personnelles aiguës. Il souffre un peu de n'être pas complet, et manque parfois de liaisons et de proportions. Les passages approfondis sont excellents. Tendance humaniste chrétienne.

The Sacred River, by *L. A. G. Strong* (London, Methuen, 1949, 166 p., 10/6). — Quel écrivain était Joyce? Qu'a-t-il écrit, pourquoi, et comment? Cela en valait-il la peine?

Strong tente de répondre à ces questions en concentrant son exposé sur huit points principaux : notamment l'enfance irlandaise de Joyce, son goût pour la métaphysique et pour la psychologie de l'inconscient, sa technique, ses rapports avec Shakespeare, Swift et Blake, sa position vis-à-vis du christianisme, en particulier la veine religieuse de *Finnegans Wake*, qu'il contribue à élucider. Discutable, mais intéressant, surtout à une époque où Joyce est dans l'air, ce livre a le mérite de traiter en soi plusieurs questions littéraires et esthétiques soulevées par son sujet.

Livres reçus. — *Thursday's Season To A Gentile and Other Poems*, by Z. Jans (Paris, 1950, 76 p.). — *Un garçon près de la rivière*, par G. Vidal, trad. Martineau (Paris, les Deux rives, 1949, 304 p., 320 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 24-12-19-21.1.50. — Série : En Tchécoslovaquie (24.12-7.1). — *24.12 :* L'esprit d'entreprise dans le monde. Le droit anglais et l'adoption. L'art français à Londres. Les communistes chinois. Le village anglais. Ecrivains anglais du XIXe s. 2 poèmes de W. de la Mare. — *31.12 :* Leçons de 1949. L'avenir du socialisme occidental. Au Cachemire. Eteignoir sur la Pologne. Architecture, critique et public. Gandhi. — *7.1 :* Perspectives électorales. Différends anglo-U. S. Impressions de Grèce, d'Espagne. Renaissance de l'art en Angleterre. Le romancier Firbank. — *14.1:* Problèmes du Pacifique. Avant les élections. Politique étrangère socialiste. Le 4e point Truman. En Hollande. Les enfants grecs « déplacés ». Deux bons petits essais sur la vie anglaise. Le dramatiste Massinger. — *21.1 :* Périls orientaux. Le plein emploi dans le monde. En Grèce. L'Allemagne divisée. Fermiers et élections. Au Honduras.

The Listener, 1.12.49; 22.12.49-19.1.50. — Séries : Voyage de Priestley en Angleterre (1 et 22.12); la génétique moderne, par J. Huxley (Id.); G. d'Occam (1 et 29.12); Gœthe (1.12; 22.12-19.1); antiquités britanniques (22.12-19.1); Les E. U. et l'Europe (Id.). — *1.12 :* Réduction de l'aide américaine? La politique et les Parisiens. Le droit anglais. Lascaux. G. Bellini et l'art moderne. — *22.12 :* Problèmes impériaux en Afrique du Sud. La Syrie actuelle. La carrière de Staline. Ibsen. Joyce à Paris. M. de Falla. — *29.12 :* Message de Noël du roi. Ce qu'est un Lord chancelier. La démocratie turque. Différends anglo-U. S. Pnom-Penh. Berlioz et Wagner. Nouvelle de Silone. Poèmes de Watkins et Muir. — *5.1 :* Points saillants de 1949. Avenir de l'agriculture britannique. L'orfèvre Fabergé. Shakespeare joué par les élisabéthains. Shelley député (fantaisie). Ibsen. Disraeli. — *12.1 :* Année d'élections aux E. U. Les trois Grands et la Chine communiste. L'Etat et la science. La peinture française à Londres. L'alpiniste Smythe. Pêche au requin. Refus de la décadence anglaise. — *19.1 :* Emission politique de J. B. Priestley. Le parti au pouvoir et son mandat. Bonn. L'Uruguay. Expédition au Kenya. Ecoles de filles anglaises au XVIIIe s. Le compositeur Sweelinck. L'économie britannique. Le roman anglais.

Horizon, déc. 49-janv. 50. — Cette revue s'interrompt momentanément : on le déplorera. Bon dernier numéro : Notes sur le caractère britannique. Le compositeur Dallapiccola. Le peintre F. Bacon (reprod.). Sade. Poèmes. Une nouvelle.

Life and Letters, Jan. 50. — Obstruction à la circulation mondiale du livre. La famille dans la Bible. E. Sitwell. L'influence grecque contemporaine sur les lettres anglaises. Poèmes. Nouvelle.

The Adlephi, Jan.-March 50. — Fin des impressions de France et d'Italie de H. Williamson. Deuxième tranche du roman de Godwin (plus de 50 p.). Trad. de *Virelay* d'Eust. Deschamps, avec introduction. Poèmes.

The Dublin Magazine, Jan.-March 50. — Poèmes. Crommelin et ses fabriques de toile à Lisburn (Antrim), et les origines de Belfast. Une interprétation des contes de Grimm. Les débuts du théâtre irlandais. Un poème sur L. Bloomfield en Irlande. Poe et Mangan. L'essayiste R. Lynd.

J. V.

HISTOIRE DES RELIGIONS

CHRETIENTE. — Comme le R. P. Braun, professeur à l'Université de Fribourg le dit lui-même dans l'Avant-Propos, les études qui composent ce livre, *Jésus. Histoire et Critiques* (1), proviennent pour la plupart d'un chapitre de l'*Histoire Générale des Religions* paru chez l'éditeur Quillet. L'angle de vision sous lequel l'auteur s'est placé pour écrire est celui d'un historien appliqué à discerner dans les documents qui ont trait à la vie de Jésus les faits saillants et les idées fondamentales de l'Evangile. Ouvrage souverainement intelligent par un professeur éminent et qui connaît son métier à fond. Il ramasse en ce petit volume les résultats les plus sûrs auxquels ont abouti en ces dernières années les recherches exégétiques, de quelque côté de l'horizon qu'elles puissent venir. Des notes fort nombreuses permettront à ceux qui le souhaiteraient de pousser plus avant l'étude à laquelle ces pages les auront initiés. Se rend-on compte, par exemple, dans le monde savant qu'au point de vue paléographique nous avons des témoins des textes évangéliques qui datent de la première moitié du IIe siècle Les plus anciens manuscrits de Virgile ne remontent pas au delà du IVe siècle de notre ère.

Si l'on désire constater les progrès faits par les historiens catholiques dans ce domaine de l'exégèse évangélique, que l'on veuille comparer les Vies de Jésus-Christ écrites par Dupanloup, Louis Veuillot ou autres, il y a près d'un siècle, avec celles écrites par Lagrange, Grandmaison et Ricciotti (2). Nous sommes dans un monde scientifique tout à fait autre. Une ample introduction critique de plus de 200 pages permet dans ce dernier travail de situer le Christ dans son milieu géographique, social et religieux, de discuter les sources et de retracer brièvement l'évolution de la critique rationaliste en face du problème évangélique. Le corps du volume sans jamais négliger d'éclairer les obscurités possibles par les commentaires du philologue et du voyageur familier des Lieux Saints, se fonde néanmoins avant tout sur les Evangiles eux-mêmes dont de longs extraits sont cités. Certains points de vue sont à signaler. Celui-ci en particulier : Le procès et la condamnation de Jésus ont été l'œuvre d'une caste peu nombreuse de chefs religieux et de leurs satellites, sorte de conjuration partisane menée en grande hâte et où le peuple juif, en tant que tel, n'a eu presque aucune part. Ceci expliquerait la rapide diffusion du message évangélique dans le milieu de la primitive église de Jérusalem et de la Diaspora. Œuvre de réelle valeur.

(1) F.-M. Braun, O. P., *Jésus. Histoire et critique.* Paris, Casterman, 1947, in-12 de 260 p.
(2) Joseph Ricciotti, *Vie de Jésus-Christ*, avec introduction critique. Trad. de Maurice Vaussard. (Bibliothèque historique, Paris, Payot, 1947. In-8° de 712 p., 13 fig. dans le texte.)

L'éditeur de la *Vie de Jésus dans le pays et le peuple d'Israël* (3) a tort de déclarer que l'ouvrage est un « chef-d'œuvre du genre ». Non, c'est un livre rédigé simplement, sérieusement informé, qui est fait pour le public catholique populaire, rien de plus et rien de moins.

Est-ce d'une bonne méthode scientifique, quand il s'agit d'étudier une période d'histoire, que de commencer par déclarer que les documents qui nous en restent sont insuffisants ou unilatéraux et par conséquent en partie inutilisables? Dans ces conditions c'est ouvrir la voie à des interprétations qui ne peuvent se faire qu'en vertu d'idées subjectives et préconçues. Tel est le fait de M. Goguel, l'un des représentants les plus qualifiés du Protestantisme libéral. Il part de ce présupposé qui a pour lui valeur d'une vérité première : à savoir que le Christ n'a pas voulu établir d'Eglise. On se rappelle pourtant un livre de Mgr Battifol, *L'Eglise naissante et le Catholicisme*, dont Harnack, l'éminent historien protestant, disait : « On ne saurait entreprendre avec plus de compétence la preuve de l'identité originelle du christianisme, du catholicisme et de la primauté romaine. »

Il ajoutait : « Je me permettrai de recommander aux protestants qui s'occupent de l'histoire de l'Eglise de ne pas passer indifférents devant cet ouvrage, mais au contraire de l'étudier à fond. »

Un exemple entre beaucoup d'autres : M. Goguel croit devoir affecter un scepticisme de bon aloi devant la venue de saint Pierre à Rome et la présence de son tombeau. Il se pourrait que d'ici quelques mois la proclamation du résultat des fouilles sous la Basilique de Saint-Pierre lui apporte un démenti retentissant. Reconnaissons par ailleurs que l'éminent auteur rend un hommage mérité à l'idéal religieux et moral de cette Eglise primitive que le Christ n'a pas voulue.

Ouvrage de valeur où il y a beaucoup à prendre, mais dont la thèse générale ne nous semble pas conforme à la réalité historique.

M. H. V. Morton (5) a pris pour guide de son voyage les *Actes des Apôtres* et il a suivi « les pas de saint Paul. ». L'apôtre en son temps avait pu parcourir sans difficultés l'Empire Romain tout entier. Pareil voyage relève aujourd'hui de l'exploration, mais l'auteur est de bonne humeur, il sait voir, il sait écrire, il connaît parfaitement l'Ancien et le Nouveau Testament, il est un compagnon de voyage parfait, et à revoir avec lui ces lieux sacrés, j'ai pris un plaisir infini.

(3) Chan. Fr. Willam, *La vie de Jésus dans le pays et le peuple d'Israël*. Trad. par M. Gautier. Mulhouse, Editions Salvator, 1947. In-8° de 548 p., 33 phot. hors texte.
(4) Maurice Goguel, *Jésus et les origines du Christianisme. L'Eglise primitive*. Paris, Payot, 1947. In-8° de 632 p.
(5) H. V. Morton, *Sur les pas de saint Paul*. Trad. par C. de Virel. Paris, Hachette, 1948. In-8° de 352 p., 2 cartes, 24 pl. hors texte.

L'Evangile de Paul est-il vraiment l'Evangile du Christ? (6) M. Goguel ne dirait oui qu'avec beaucoup de nuances et de restrictions. Le P. Bonsirven, un spécialiste, l'un des hommes qui connaît le mieux toute la littérature judaïque et chrétienne, répond au contraire par l'affirmative. Pour lui, l'Evangile de Paul, c'est la doctrine promulguée par le Christ et prêchée par les apôtres. L'apôtre des Nations y ajoute sa note personnelle d'intuitions vitales articulées organiquement sur la base du Christ. Il a conscience d'une union surnaturelle à Dieu par le Christ et dans le Christ. Il est le Héraut du Christ et c'est pourquoi Bergson le range parmi les grands serviteurs de Dieu et les grands mystiques.

Albert Vincent.

Jésus ressuscité dans la prédication apostolique, par *Joseph Schmitt*. Etude de théologie biblique (Paris, Gabalda, 1949. In-8° de XL-248 p.). — Le Christ est-il ressuscité? Saint Paul répondait: « S'il n'est pas ressuscité, alors notre foi est vaine. » Dans le monde du protestantisme libéral, on admet maintenant que la croyance pascale a été l'élément caractéristique de la foi propre à l'Eglise primitive et que, dès avant la rédaction des Evangiles, le Christ sorti du tombeau a été l'objet du message chrétien, mais on ne prétend pas pour cela que cette foi ait été primitive. L'auteur étudie dans un travail qui n'avait jamais été fait les fragments de la catéchèse primitive qui se retrouvent dans les Actes et les Epîtres et il apporte la preuve que le fait de la Passion et de la Résurrection a bien été le thème de la première prédication chrétienne durant les trente premières années de l'ère apostolique. Ouvrage d'un jeune qui se révèle un maître.

Le Psautier, par *E. Podechard*. Traduction littérale et explication historique. I. Psaumes 1-75. In-8° de 330 p. — **Le Psautier. Notes critiques.** I. Psaumes 1-75. In-8° de 303 p. — On sait la place que les psaumes occupent dans la prière chrétienne. Ce premier volume traite des psaumes 1 à 75. Sur chacun d'eux on trouvera une traduction aussi littérale que possible suivie d'une explication historique. Le second volume sera consacré aux psaumes 76 à 150. Un troisième contiendra l'Introduction dans laquelle seront étudiées les questions générales : texte, versions, auteurs, dates, doctrine, etc. Un ouvrage distinct, *Le Psautier. Notes critiques*, réunit à l'usage des hébraïsants les notes ayant pour objet l'établissement du texte et la justification de la traduction adoptée.

Cet ouvrage est le résultat de toute une vie de travail, M. Podechard ayant été professeur de l'Ancien Testament aux Facultés catholiques de Lyon. Il est de ceux qui font honneur à la science française.

Les Livres des Macchabées, par le R. P. *F.-M. Abel*. Paris, Gabalda, 1949. In-8° de LXIV-491 p. — Signalons à tous ceux qui s'intéressent à l'Ancien Testament et à la Palestine le commentaire que le R. P. Abel, professeur à l'Ecole Biblique de Jérusalem, vient de consacrer aux Livres des Macchabées. Historien, géographe, philologue, depuis cinquante ans à Jérusalem, le P. Abel était tout indiqué pour écrire ce livre. Le commentaire est d'une richesse inépuisable. Les questions les plus difficiles sont abordées avec franchise et loyauté, discutées avec courtoisie et toujours résolues avec sagesse. Ouvrage de toute première valeur.

Lux Perpetua, par *Franz Cumont* (Paris, Geuthner, 1949. In-8° de XXXIII-524 p. 9 planches et figures). — Le savant auteur, membre de l'Institut, étudie dans ce volume qu'il n'a pas eu la joie de voir paraître, l'histoire de la croyance en une survie après la mort dans le monde gréco-romain. On ne sait ce qu'il faut davantage admirer de l'érudition impeccable ou de la hauteur de vues qui sait si bien dominer son sujet. Un de ces ouvrages qui restent et qu'on ne refait pas.

La révélation d'Hermès Trismégiste. II. Le dieu cosmique, par le *R. P. Festugière, O.P.* (Paris, Ga-

(6) J. Bonsirven, *L'Evangile de Paul*. Paris, Aubier, 1949. In-8° de 364 p.

balda, 1949. In-8° de xvii-610 p.). — Deux courants se partagent la pensée religieuse à l'époque gréco-romaine : le premier de tendance optimiste, et l'autre de tendance pessimiste. Pour celui-là, la vue du monde conduit à l'adoration d'un Dieu démiurge du monde. Pour le second, au contraire, puisque le monde est mauvais, Dieu ne peut qu'en être éloigné. Dans ce volume, l'auteur étudie donc ce Dieu cosmique, de Platon à Plotin. Un autre volume traitera du Dieu hypercosmique et par conséquent de la gnose. On voit d'ici l'immense intérêt qui s'attache à ces études. Le R. P. Festugière est un de ces maîtres devant lesquels on ne peut que s'incliner.

Les Pères du Désert, par *René Draguet* (Paris, Plon, 1949. In-8° de 333 p.). — Des originaux, ces Pères du Désert! Non. Des paysans égyptiens du ive siècle qui, retirés dans les grottes de la vallée du Nil, ont posé les principes éternels de l'ascèse et de la mystique chrétienne. Une large introduction retrace l'évolution de l'institution monastique à ses débuts et fait revivre ce que l'auteur appelle « l'esprit des moines ». Suivent les ouvrages eux-mêmes d'un certain nombre de Pères, saint Antoine, saint Paul de Thèbes, l'Histoire Lausiaque, etc. Images pieuses, fortes en couleur, avec tout autour une belle documentation scientifique par un des maîtres de l'orientalisme.

Pie XII. Sa vie. Sa personnalité, par *G. Walter*. Trad. Marcel Pobé. (Mulhouse, Ed. Salvator. In-12 de 291 p., IX pl. hors texte.) — Une intelligence hors pair, un sens religieux profond, des vues géniales qui dépassent son temps, son pays et son entourage, tel se présente le pape actuel aux yeux de tous ceux qui l'ont approché de près. Il est donc bon de connaître sa vie. Quel dommage que le livre soit si mal écrit!

Pie IX et son temps, par *Fernand Hayward* (Paris, Plon, 1949. In-8° de 439 p., 1 grav. hors texte). — Ce n'est pas seulement l'histoire personnelle de Pie IX, mais aussi celle de son temps, de l'Etat Pontifical, de l'Italie et de la politique européenne au xixe siècle. L'ouvrage se lit avec infiniment d'intérêt, mais il est des documents et des faits dont l'auteur n'a pas eu connaissance, et c'est dommage. Le jugement porté est juste : quelques ombres et de grands pans de lumière. Beaucoup d'incompréhension de la part de l'Italie et du Vatican lui-même.

Apologétique. Nos raisons de croire. Réponse aux objections. Publiée sous la direction de M. *Maurice Brillant* et de M. *l'abbé Nédoncelle*, professeur à la Faculté de Théologie catholique de l'Université de Strasbourg, avec le concours de M. le *chanoine Coppens*, professeur à l'Université de Louvain. (Paris, Bloud et Gay, 1948. In-8° de 1.386 p., 96 planches hors texte.) — Un avant-propos de S. Em. le cardinal Roques, une préface de Mgr Brunhes proclament non seulement la parfaite orthodoxie de cet important volume, mais aussi la conscience, l'érudition et la scrupuleuse loyauté avec laquelle sont résolues les objections qui peuvent être opposées au christianisme. Cette seconde édition reproduit dans l'ensemble celle parue en 1937. On y constatera cependant un certain nombre de mises au point qui étaient devenues nécessaires, comme, par exemple, le chapitre sur l'argument prophétique. Des chapitres nouveaux y ont été insérés, tels une étude du P. de Montcheuil sur le fait religieux, une analyse de la théosophie par le P. de Tonquédec, l'utilisation de l'argument prophétique par le P. Tournay, les rapports de la science et de la religion, etc. Nous avons là un de ces livres qui valent toute une bibliothèque. On ne saurait trop le recommander.

Histoire religieuse de la France contemporaine, de la Révolution à la IIIe République, par *Adrien Dansette* (Paris, Flammarion, 1949). — Un beau livre d'information avisée et totalement impartiale. Au début du xixe siècle, l'Eglise de France a réussi avec bonheur le problème de sa reconstruction, mais une partie de l'élite intellectuelle lui échappe ainsi qu'une forte majorité du monde des ouvriers. Erreur inconsciente, nous dit l'auteur, mais pourquoi n'a-t-elle qu'à regret suivi les enseignements de Léon XIII? Comment l'Eglise de France au xxe siècle a rétabli sa situation, c'est ce que l'auteur se propose de nous montrer bientôt. Ce premier volume fait désirer le second avec impatience.

A. V.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

LE « PALAIS DES THERMES ». — Nous avons entretenu nos lecteurs (*Mercure* du 1er avril 1948) des fouilles conduites dans le jardin du Musée de Cluny par M. Trouvelot, architecte en chef des monuments historiques, et par M. Paul-Marie Duval, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Les campagnes de 1947-1948 avaient délimité le pourtour du monument; celles de 1948 et 1949 ont achevé l'exploration de la partie nord parallèlement au boulevard Saint-Germain, et commencé celle des parties ouest et sud. M. Paul-Marie Duval est venu en exposer les résultats à l'Académie des Inscriptions.

La partie nord du monument est composée de deux grandes salles de 29 mètres sur 12, parfaitement symétriques par rapport à l'entrée centrale. Cette partie de l'édifice est remarquable par sa surélévation au-dessus du sol antique, ses caves donnant de plain-pied sur l'extérieur. Sa façade constituait le front monumental de Lutèce, car l'alignement de cette façade correspond à la limite des dernières couches de terrain solide qui constitue la « montagne » Sainte-Geneviève. Aussitôt après, vers le nord, ce sont les « alluvions modernes » de la Seine sur lesquelles on ne pouvait asseoir des constructions aussi puissantes. Il est donc probable, pense M. Duval, que la zone assez marécageuse qui séparait le fleuve du monument ne comportait pas de constructions importantes, et que c'est la façade du « Palais des Thermes » que l'on apercevait depuis l'île et depuis le fleuve.

L'exploration de la partie ouest a mis au jour dans la salle en contre-bas du boulevard Saint-Michel, les restes d'un vaste hypocauste qui a été brisé par l'écroulement de la voûte. Cette salle était un *tepidarium*, voisin du *frigidarium* central (la grande salle dite « des Thermes »). Au sud-ouest, le plan des caves romaines indique la présence du *caldarium* orienté de façon à profiter du soleil de l'après-midi, et contigu à des annexes non encore dégagées. L'angle sud-est est occupé par la cour de l'hôtel Cluny, et tout indique que telle était aussi sa destination dans l'antiquité : une cour.

On ne saurait donc plus douter que le monument énigmatique appelé « Palais des Thermes » ait été, en réalité, des thermes publics dont on connaît maintenant trois salles essentielles. Les deux grandes salles du nord devaient être des palestres. Quant aux salles non encore identifiées, elles ne pouvaient être d'une nature étrangère aux autres, car le *frigidarium* étant la salle centrale de l'édifice, on voit mal, dit M. P.-M. Duval, quel monument aurait pour salle d'honneur une salle de bains, si ce n'est un établissement de bains publics. Ce sont ses dimensions inusitées qui l'ont fait prendre pour un palais.

Dans son excellente monographie de l'aqueduc romain de

Lutèce, dit d'Arcueil-Cachan, M. A. Desguine remarque qu'un grand nombre d'auteurs anciens et modernes ont voulu, sans preuves suffisantes, faire de ces Thermes le point terminal de l'aqueduc. M. Duval ne s'est pas encore prononcé sur ce point. Mais il pense que le front monumental de Lutèce s'étant constitué dans la deuxième moitié du IIe siècle ou au début du IIIe, on peut imaginer que la ville romaine du Ier siècle occupait le sommet de la « montagne » Sainte-Geneviève, où l'on croit connaître les restes d'un *forum* rue Soufflot; et que cet essor monumental vers le nord convient assez bien à l'époque où, Lyon étant déchue depuis la fin du IIe siècle, un développement de Lutèce, tête de ligne du commerce fluvial des Nautes parisiens, est parfaitement admissible. Ces thermes de Cluny, d'une ampleur remarquable, auxquels il va falloir trouver une autre appellation que celle, ambiguë, de « Palais des Thermes », paraissent de date plus récente que ceux que recouvre le Collège de France.

ADAPTATION. — Ne quittons pas l'Académie des Inscriptions sans signaler que le compte rendu annuel de ses importants travaux n'avait pas été fait depuis longtemps de façon aussi complète, méthodique et pertinente que par son président de l'année 1949, M. Jacques Zeiller, qui a dirigé les débats sans une défaillance et avec une invariable bonne grâce. En prenant possession pour 1950 du fauteuil présidentiel, M. Charles Samaran a exprimé le vœu que les communications faites aux séances, et « qui portent aux quatre coins du monde par la voie des comptes rendus toujours tardifs, mais plus rapidement par celle de la presse (et depuis trois ans par celle de la radio), l'écho de découvertes importantes ou de brillantes controverses, soient l'objet de soins toujours plus attentifs, non pas seulement de ceux dont elle touche la spécialité, mais surtout de la part des autres ». Car, à son avis, rien n'est plus fécond que les remarques, rapprochements ou commentaires qu'elles peuvent suggérer en des domaines auxquels elles sont, en apparence, étrangères. Quand ces communications ont pour but de présenter ou de confronter des monuments ou des objets d'art, au lieu de faire circuler des photographies et des plans (qui ne sont jamais montrés aux membres de la presse, ou aux auditeurs profanes plus rares encore), ou bien d'obliger les auditeurs à les dessiner au tableau noir, ne pourrait-on user, comme dans d'autres sociétés beaucoup moins savantes, ou même à l'école primaire, de la lanterne de projections, la salle des séances étant déjà équipée pour y faire l'obscurité complète? Ceci, pense à juste raison M. Samaran, aurait certainement pour effet de retenir l'attention de l'assistance savante après l'avoir éveillée et de provoquer plus fréquemment des interventions; de faciliter la tâche des représentants fidèles, mais de moins en moins nombreux de la presse (ils ne sont plus que trois contre une douzaine en

1939, signe des temps) ; et d'attirer aux séances un public actuellement assez rare, mais dont on aurait tort de faire fi.

Cette suggestion a été accueillie dans certaines travées par des approbations très démonstratives. Souhaitons qu'elle puisse être prise rapidement en considération, c'est-à-dire que des obstacles d'ordre financier n'y fassent point échec. Et sachons gré à M. Samaran d'avoir, comme M. Maurice Reclus il y a trois ans, en séance solennelle, pensé à remercier ceux qui font effort afin d'intéresser le public à des travaux tenus *a priori*, par la presque totalité des directeurs de journaux, pour dénués de tout attrait pour leurs lecteurs.

LES PRIX DE VERTU. — La séance dite des « prix de vertu », mais qui est aussi celle des prix littéraires, séance publique annuelle de l'Académie française, est toujours assez courue. Est-ce à cause du prestige de l'Académie française, ou de celui de la vertu? On ne sait. Depuis la libération, l'éloge de la vertu — tradition qui remonte à cent vingt-neuf ans — a été fait par le prince Louis de Broglie, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, par M. Emile Henriot, par M. Robert d'Harcourt et par Me Maurice Garçon.

La tâche, l'année dernière, avait été facile à M. Robert d'Harcourt. Combattant héroïque de la guerre 1914-1918, au cours de laquelle il eut la mâchoire et un bras fracassés, et s'évada trois fois; père de deux fils qui, pendant la dernière guerre, ont été déportés dans les camps d'extermination allemands, il avait tout naturellement trouvé pour parler de l'héroïsme, du dévouement, du devoir, des formules jaillies du cœur. Comment s'en tirerait Me Maurice Garçon, auteur du *Diable*, de *Trois histoires diaboliques*, de *Madeleine de la Croix, abbesse diabolique*, de *la Société infernale d'Agen*, de *la Vie exécrable de Guillemette Babin?* Mais parbleu! comme un homme qui, selon les règles du droit canon, a contribué à l'exaltation de la vertu en se faisant l'avocat du Diable. Pour les profanes, cependant, cela ressemblait à la tenue d'une gageure, à quelque exercice paradoxalement acrobatique, dans le genre du réquisitoire de Me Barbemolle du *Client sérieux* contre le client qu'il vient de défendre. Me Maurice Garçon, qui de tous ses confrères porte le mieux l'habit vert, a l'habitude de s'assimiler rapidement les dossiers qu'il plaide, et il avait trouvé dans ceux des braves gens distingués par l'Académie pour une récompense tout ce qui lui était nécessaire pour un excellent plaidoyer qui lui a valu des applaudissements nourris et mérités. D'où vient donc la légende que la pratique de la vertu est ennuyeuse? s'est demandé Me Garçon. La vertu obligatoire est peut-être rebutante, mais non point la vertu librement pratiquée. Celle-ci n'est point chagrine : elle devient par l'habitude la nature même et se substitue insensiblement aux dispositions fâcheuses. La bonne humeur paraît l'accompagnement

naturel, nécessaire de la vertu, et non point la tristesse ni l'accablement. La générosité, la charité, le dévouement, ou tout simplement le sentiment du devoir accompli procurent des joies exceptionnelles. Ceux que l'on célèbre une fois par an sous la Coupole ne s'estiment pas des victimes du devoir, ni des martyrs, et sont devenus des exemples vivants de dévouement consenti. Mais c'est moins pour eux-mêmes qu'ils sont couronnés que pour les donner en exemple, provoquer une émulation et contribuer par là à servir le bien public, car la constatation des vertus privées ne console pas de la torpeur des vertus publiques.

Sans vouloir tomber dans ce travers des hommes mûrs, qui se montrent volontiers contempteurs des mœurs nouvelles, Me Maurice Garçon est obligé de constater que notre pays traverse une crise digne de causer de graves inquiétudes. « Certes, dit-il, on peut trouver à cet état de choses des motifs d'excuses : pendant quatre années la désobéissance au Pouvoir est devenue pour beaucoup un devoir, et la fraude s'est révélée une forme de légitime défense. La Justice, cette ultime sauvegarde des citoyens, en acceptant d'être d'exception, est devenue arbitraire. Comment la moralité générale n'en aurait-elle pas souffert? Ne désespérons pas, cependant. Parmi les forces actives qui peuvent avoir le plus d'influence pour le bien général, il faut compter la Presse. Mais tous les journalistes ne comprennent pas la haute fonction qui leur est dévolue. La Presse, sous le prétexte qu'elle fournit des informations, n'a pas le droit de rester impartiale entre le vice et la vertu. Quoi de plus fâcheux, par exemple, que cette tendance à présenter le criminel comme un héros de roman, à écrire comme une épopée du gangster, à exposer avec complaisance les règles de la prétendue *loi du milieu*, et à se contenter de marquer les points dans la lutte qui divise les représentants de l'ordre et les malfaiteurs? » Ces choses avaient besoin d'être rappelées par une voix autorisée, et l'on s'amusait à regarder le directeur d'un de ces journaux qui, placé non loin de la tribune, en prenait, comme on dit, pour son grade.

Robert Laulan.

Le camée d'Octavie. — M. Jean Babelon, conservateur du Cabinet des médailles, dont la communication a été introduite par M. Adrien Blanchet, a présenté un camée acquis tout récemment par la Bibliothèque nationale.

Ce camée appartenait au baron Roger de Sivry, dont le père l'avait acheté à un marchand ambulant à la foire de Leipzig vers 1850. C'est une gemme où la perfection de la matière égale celle du travail. Il s'agit d'une sardonyx à deux couches, l'une sombre, couleur d'écaille brûlée, l'autre d'un blanc laiteux. Le sujet est une tête de femme encore jeune, vue jusqu'à la naissance des épaules. La coiffure est celle des dames romaines vers la fin de la République, aux environs de l'an 40 av. J.-C. Le nom d'Octavie, sœur d'Auguste, est resté attaché à ce précieux ouvrage, et l'on peut le comparer au buste en basalte qui se trouve au musée du Louvre. Néanmoins il est possible d'hésiter entre Livie-Fulvie, la première femme de Marc-Antoine, ou Octavie, qui était veuve de Marcellus avant de devenir l'épouse d'Antoine, et qui mourut en l'an 11, après avoir été répudiée par Antoine épris de Cléopâtre.

Livres synodaux. — A l'aide d'un nouveau manuscrit qu'il a acquis à Londres, croyons-nous, M. André Artonne a étudié devant l'Académie des Inscriptions le livre synodal de l'évêché de Lodève de 1252. Il a montré qu'il appartenait à une famille de statuts synodaux dont font partie ceux de Béziers et d'Uzès, et dont le prototype est celui de Nîmes, qui a été considéré comme un modèle dans plusieurs pays de la chrétienté. L'auteur a, en effet, retrouvé des exemplaires de ce dernier, non seulement en France, mais en Espagne, en Italie, en Suisse et en Allemagne, ce qui atteste le rayonnement intellectuel de la France au XIIIe siècle. Ces statuts, exposés précis de ce que le clergé devait savoir pour l'administration des sacrements et la conduite des fidèles, sont précieux pour l'histoire des mœurs et de la façon de vivre au moyen âge. M. Artonne croit qu'il serait désirable que leur publication pour toute la France, commencée au XVIIIe siècle par les Bénédictins, et interrompue par la Révolution, soit continuée.

C'est l'avis des membres de la compagnie qui sont intervenus dans la discussion consécutive à cette communication, avec des arguments plus ou moins sérieusement fondés et parfois contradictoires. L'un d'eux, qui regrette que la France soit en retard, dans cet ordre de publications, sur l'Angleterre et la Pologne, y voit une source de renseignements sur les mœurs locales, comme si ces livres synodaux étaient l'œuvre spontanée du clergé des paroisses. M. Ferdinand Lot et M. Olivier-Martin ont remarqué avec raison qu'ils émanaient de l'autorité supérieure, — car l'autorité vient toujours d'en haut, — que la diffusion de certains d'entre eux dans des pays de langues diverses en était la preuve, et qu'ils devaient être étudiés avec une grande prudence au point de vue de l'histoire des mœurs, car on sait le nombre de prescriptions même — et surtout — répétées, qui demeurent lettre morte. Remarques qui prouvent que, dans les plus savantes compagnies, le bon sens n'est pas toujours la chose la mieux partagée.

La monnaie et l'Eglise. — Le droit de battre monnaie a toujours comporté d'appréciables avantages pour les bénéficiaires. M. Adrien Blanchet examinant devant ses confrères de l'Académie des Inscriptions l'importance des droits concédés en diverses circonstances aux évêques, aux églises et à diverses communautés religieuses, pense que ces concessions sont souvent en rapport avec des constructions et des réparations d'édifices religieux. Les monnaies des époques franque, carolingienne et capétienne portent de nombreux noms de localités dont la présence sur les pièces s'explique ainsi d'une manière rationnelle. Le plus souvent, le droit concédé consistait en une part, plus ou moins importante, de la monnaie émise régulièrement par l'autorité royale, ou celle qui s'était substituée à celle-ci. Cet usage était en relations avec la vie économique et politique du pays.

La publication des œuvres d'Henri Poincaré. — Cette publication, interrompue par les circonstances avec le tome III (1934), vient d'être reprise, à la suite du vœu émis au cours d'une réunion de mathématiciens à Genève, en 1948. L'Académie des Sciences décida de faire un effort dans le sens souhaité, en dépit des frais considérables d'une telle publication. Sur la proposition de M. Gaston Julia, son président pour l'année 1950, qui est professeur à l'Ecole Polytechnique, elle s'adressa à la Société des amis de cette école qui se chargea de la création d'un comité spécial chargé de réunir les fonds et de les gérer. L'édition des tomes IV et V fut décidée. Le tome V vient de paraître le premier, grâce à des dons du Centre national de la Recherche scientifique, de l'Union internationale d'Astronomie et des élèves des promotions 1946 et 1947 de l'Ecole Polytechnique qui ont versé plusieurs centaines de milliers de francs. Ce qui prouve que toute la jeunesse actuelle n'est pas vouée à la pratique des sports et à la fréquentation du cinéma. Le tome V, paru chez Gauthier-Villars, reviendrait, si nous avons bien entendu, à 5 millions de francs !

La politique musulmane de la France. — Nous avons eu, tout récemment, un éphémère sous-secrétariat aux affaires musulmanes. M. Emile Sicard, qui en a été le conseiller technique, est venu exposer à l'Académie des Sciences morales et politiques les souvenirs qu'il a gardés de son bref passage dans ce sous-secrétariat, et ses vues sur la politique musulmane qui devrait, à son avis, être celle de la France.

Cette politique, dit-il, commence par le problème des travailleurs musulmans en France, et se poursuit dans les terres d'outre-mer par

l'organisation des états musulmans, s'achève sur le plan international, par suite de la présence d'états musulmans libres, et la présence d'autres puissances musulmanes dans le monde. M. Sicard montre la nécessité d'une grande politique de l'immigration du Nord-africain, assurant son meilleur emploi, sa formation professionnelle, son hébergement, ainsi que la création, en France et dans les territoires musulmans, d'une élite musulmane. D'après lui, ce que recherche l'Islamique, c'est moins la liberté que l'égalité, et il pense qu'il faudrait accorder, aussi bien à la Tunisie qu'au Maroc, un statut de liberté, surtout depuis que les nomades de Libye ont reçu de l'O. N. U. un statut d'indépendance.

Cette indépendance, il faut commencer de l'accorder en associant toujours davantage les gouvernements aux responsabilités du pouvoir, surtout en face des grandes puissances : Etats-Unis, Angleterre, Russie, qui toutes, aujourd'hui, ont une politique musulmane, même si celle-ci n'est qu'un moyen.

Il préconise donc qu'en ce qui concerne l'Islam, nous soyons à la tête des initiatives destinées à en faire quelque chose de grand, et que nous n'agissions pas toujours la main forcée. Pour l'étude et la réalisation d'un tel programme, il estime indispensables un Conseil des Affaires musulmanes et un secrétariat d'Etat aux Affaires musulmanes. L'Académie, qui a accueilli cette solide communication avec une faveur méritée, a décidé de consacrer à sa discussion une séance spéciale.

La chanson des Narbonnais et l'histoire de Paris. — A la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, que préside M. André Lesort, archiviste en chef honoraire de la Seine, M. Dion, professeur au Collège de France, a fait une communication longuement applaudie sur les passages de la Chanson des Narbonnais relatifs à l'histoire de Paris. Cette chanson, qu'il est possible de dater à deux ans près (1200 à 1202), et qui a un peu les caractères de nos revues de fin d'année, met en scène les fils d'Aymery de Narbonne sous le règne de Charlemagne, mais en réalité évoque des épisodes du règne de Philippe Auguste, dont il est possible de vérifier la réalité. Paris y apparaît comme une ville très peuplée pour sa superficie, et surtout très fréquentée des étrangers, une ville où sévit déjà la crise du logement, si bien que maints visiteurs se résignent à loger sous la tente, dans les prés en vue du Louvre qui deviendront le Pré-aux-clercs. Nouveauté et privilège unique, on y mange du poisson de mer venu de Dieppe et d'Ault par relais de chevaux.

JUDAISME

J'éprouve une profonde répugnance pour les manifestations de « piété filiale », lorsqu'elles sortent du cadre privé qui est le leur, celui des salles à manger ou, éventuellement, des salles de banquet. Il me serait impossible d'aimer naturellement Max Nordau, comme l'aime sa fille. Mais je puis apprendre à l'aimer ou, du moins, à l'estimer et même à l'admirer, en prenant une connaissance précise de la valeur et de la portée de son œuvre et de son action. Le livre que Maxa Nordau consacre à son père (1), peut-il me donner cette connaissance ou relève-t-il de l'atmosphère d'anniversaire paternel? Voilà toute la question. Certes, ces sortes d'ouvrages ne peuvent jamais échapper entièrement à la littérature édifiante et apologétique, mais ici, la personnalité de Nordau est trop puissante pour se laisser emprisonner même par la vénération filiale. Elle sort du monceau des dithyrambes, entière, débordante de vitalité. Maxa Nordau y est tout de même pour beaucoup et un seul des nombreux documents inédits qu'elle

(1) *Max Nordau* (Editions de la Terre Retrouvée, Paris).

nous livre a plus d'importance que dix adjectifs enthousiastes que son père lui-même aurait écartés.

L'homme est passionnant dans ses multiples aspects : grand voyageur, polyglotte à l'érudition et à la culture étendues, journaliste dont les articles sont recherchés par la presse internationale, gynécologue au diagnostic sûr, en contact avec les personnages importants de son temps, mais mettant sa science et son bon sens au service des malheureux, des épaves de la société, mangeur dont le robuste appétit n'exclut pas le raffinement, amoureux sans bassesse, et surtout lutteur courageux, méprisant les sous-entendus, les circonlocutions, attaquant l'ennemi de front, cet ennemi fût-il un homme de sa race.

L'esthétique, chez Nordau, ne peut jamais être détaché de l'éthique. Le tout est subordonné à la raison souveraine. Sa pensée avance fermement, souvent à la manière d'un rouleau compresseur, ou attaque par coups de boutoir. Il y a de l'Allemand en lui, si même sa lucidité, son allégresse, son horreur de l'ombre et de la mystique sont méditerranéennes ou, du moins, françaises. Il aime la France, mais son systématisme souvent rigide et brutal se ressent de sa formation et de la langue qu'il utilise. L'esthéticien, à mon sens, ne vaut pas le sociologue et Maxa Nordau dit fort justement que l'essentiel des *Mensonges Conventionnels* garde aujourd'hui encore toute sa valeur et est justifié par les événements. Plus de cinquante ans après la parution de ce livre, la plupart des bluffs sociaux qu'il a dévoilés continuent à être considérés comme des vérités sacro-saintes, et les victimes qu'ils font ne se comptent plus. Pourtant, il ne faut pas négliger sa *Dégénérescence* qui fit beaucoup de bruit à l'époque et lui attira quantité d'ennemis. Cet ouvrage a été une réaction nécessaire, dans sa violence même, contre ce qu'il y avait souvent de fumeux, d'artificiel, de gratuitement délétère, d'histrionesque et de vain dans la production littéraire de son temps. Il a secoué violemment le poirier pour en faire choir et les poires et les parasites. Malgré ses excès, ses injustices et même ses ridicules, *Dégénérescence* reste partiellement valable à notre époque. Les « byzantins » qu'il combat avec plus de logique, plus de lourdeur véhémente, plus de respect pour la morale de la raison que pour la beauté de la raison, sont ceux qu'égratigne Julien Benda, si même leurs noms ont changé (encore que je retrouve curieusement un Paulhan parmi ses victimes...). Mais si les critiques d'Eleuthère ressemblent à des piqûres de guêpe, celles de Nordau rappellent fréquemment les pavés de l'ours...

C'est au penseur, au tribun, au militant sioniste que doit aller une admiration sans réserve. Il ne mâche pas ses mots. Au « auch- und Bauchjudentum », il oppose le « Muskeljudentum ». Il flétrit ceux qui, stupidement et honteusement, se vantent des chaînes dorées de la servitude. Il a horreur des geignards et des discutail-

leurs, refuse les honneurs, garde partout et toujours son indépendance et son franc parler. Compagnon de Herzl, il n'hésite pas, à l'occasion, à le critiquer, mais sait toujours concilier les exigences de la discipline et celles de la conscience. Il flagelle les combinards et les opportunistes et, après la mort de Herzl, prend position contre les tenants du sionisme pratique, dont il dévoile brutalement les faiblesses. Il veut faire du judaïsme une réalité saine qui replongerait ses racines dans la terre palestinienne, assigne au sioniste la mission positive de travailleur et de combattant, rejette les notions dorées du messianisme qui maintiennent le peuple dans une euphorie artificielle, fallacieuse et dangereuse et se place ainsi dans la lignée des Mendelé, Mocher Seforim, Bialik et Jabotinski qui, pour sauver le peuple qu'ils aimaient, n'ont jamais hésité à lui crier les plus dures vérités.

Revivre purement son enfance est une aventure uniquement à la portée des artistes préservés des prétendues expériences de l'âge mûr. Le petit monde judéo-russe que Bella Chagall a ressuscité avec des gestes innocents et émerveillés, se suffit à lui-même (2). La turbulente Bachka ne sait rien des haines qui s'amassent au-dessus du nid confortable où elle pépie. Elle ne pressent pas l'orage qui va tout détruire. Elle ne connaît des joie et des peines que celles qu'apporte la Loi qui, comme une saison miraculeuse, fait rire ou pleurer son père, sa mère, tous ceux qui l'entourent et la protègent. La piété qui inspire ce microcosme est une piété familière, vivante, sans pourquoi. Des exclamations sarcastiques, mais sans méchanceté, la traversent. Des plats abondants volent, portés par la grosse Havah. La chaude odeur de la cuisine et la chasteté de l'hiver se complètent, font bon ménage. On se bouscule dans les pièces. On s'émerveille de toutes les fêtes qu'on connaît pourtant. Bella Chagall est devenue une petite fille qui voit la neige avec « des yeux blancs, tout neufs », pour qui le citron de la fête des Tabernacles, « jaune, gros et grand, s'est étalé comme un Pharaon sur un lit moelleux, au centre du sucrier d'argent ». Qu'on ne lui demande pas la solution de problèmes philosophiques ou sociaux. Elle n'est pas comme Zangwill qui introduit dans le cœur de « l'enfant du ghetto » un germe d'inquiétude romantique : « Quelque chose de plus large était entré dans sa vie... » Elle n'est pas comme Shmarya Levin qui, dans « Enfance en Exil », traite ce qui fut « la vérité », en adulte pétri de culture, voulant « créer une certaine harmonie entre le présent et le passé ». Elle n'est plus Bella Chagall. Elle est Bachka, Bachinka, Bachutka, une fillette dont la main sûre sait exprimer les émois d'un regard jeune. « Les rayures des châles de prières se balancent comme des escaliers au-dessus des têtes recouvertes. »

(2) *Lumières allumées* (Editions des Trois Collines, Genève-Paris).

C'est que Bachka est aussi la femme de Chagall qui a illustré le livre, épiçant l'innocence d'un grain peut-être diabolique, d'une fantaisie légèrement sensuelle. Bachka anime les objets et Chagall les emporte. La synagogue, pleine de l'oxygène de la ferveur, va s'envoler jusqu'au ciel. Et la petite fille ne pense pas au sein que le peintre a fait palpiter en un pointillé émouvant... S'il n'y avait qu'eux deux, tout serait pour le mieux dans le plus frais des mondes. Mais il y a aussi leur fille, Ida Chagall, à qui on a eu le malheur de confier la traduction du texte maternel. Elle l'a proprement cochonné. Et si la poésie triomphe, malgré un impossible charabia, ce n'est vraiment pas de sa faute...

Il a fallu Hitler, Auschwitz, la catastrophe qui dura cinq années, pour que l'optimisme de M. Cecil Roth se brise et qu'il déclare dans sa préface à l'édition française de l'*Histoire du Peuple Juif* (3) : « L'esprit optimiste dans lequel il (ce texte) a été rédigé, semble aujourd'hui ridiculement suranné. » Ni les massacres qui accompagnèrent les Croisades, ni les bûchers de l'Inquisition, ni les hontes du Ghetto, ni les pogromes de Pologne, de Russie et d'ailleurs n'avaient pu fléchir l'espoir de l'historien. Les murs du ghetto n'étaient-ils pas tombés et n'y avait-il pas de nombreux prix Nobel juifs? A l'émancipation logique allait succéder l'émancipation sentimentale. L'évolution était, certes, lente, mais les gentlemen agissent plus lentement que la canaille et la construction est moins aisée que la destruction...

Dreyfus, à l'Ile du Diable, n'était que le précurseur, combien privilégié, de l'homme concentrationnaire, du client des chambres à gaz... Cecil Roth s'est enfin rendu compte que l'édifice de l'humanisme progressiste n'était qu'un château de cartes, dans un monde où l'on n'a pas encore su détourner des terres peuplées le vent de la bestialité...

Les mérites de son ouvrage sont grands, par ailleurs. C'est Josef Kastein dans son *Eine Geschichte der Juden*, composition d'une grandeur farouche, mais solidement charpentée, qui écrivait : « Wer Geschichte nicht als Schicksal erlebt... bleibt Materiallsammler. » Si Roth ne semble pas vivre l'histoire en tant que destin, il n'est pas qu'un amasseur de documents. Bien qu'on puisse lui reprocher de traiter un peu naïvement — restes de la « decency » oxfordienne... — les faiseurs de révolutions économiques et sociales comme des ogres, des monstres mal élevés, il a éclairé bien des aspects de la condition matérielle des Juifs, laissés souvent dans l'ombre ou trop linéairement exposés, telle leur position en face de la rigide structure féodale ou la fonction à la fois positive et négative du ghetto. Il a su réduire à leurs justes proportions certains événements grossis, tout en laissant à la légende la part

(3) Editions de la Terre Retrouvée, Paris.

qui lui revient en tant que moteur de beaucoup d'actions importantes. Il a dégagé du fatras des détails les importants courants migrateurs qui ont raviné l'histoire juive, lui donnant cet aspect mouvant et tourmenté. Il a développé des périodes peu connues comme celle des Hasmonéens, exposé magistralement les liens qui ont existé au cours de l'histoire entre la Palestine et la Diaspora, le soutien spirituel qu'a été le souvenir de la première pour la seconde, mais aussi l'aide que la seconde a pu apporter à la première, du temps de l'exil de Babylone, par exemple. Il a accordé à la civilisation juive la place importante qu'elle mérite, montrant ce qu'elle a donné au monde et ce que le monde lui a rendu...

Conçue par un esprit sans préjugés, cette *Histoire du Peuple Juif* est servie par un style que le grand Doubnov lui envierait pour sa clarté, son élégance, son allure artistique. Quant à la traduction, elle n'est pas exempte de quelques incorrections, d'ailleurs rares et, le plus souvent, bénignes.

David Scheinert.

MEDECINE

SUR L'HEREDITE. — Tout ce qui se rapporte à l'origine et à la destinée des hommes a toujours retenu leur attention : il ne pouvait en être autrement de la question de l'hérédité qui peut paraître la clef de ces problèmes. Aussi se penchent-ils sur le passé où ils pensent trouver le secret de cette origine, comme ils espèrent que les lumières de ce passé leur permettront d'éclairer l'avenir.

Ils n'ont pas été, et cela depuis fort longtemps, sans remarquer certains rapports, certaines analogies entre les êtres qui pouvaient les inciter à concevoir une parenté et même une possibilité de filiation au moins morphologique et physiologique. A la suite d'Aristote, au XIIIe siècle, on considérait que toutes choses étaient constituées par une matière et une forme. Celle-ci variait suivant les objets qu'elle déterminait, comme variaient parallèlement les éléments auxquels elle s'associait : il y avait, de part et d'autre, une progression qualitative qui aboutissait à des productions de mieux en mieux organisées et dont la forme se rapprochait peu à peu de l'âme, à laquelle, chez l'Homme, elle s'identifiait. Si elle ne l'exprimait pas explicitement, cette conception impliquait l'idée d'une évolution entre toutes choses.

Buffon, bien que gêné par l'explication fournie par la Genèse dont il ne pouvait et ne voulait mettre en doute la véracité, exprime, bien que sous forme dubitative, la même idée : « s'il était prouvé... que dans les animaux et même dans les végétaux il y eût, je ne dis pas plusieurs espèces, mais une seule qui eût été produite par la dégénération d'une autre espèce... l'on n'aurait pas

tort de supposer que d'un seul être la Nature a su tirer avec le temps tous les autres êtres organisés ». Notons que son hypothèse se rapporterait à une dégénération et non à une progression.

Il faut arriver à Lamarck et à Darwin pour que la notion d'évolution soit clairement et nettement exprimée. Mais, bientôt, leurs théories basées l'une et l'autre sur l'hérédité des caractères acquis, furent vivement attaquées et on en revint à la fixité des espèces de Cuvier, avec Jordan, Naudin, Mendel, Weissmann, Morgan et leurs adeptes. Weissman, en particulier, considérait qu'un organisme devait être divisé en deux parties, le *soma* et le *germen* et que, seul, ce dernier, contenant les éléments des facteurs déterminant les caractères, jouait un rôle dans la transmission de ces caractères. C'est la théorie de l'emboîtement des germes qui seraient tous préformés dans la cellule initiale, théorie qui expliquerait dans une certaine mesure la régularité et l'harmonie du développement à ses divers stades d'un être toujours sensiblement le même dans une espèce donnée. Nous ne parlerons que pour mémoire d'Hugo de Vries pour qui les modifications intervenues seraient dues à des mutations brusques, sans raison apparente et indépendantes de l'action du milieu.

Ces théories nous apparaissent comme tenant à la généralisation de cas particuliers, observés dans un domaine trop restreint et ne faisant état que des causes immédiates : il en est résulté des hypothèses hasardées, comme celle de Weissmann. Dans un organisme qui est un tout, il serait paradoxal que seules les cellules germinatives ne participassent point totalement à la vie de l'ensemble et ne pussent en subir les influences. Il convient donc de ne les accepter que sous réserve et seulement dans le cadre même des observations qui leur ont servi de point de départ.

Ce qui paraît, par contre, indiscutable, c'est l'hérédité des caractères acquis ou perdus : il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'évolution humaine qui, depuis la préhistoire, s'est modelée sur les nécessités et les possibilités qui se sont présentées au cours des âges.

●

La vie comporte un équilibre entre l'être et le milieu : c'est l'état physiologique. Mais l'un et l'autre étant sujets à variations, pour que cet être puisse subsister, il est indispensable qu'il y ait une certaine élasticité dans cet équilibre, pour l'adaptation au milieu qu'on ne saurait modifier à son gré. Il est donc nécessaire que cet être possède un régulateur qui permette cette adaptation. En fait, celle-ci se produit automatiquement pour, dans les limites de cette élasticité, maintenir, dans des conditions normales, la fixité et la survie des espèces.

Mais ces limites peuvent être dépassées : si les conditions deviennent exceptionnelles, si les variations du milieu sont exces-

sives et incompatibles avec la vie possible de l'être, nous sortons de cet état physiologique; nous entrons alors dans le domaine pathologique. Il ne s'agit plus alors d'une régulation : il devient nécessaire que des modifications plus ou moins profondes, dépassant les limites physiologiques présentes, se produisent pour assurer les possibilités de vie.

Cependant, si les variations du milieu ne sont qu'accidentelles et temporaires, les modifications fonctionnelles ne seront pas définitives, mais l'accident terminé, elles auront tendance à régresser pour revenir à la normale. Par contre, si elles persistent, elles auront pour conséquence de fixer dans le ou les organismes intéressés les modifications qu'elles auront provoquées : en ce cas, les cellules germinatives ne pourront qu'en être elles-mêmes affectées et ces modifications seront susceptibles de s'inscrire dans le patrimoine héréditaire. Il y a donc lieu de considérer, d'une part, l'intensité des variations, d'autre part, leur durée.

Prenons un exemple, cité par M. Vernet, d'après Mathias Duval : si on coupe la corne d'une vache et si les suites de cette opération sont normales, de courte durée et sans histoire, la descendance de cette vache n'est pas affectée par cette mutilation. Mais s'il s'agit d'un accident, si la blessure suppure, et nécessite un temps assez long pour la cicatrisation, ce qui est le cas de l'observation, trois veaux naissent successivement et il leur manque la corne du même côté. Il apparaît donc que le *soma*, seul intéressé à l'origine, a été, avec le temps, affecté dans son ensemble et que les cellules germinatives l'ont été à leur tour.

●

C'est ici qu'intervient la théorie nouvelle du Dr Maurice Vernet (1).

Pour lui, le régulateur est la sensibilité organique. Affectée par les variations qui se produisent dans le milieu où vit l'individu, c'est elle qui réagit en déterminant les variations utiles qui tendent à rétablir l'équilibre indispensable. « La sensibilité organique apparaît, en définitive, comme la faculté qu'a l'organisme vivant de réagir à toutes causes d'excitations physiques ou chimiques, d'origine externe ou interne, par des oscillations qui peuvent être physiologiques (donc sans importance dans le processus de l'hérédité) si elles restent à l'intérieur des limites normales de la marge réactionnelle; et, au contraire, pathologiques (donc susceptibles de s'inscrire dans le patrimoine héréditaire dans les conditions déterminées) si elles débordent ces limites. »

Mais alors, dans cette dernière éventualité, y a-t-il apparition d'une espèce nouvelle? Non, car si les conditions du milieu redeviennent ce qu'elles étaient antérieurement, les variations vont

(1) Dr Maurice Vernet. *Hérédité. Clartés sur une énigme.* Paris, Plon, 1949.

en s'amenuisant et ne tardent pas à disparaître. Ainsi se marque la fixité des espèces, leur autonomie et la spécificité de la sensibilité régulatrice.

Si donc la théorie du Dr Vernet apporte une explication des variations aussi bien naturelles qu'artificielles, elle exclut la possibilité d'une évolution dans le sens généralement donné à ce terme : en fait, elle ne permet pas le passage d'une espèce à une autre et, par conséquent, elle ne permet pas de penser que, par le mécanisme qu'il décrit, les espèces actuelles pourraient être issues d'une seule espèce initiale.

De ce côté, le problème demeure donc entier. Par contre, en ce qui concerne les variations, il a nettement progressé; d'abord il permet de faire abstraction des hypothèses qui ont été émises, ensuite il fournit une explication plausible des phénomènes envisagés; plus exactement, un pas de plus est fait vers l'inconnu, objet de ces spéculations.

Cependant, on peut se demander quelle est l'origine de cette sensibilité organique. Le Dr Vernet la considère comme une faculté : soit, mais nous retombons ainsi dans ces facultés dont il fut fait trop abus dans le passé. Par ailleurs, il se défend d'aller plus avant. « La régulation précise qui assure le fonctionnement de l'organisme vivant avec une telle indépendance et une aussi singulière autonomie ne peut dépendre que d'une énergie sensible, prééminente sur tous les phénomènes biologiques, et appartenant en propre à l'espèce qu'elle constitue. »

En fait nous demeurons dans le domaine des causes secondes ou immédiates, et il reste toujours à trouver et à préciser la cause première qui doit, elle aussi, être « prééminente » sur cette faculté.

A. Herpin.

Deux livres viennent de paraître qui, tant par leur qualité propre que par celle de leurs auteurs, méritent de retenir l'attention : l'un, « Regards sur l'organisme vivant » (Gallimard), du Professeur L. Binet, doyen de la Faculté de médecine de Paris, l'autre, « De l'animal à l'homme » (Masson), du Professeur Rouvière. De plus, ils soulèvent l'un et l'autre des problèmes du plus haut intérêt au point de vue philosophique, soit qu'ils les expriment, soit qu'ils les fassent entrevoir : à ce titre ils méritent plus qu'une simple mention et devront faire l'objet d'une analyse plus détaillée.

Médecine de France. — Cette publication réunit des articles de littérature et d'art aux pages médicales. A signaler dans le dernier numéro une étude sur Montesquieu, censeur impitoyable, qui complète celle parue récemment ici même.

Les tourments d'une femme frigide, par le Dr *J. Biezin*. Corrêa, Paris, 1949. — Est-ce un précis de médecine? Est-ce un roman? Ce n'est pas un précis puisque l'ouvrage est romancé; ce n'est pas un roman puisqu'il s'agit d'une observation clinique et, qu'en dehors d'une littérature spéciale, il n'est pas d'usage de proposer au public des livres où il est fait abus de termes d'une telle crudité : ceux-ci peuvent être parfois de mise dans le secret du cabinet médical où même il est décent, le plus souvent, de parler en termes plus voilés. Aussi pensons-nous que, pour l'ouvrage qu'il annonce sur le même sujet, l'auteur aurait avantage à opter pour une des deux formes et aussi à châtier ses expressions.

Vers la santé — Médecine 49. — Cette publication s'apparente à la fois aux ouvrages de vulgarisation et à ces « Digests » dont nous som-

mes inondés; elle participe aux défauts des uns et des autres. S'adressant à un public ignorant des choses médicales, ils infusent une fausse science qui est bien plus dangereuse que l'ignorance pure et simple. Se basant sur des affirmations contestables ou inexactes — celle, par exemple, attribuant à Michel Servet la découverte de la circulation qui est due à Harvey — ou qui ne se rapportent pas aux cas particuliers et que le lecteur ne saurait discriminer, celui-ci est exposé souvent à laisser aggraver des affections qui, prises à temps, auraient été curables.

Revue de criminologie et de police technique (Genève). — Dans le numéro de juillet-septembre, signalons une histoire de la torture des origines à nos jours, du Président de la Cour de Cassation de Genève : l'auteur en vient à parler du « sérum de vérité » et arrive à des conclusions qui se rapprochent de l'exposé que nous avons fait ici même de la question; de même une étude sur le même sujet d'un professeur à la Faculté de droit de Poitiers qui conclut : « Si l'emploi thérapeutique du procédé est confirmé par l'évolution scientifique pourra-t-on le bannir de l'expertise médico-légale? Ce serait dire que cette expertise n'est admise que dans la mesure où ses moyens ne peuvent la garantir efficace. » Ce numéro contient aussi des études fort intéressantes sur l'expertise légale des tableaux et des billets de banque.

NATURE

VISAGE D'UN SAVANT. — M. J.-F. Angelloz ne sera pas surpris sans doute, si du monument considérable qu'il vient d'élever à Gœthe j'ai particulièrement goûté tout ce qui a trait aux rapports de son héros avec la Nature (1). Dans ce très beau livre où les divers aspects du génie de Gœthe sont présentés en une synthèse qui renouvelle à nos yeux cette haute figure, Angelloz ne manque pas de faire ressortir l'importance des initiations scientifiques comme un des facteurs déterminants de sa formation. Gœthe s'avère ici le type idéal du cerveau complet, qui ne se satisfait pas de sa propre existence sur le plan de la pensée imaginaire et arbitraire, qui éprouve par ailleurs comme la perpétuelle inquiétude, la soif d'une discipline axée sur l'univers sensible, considéré comme support aux coups d'ailes de l'esprit.

Le phénomène, à une puissance aussi élevée, est rare. Certes, c'est chose banale qu'un poète, un philosophe, un dramaturge, s'enthousiasme du spectacle de la Nature, et lui voue tout ou partie de son œuvre; son émotion créatrice confond alors l'extériorisation de son moi avec les images reçues, et si étroitement qu'en vain voudrait-on les dissocier. Autre chose est la quasi-dualité dont Gœthe apparaît un des plus flagrants et des plus admirables exemples. Avec lui nous assistons à un dédoublement parfaitement conscient : la poésie, pour le poète, est le patrimoine secret, à quoi nul ne peut prétendre, qu'il peut soit tenir caché, soit dilapider à son gré. Au contraire, la Science se présente sous l'aspect d'un bien commun à tous les hommes, qui englobe leur support vital et appelle un enrichissement constant. Le Poète n'est pas obligé de se soucier de cet aspect matériel du monde; s'il en ressent l'inquiétude, même une sorte d'angoisse comme Gœthe,

(1) *Gœthe*, par J.-F. Angelloz (Mercure de France, Paris).

c'est une preuve authentique de génie, et j'entends ici « génie » avec sa signification de « longue patience », non d'éruption volcanique et désordonnée.

Une autre distinction s'impose en ce propos : par le mot Science je ne désigne pas l'objet d'une simple curiosité, d'un simple délassement, comme il s'en rencontre chez tout esprit éclairé. Sans doute, la campagne, les arbres, les fleurs, le chant des oiseaux, sont-ils pour Gœthe comme pour le moindre rêveur plus ou moins inspiré des motifs à méditation et à lyrisme. Angelloz nous le montre aux environs de l'an 1775 sous les traits idylliques du maître d'une maison des champs aux portes de Weimar, au bord de la petite rivière l'Ilm, tout pénétré du charme de la solitude et chantant dans un poème célèbre la mélancolique beauté du clair de lune. Il ne fait ici que subir le phénomène naturel, sans l'analyser. C'est plus loin, c'est plus avant qu'il pousse son souci de la Nature, avec la recherche active et approfondie, voire expérimentale, dans diverses branches du Savoir, telles que l'Anatomie comparée, la Géologie, la Botanique, l'Optique.

Ces travaux de Gœthe ont fait l'objet de mainte étude, comme celles de Michéa et de Viëtor, et il n'est pas nécessaire d'en reprendre à cette place le détail. Aussi bien, est-ce le mécanisme du fait lui-même qui importe. Bornons-nous à rappeler, à la suite d'Angelloz, que le culte de Gœthe pour les mystères de la Nature prit toute son ampleur quand il fut choisi par le jeune duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar pour ami, pour conseiller et pour ministre. De ses attributions relevait l'inspection des carrières et des forêts, et il y puise une véritable passion pour la Minéralogie et la Botanique. Entre temps il se livre ardemment à l'étude de l'anatomie, découvre en 1784 l'os intermaxillaire des mammifères, dont il tire autant de fierté que du plus étincelant de ses poèmes, échafaude vers 1790 sa théorie des métamorphoses des plantes, dont Auguste Saint-Hilaire pourra écrire plus tard : « L'ouvrage de Gœthe est du petit nombre de ceux qui non seulement immortalisent leurs auteurs, mais qui eux-mêmes sont immortels. » En 1791, sous le titre de *Contribution à l'optique I*, il publie les premiers éléments qui serviront de base à sa théorie des couleurs.

De cette doctrine de la « métamorphose des plantes », fondée sur la conception de l'*Urpflanze* ou plante primitive et des études qui l'ont précédée durant le séjour de Gœthe en Italie, notamment à Palerme et à Naples, le poète nous dit lui-même (*Œuvres d'histoire naturelle de Gœthe*, traduction Ch. Fr. Martins, 1837) qu'elles comptent parmi « les plus beaux moments de sa vie ». « Mais, ajoute-t-il plus loin, ces agréables occupations ont acquis une valeur inestimable à mes yeux depuis que je leur dois l'une des plus belles liaisons que mon heureuse étoile m'ait réservées. Elles me valurent l'amitié de Schiller, et firent cesser la mésintelligence qui nous avait longtemps séparés. »

Ce rapprochement, qu'Angelloz ne manque pas de souligner, eut lieu au mois de juillet 1794, à la faveur d'une séance de la Société d'histoire naturelle fondée par Batch à Iéna. Schiller, bien que grand admirateur de Gœthe, en tant que force constructive dans le royaume de l'esprit, le détestait sur le terrain plus étroit de la conviction intime. « Cet homme, disait-il, me barre la route. » De son côté, Gœthe traitait l'auteur des *Brigands* et de *Don Carlos* de « génie sauvage et inculte ». Ces deux sommets rêvaient ainsi de se foudroyer mutuellement. L'amour de la Nature devait les rapprocher. Au sortir d'une séance de la société de Batch, Gœthe et Schiller s'abordent. Gœthe se laisse entraîner à entrer chez Schiller, tout en discutant avec passion de sa grande idée de l'unité de composition organique des êtres vivants. Ils ne devaient plus cesser de se voir et de s'estimer. Pas plus que Gœthe ne devait jamais renoncer à sa ferveur pour ses premiers dieux, aussi bien ceux de l'Olympe que ceux de la Terre. En 1830 encore, deux ans avant sa mort, alors qu'Eckermann tout ému lui apportait la nouvelle de la chute des Bourbons, Gœthe comprit qu'il lui parlait de la controverse alors ouverte entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire à propos de l'organisation des mollusques. Que lui importait, auprès de ce débat « surhumain », la révolution de juillet! Mais je renvoie, pour cette plaisante mais significative anecdote, à l'article publié ici même par S. de Sacy en juin 1948.

Le créateur du *Faust* est-il un cas exceptionnel? On peut songer, à son sujet, au polymorphisme de Jean-Jacques, auteur du *Devin du Village*, d'*Emile*, du *Contrat social*, et en même temps des *Huit lettres sur la Botanique* à Mme Delessert. On peut songer à Kant, qui parallèlement à sa carrière de philosophe se livra à des spéculations scientifiques très hardies, que l'on retrouve dans les découvertes actuelles de la physique astrale. Dans *Natur der Kometen*, Zoellner énonce quelques-unes de ces anticipations, par exemple la constitution des systèmes d'étoiles fixes, l'origine, la constitution et la rotation des anneaux de Saturne; la constitution des comètes; l'effet des marées sur la rotation de la Terre. Son œuvre recèle aussi des passages qui font de lui un précurseur de Darwin, et qui même laissent pressentir les conceptions transcendentales de la physique moderne sur les dimensions de l'Espace.

On pourrait citer beaucoup d'autres cas analogues; celui de Gœthe, pour n'être pas isolé, n'en apparaît pas moins comme le plus typique. De son propre aveu il répondit à un besoin, le besoin d'un parfait équilibre entre le cerveau aux activités multiples et la recherche de l'Unique, représenté par la Nature. Lui-même a qualifié l'essence de cette double attraction de sa projection de pensée en comparant ses travaux scientifiques au lest d'un aérostat, qui le retient de s'envoler trop haut, de se perdre dans les nuages. « C'est pourquoi, dit-il à Rosette von Willemer, qui le

consigne en son *Journal*, à côté de la poésie je fais ces austères études scientifiques. »

Ainsi peut-il poser de temps à autre le pied sur le sol, reprendre contact avec le réel concret, et infliger aux bouillonnements de l'Esprit cette froide mais pure discipline des phénomènes naturels, qui dosera les messages venus d'en haut et donnera par l'équilibre sa vraie grandeur à l'homme et au poète. Qu'Angelloz me permette ici de le citer. « Il avait eu, dans le jardin botanique de Palerme, la vision du germe premier, de la cellule initiale, dont la multiplication et la différenciation formaient tous les éléments de la plante, ainsi ramenés à l'unité. Dès lors il n'était pas difficile — car la même loi s'appliquait à tous les êtres vivants — de s'élever à une immense et grisante unité cosmique. Dès maintenant Gœthe disposait d'une clef magique qui lui permettait de relier l'un à l'autre les phénomènes de la science et de l'art. (...) C'est le savant qui permet à Gœthe d'établir une liaison entre la nature et l'art. »

On ne saurait mieux dire. Ceux qui lisent et liront le Gœthe d'Angelloz sauront, grâce à lui, y voir l'Homme complet, le grand savant volontairement proche de la terre, et qui fut *aussi* un grand magicien de l'inspiration divine et du verbe.

Marcel Roland.

Les Oiseaux dans la Nature, par *Paul Barruel*, attaché au Muséum d'Histoire naturelle (Payot, éditeur, Paris). — « Chacun peut identifier une personne connue, même de loin et sans voir son visage, par sa démarche, sa silhouette, sa voix. (...) Un observateur expérimenté identifie un oiseau de la même manière. » Ainsi s'exprime la notice jointe au livre; elle résume l'idée fondamentale qui a guidé l'auteur : permettre à quiconque de reconnaître pratiquement un oiseau d'après ses signes et son comportement extérieurs. A ce point de vue, cet ouvrage, illustré par M. Barruel lui-même de nombreuses « silhouettes » de toutes les espèces de France, de Belgique et de Suisse, sera précieux. A l'heure où le printemps s'apprête à rendre aux bois, aux champs, aux jardins, leur jeunesse périodique, je le salue comme un auxiliaire indispensable de l'amateur et du professionnel. — M. R.

Atlas des Vertébrés : Poissons exotiques et d'aquariums. Amphibiens et Reptiles, fasc. I et II; texte et dessins par *F. Angel* (Editions N. Boubée et Cie, Paris). — Cette collection vient de s'enrichir de trois excellents petits volumes qui, par la précision des descriptions morphologiques et biologiques, et par la figuration en noir et à l'aquarelle des espèces décrites sont, comme leurs devanciers, de parfaites réussites techniques. — M. R.

Histoire de la grande pêche de Terre-Neuve, par *Robert de Lature* (Gallimard, édit., Paris). — L'Océan fut toujours générateur d'épopée. A la fois berceau et père nourricier, il offre au conteur, au poète, à l'observateur, un fonds inépuisable que la foule humaine n'aura jamais fini d'admirer, d'exploiter aussi pour ses besoins vitaux. M. de Lature, ancien officier de marine, nous narre ici la splendide histoire de ce continent englouti, grand comme la France, où se rassemble le peuple innombrable des morues; merveilleux objet d'étude pour l'ichtyologue, aliment millénaire pour les humains. J'ai goûté à l'égal, et même mieux qu'un roman, où se mêlent le sel, l'iode, le goudron, l'existence de ces travailleurs qui, ballottés entre le ciel et l'eau, acceptent la rude et noble mission de nous nourrir. — M. R.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

VOLTAIRE ET LE TESTAMENT DE RICHELIEU. — Voltaire n'a jamais entretenu de très bonnes relations avec les érudits de province et les Sociétés savantes auxquelles il appartenait. Il ne les aimait guère et sous une apparence d'extrême politesse et de parfaite courtoisie, se plaisait souvent à leur décocher de cruelles railleries. On sait la façon impertinente dont il a traité la pauvre Académie d'Angers. Les sarcasmes dont il a accablé le pauvre abbé Trublet (il compilait, compilait, compilait...) sont dans toutes les mémoires. Et bien d'autres exemples de cette animosité pourraient être cités.

Au vrai, la verve de l'écrivain était trop légère pour séduire des savants volontiers compassés. Mais ceux-ci, de leur côté, n'avaient pas de peine à découvrir les erreurs, le caractère superficiel de certains travaux de l'historien. Ils ne se faisaient point faute de les signaler. C'est peut-être bien ces critiques (souvent fondées) qui vexaient le père de *Candide* et expliquaient son attitude.

L'on connaît la fameuse controverse qui s'engagea au XVIIIe siècle à propos de l'authenticité du Testament de Richelieu. Il ne viendrait à l'esprit de personne de prétendre aujourd'hui contester cette authenticité; l'excellente édition critique que M. Louis André a récemment procurée lève définitivement tous les doutes. Et l'on admet unanimement que ce livre, comme l'estime M. Léon Noël dans la préface à cette édition, doit être classé « non seulement au premier rang des ouvrages écrits en notre langue sur la politique, mais en très bonne place parmi les œuvres de notre littérature générale les plus représentatives de la pensée française ».

Il n'en allait pas de même au XVIIIe siècle. Avec une opiniâtreté que l'on aimerait digne d'une meilleure cause, Voltaire soutint, durant quarante années, que ce Testament n'était pas authentique. Montesquieu s'était pourtant incliné devant l'évidence. Voltaire tenait bon. En public, il avait proclamé qu'il s'agissait d'un faux; par amour-propre, il refusait de se rétracter. Surtout, animé contre l'absolutisme, il en voulait à Richelieu de l'avoir instauré en France. Il laisse d'ailleurs entrevoir le fond de sa pensée dans ce demi-aveu : « Je hais tant la tyrannie du cardinal de Richelieu que je souhaiterais que le Testament fût de lui, afin de le rendre ridicule à la dernière postérité. » Et il ajoutait que c'était un fatras de puérilités, de contradictions, de faussetés qui ne pouvaient vraiment pas avoir été composées par un ministre d'Etat.

Une telle véhémence avait de quoi surprendre. Et elle étonna un honnête homme de province qui entreprit de réhabiliter le *Testament*. Cet honnête homme s'appelait Jean-François Gamonet,

conseiller du roi et directeur général de ses domaines en Flandre et Artois. La famille Gamonet était originaire de Riom en Auvergne et c'est dans le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* publié par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand que nous trouvons, sous la plume de M. Charles Juge-Chapsal, un écho de cette polémique entre Voltaire et M. Gamonet.

●

L'auteur, qui a longuement retracé les origines de la famille Gamonet, ses attaches avec la haute bourgeoisie d'Auvergne, le milieu imprégné d'humanisme où il passa sa jeunesse, l'auteur ne nous a pas fait de portrait de son héros. Mais nous l'imaginons volontiers, perruque poudrée et rabat de dentelle, un livre ouvert à la main, tout semblable à ces personnages que La Tour a fixés dans ses admirables pastels. Il était cultivé, maniait la plume avec élégance; l'enseignement des Oratoriens marquait leurs élèves pour toute une existence, mais Gamonet possédait aussi une formation technique solide. Il n'en fait pas étalage. Pourtant l'on sent bientôt, à suivre cette correspondance, combien fut outrecuidant Voltaire d'avoir voulu se mesurer sur le terrain financier avec un spécialiste. Car les arguments de la partie adverse gardent toute leur solidité.

C'est de lui-même que François Gamonet a engagé le fer avec Voltaire. S'il ne le connaissait pas personnellement, il possédait à Paris un ami qui se trouvait en relations avec le philosophe. Gamonet lui adressa la lettre qu'il destinait à Voltaire. La lettre fut transmise et Voltaire répondit. Le dossier qui conserve cette correspondance est aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal. M. Juge-Chapsal s'est contenté de le résumer d'après la publication qui en a été faite par M. Louis André, à la suite de son édition du *Testament de Richelieu.*

Au fond, on sent que le grave Directeur Général des Domaines du Roi en Flandre et en Artois avait dû être prodigieusement agacé en lisant la diatribe de Voltaire contre le Testament. Certes, d'autres que lui avaient déjà répondu à Voltaire; un membre de l'Académie française, Lauréault de Foncemagne, et un membre de l'Académie des Inscriptions, Ménard, s'étaient donné la peine de le réfuter. Mais sur des points de la controverse qu'il connaissait particulièrement, François Gamonet possédait des arguments si décisifs qu'il résolut d'entrer à son tour dans le débat. Et il faut croire que Voltaire se sentit atteint, puisqu'il reconnut que son interlocuteur avait partiellement raison.

Aussi bien, Gamonet s'était-il gardé d'aborder la question précise de l'authenticité du Testament. Pour lui, sa conviction était faite, mais il n'avait point l'audace de la faire partager au demi-

dieu qu'était alors Voltaire. Seulement, plusieurs des arguments développés par l'écrivain contre l'authenticité lui avaient paru tellement faibles, contradictoires et inexacts qu'il n'avait pu s'empêcher de dénoncer leur médiocrité.

Trois points avaient retenu son attention, l'un concernait le sort de la magistrature, le second celui de la noblesse dans l'armée, le troisième, les finances et la conversion des rentes. Beaux sujets de dispute, en vérité, et le troisième garde un certain caractère d'actualité, si les deux premiers n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif.

Sous la plume de Richelieu, Voltaire avait jugé inconvenante cette prétention du ministre de soumettre les magistrats à la taille. N'est-ce pas plutôt sous la plume de Voltaire qu'une telle dénonciation paraît pour le moins surprenante? François Gamonet démontre aisément que le philosophe se contredit lui-même : donnant en exemple l'Angleterre, il admire en effet qu'en ce pays, chacun paie l'impôt non selon sa qualité, mais selon son revenu. Voltaire visait le clergé qui, en France, était exempt de certaines redevances. Mais ce qui vaut pour le clergé vaut pareillement pour la magistrature : « Si vous avez pensé comme cela dans un temps — et comment, après avoir si bien pensé une fois peut-on ensuite ne pas toujours penser de même? — pourquoi improuvez-vous aujourd'hui dans la bouche d'un ministre d'Etat, qui est la seule personne qui puisse le dire avec fruit, ce que vous-même avez répété si souvent? Dans les Flandres d'ailleurs, ce que Voltaire paraît ignorer, chacun paie la taille. Ce qui ne déshonore pas un conseiller au Parlement de Douai déshonorerait-il un conseiller au Parlement de Paris?

Le second reproche adressé par Voltaire à Richelieu n'est pas davantage justifié. Le ministre de Louis XIV estimait que si la noblesse refusait de servir dans les armées du roi, celui-ci avait le droit de l'y contraindre. Eh quoi, Voltaire était-il à ce point ignorant de notre histoire qu'il semblait méconnaître les origines mêmes de la noblesse française et comment la concession du fief avait toujours été liée au service personnel à l'ost du roi? Si le noble s'y dérobe, il perd tous ses privilèges. Le souverain peut donc, s'il lui plaît, le rappeler à son devoir féodal.

Mais c'est surtout à propos du chapitre des finances, spécialité du Directeur des Domaines, qu'avec une parfaite courtoisie, Gamonet démontre les bévues accumulées par Voltaire. Dans les calculs assez compliqués que Richelieu présente au sujet du rachat des rentes constituées, Voltaire avait cru découvrir de grossières erreurs : « Je prie tous les calculateurs et gens versés dans la Finance de lire ce chapitre et dire s'ils n'ont jamais vu de pareils comptes et de pareils projets de ministre? » Gamonet avait saisi l'invitation et démontra aisément que c'est Voltaire qui n'avait rien saisi aux calculs de Richelieu. Tout au plus reproche-t-il à

ce dernier d'engager le roi à racheter les rentes constituées au taux de leur dévaluation, ce qui peut être une opération fructueuse pour le Trésor mais préjudiciable au crédit public. Seulement, cette dernière vue est de haute politique, et de la politique, Gamonet n'en entend point faire.

●

Nous l'avons dit : Voltaire accusa le coup. Il avait reçu la lettre de François Gamonet à la fin du mois de janvier 1765. Dès le début de février, il répondit aux observations de son interlocuteur.

Son argumentation est pauvre. Sur le premier point, il réplique qu'il n'est pas avilissant de payer l'impôt en Angleterre et dans les Flandres sans distinction de personne, parce qu'il en a toujours été ainsi, alors qu'en France, la taille ne pèse jamais que sur les roturiers. Et d'ajouter : « Voit-on le Premier Président du Parlement de Paris sous la dépendance d'un collecteur de village? » En marge — car Gamonet a inscrit sur la lettre même de Voltaire ses critiques — le directeur des Domaines note simplement : qu'à l'origine, seuls les serfs payaient la taille en Angleterre. Si la Grande-Bretagne a redressé le reste de cette ancienne barbarie, pourquoi ne la redresserions-nous pas aussi?

Sur la question du service obligatoire de la noblesse, Voltaire ne daigne pas opposer le plus petit argument. Il se contente de juger que l'idée formulée par Richelieu d'enrôler la noblesse et de la faire servir par force est une idée absurde. Du coup, François Gamonet, l'homme paisible et courtois, se fâche un peu. Il en veut au philosophe de manquer à ce point au portrait qu'il se faisait de lui : « Bon Dieu, gronde-t-il, est-ce bien M. de Voltaire qui parle ainsi? Dans ce cas, que toute la noblesse serve donc sans être soudoyée, c'est la condition sous laquelle elle fut exempte de la taille. » Avec beaucoup de patience, il reprend tout son raisonnement sur le service dû à l'ost royal, bien qu'il ait perdu l'espoir de convaincre son adversaire.

Sur le troisième point enfin, celui des Finances et du rachat des rentes constituées, Voltaire est bien obligé de rendre les armes. Il le fait sans bonne grâce et rejette sur le rédacteur du *Testament* l'erreur qu'il a commise en prétextant que ce rédacteur s'était mal exprimé. Mais, là encore, il tombe à côté, car il affirme que les suppositions de l'auteur du *Testament* sont irréalisables : « Pas du tout, répond Gamonet. M. de Voltaire paraît ignorer l'édit de 1764 qui met en application tout ce que propose le *Testament...* »

Mais comme le philosophe voulait garder le dernier mot, il avait achevé son épître en concluant : « De quelque façon qu'on s'y prenne, le *Testament* reste un monument d'absurdité que les ignorants admirent séduits par un grand nom. » Le trait, à

l'égard de Gamonet, manquait cette fois de délicatesse. Mais celui-ci ne se blessa pas et se contenta d'inscrire en marge : « Pas plus absurde cependant que ne l'est toute cette réponse-ci. » Et nous, qui jugeons la polémique avec sérénité, nous serions volontiers tenté de donner raison à François Gamonet.

●

Le débat s'arrêta là. Après M. Louis André, M. Juge-Chapsal a bien fait de l'évoquer devant l'Académie de Clermont-Ferrand. Il met effectivement en lumière la virtuosité et la science de cet Auvergnat exilé dans les Flandres. Il démontre surtout la versatilité et la faiblesse de Voltaire comme politique. Ce défenseur des idées nouvelles restait au fond fort attaché aux privilèges de sa classe, peu enclin à les sacrifier aux réformes qu'il prétendait proposer. On le savait déjà. Il n'est pas mauvais d'en administrer une preuve supplémentaire.

Jacques Levron.

La correspondance du colonel-baron Damas. — Ce sont encore des lettres du dix-huitième siècle que signale le bulletin de la *Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (1948-1949). Hélas! s'il était besoin d'illustrer d'un exemple frappant la médiocrité des ressources qui rend précaire l'existence de nos sociétés savantes de province, le bulletin de cette Société viendrait à point nous le fournir. Ce bulletin est constitué par la réunion de comptes rendus mensuels en quelques pages, et nous connaissons plus d'une société obligée d'adopter ce mode de publication sommaire et insuffisant. Quant à imprimer les études elles-mêmes, il n'y faut guère songer ou attendre tous les deux ou trois ans. On nous met l'eau à la bouche en résumant des communications qui doivent être d'un vif intérêt. Il faut nous contenter d'en connaître l'existence et de garder l'espérance de les pouvoir lire *in extenso* quelque jour...

M. Emile Ganière a donc présenté à la fin de l'année 1948 les lettres adressées par le baron Louis-Etienne-François Damas, comte de Crux, à son père, de 1761 à 1763. Colonel au régiment de Foix, le baron devait rejoindre son unité à Landerneau avant de participer à la campagne qui le mena à Saint-Domingue où la signature du traité de Paris et la fin des hostilités avec l'Angleterre le surprirent. Ces lettres contiennent — nous dit-on — de curieuses précisions sur la vie de garnison et le séjour d'une année environ dans l'île de Saint-Domingue. Elles sont écrites très lisiblement, au courant de la plume, sans rien déguiser de la vérité et cette franchise, cette aisance d'un grand seigneur lettré accentuent le charme de cette correspondance.

Les lettres du colonel-baron Damas étaient conservées au château de Menou. Le comte de la Roche-Aymon les a déposées aux Archives de la Nièvre. Chacun s'en félicitera. L'on sait fort mal, en France, combien sont riches et importantes les archives privées. On commence seulement à s'en rendre compte. Une commission supérieure, présidée par le duc de la Force et siégeant aux Archives nationales, a reçu pour mission de les sauvegarder. Elle commencera à en dresser l'inventaire et cette première tâche amènera bien des surprises : un premier sondage a révélé l'existence dans *un seul* département de l'Ouest de 226 chartriers privés. Trésors enfouis, trésors méconnus. Il y a de beaux jours en perspective pour les érudits locaux...

A propos de l'iconographie des tombeaux des ducs de Bourgogne. — Mais que pourront-ils faire, si les moyens continuent à leur manquer? Il y a un problème des Sociétés savantes, qu'il faudra bien un jour exposer aux lecteurs du *Mercure*. A Nevers, on est réduit à distribuer de minces bulletins. A Dijon, l'*Académie des Sciences, arts et belles-lettres* publie en 1948

les travaux des années 1940-1941. Sept années de retard! J'entends bien qu'il y a eu la guerre. Mais de tels délais ne risquent-ils pas de présenter à la longue de graves inconvénients qu'il est trop facile de discerner?

Dans ce volume, que nous avons reçu récemment, ce ne sont pas les bonnes notices qui manquent. Beaucoup ont un caractère strictement local. Nous avons retenu une courte étude de M. P. Quarré intitulée : « Deux œuvres du quinzième siècle se rattachant à l'iconographie des ducs de Bourgogne ». Il s'agit d'un dessin de la collection Walter Gay au Louvre représentant un personnage vêtu d'un large manteau à manches qui tombe jusqu'aux pieds et la tête recouverte d'un capuchon rabattu masquant presque entièrement le visage. On évoque tout naturellement à sa vue les célèbres pleurants du tombeau de Philippe le Hardi ou ceux de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière.

L'auteur y sent pourtant moins l'influence bourguignonne que celle des sculpteurs et des peintres flamands. Et il rapproche ce dessin des statuettes du tombeau de Marguerite de Bourbon à Brou. M. Quarré étudie d'autre part une miniature qui se trouve dans un recueil de bulles conservé à l'Hôpital général de Dijon : cette miniature reproduit le cortège de l'entrée du duc de Bourgogne à Dijon. Il y découvre deux petits enfants de chœur tout à fait semblables à ceux qui figuraient en tête du cortège funèbre placé autour du tombeau de Philippe le Hardi. Aussi se demande-t-il si le miniaturiste ne s'est pas inspiré de ce tombeau. L'hypothèse se justifie.

Ainsi les recherches d'érudition locale concourent-elles — et c'est leur destin et leur utilité — à préciser ou rectifier des études plus générales. — J. L.

DANS LA PRESSE

Deux lettres de Rimbaud. — La « Table Ronde » de janvier publie la traduction d'une note d'Enrico Emanuelli parue l'été dernier dans « Inventario » : il s'agit des relations qu'eut Rimbaud en Afrique avec l'explorateur italien Ugo Ferrandi. Celui-ci tenait alors un journal, en partie perdu, en partie conservé. Le nom de Rimbaud revient souvent dans la partie conservée — dont le possesseur actuel n'autorise pas la publication. Enrico Emanuelli en donne seulement un bref échantillon, mais il y joint une lettre de 1923 de Ferrandi et deux billets de Rimbaud lui-même.

Dix phares. — Pour les « Nouvelles littéraires », Jean Rousselot est allé demander à deux cents personnalités françaises de désigner les « dix phares » du demi-siècle qui s'achève; il commence à publier le 5 janvier quelques-unes des réponses. Quant au résultat d'ensemble de ce sondage, le voici :

Albert Einstein	70 %
Henri Bergson	65 %
Marcel Proust	60 %
Claude Debussy	60 %
André Gide	58 %
Paul Valéry	56 %
Louis de Broglie	56 %
Sigmund Freud	53 %
Pablo Picasso	53 %
Paul Claudel	52 %

Viennent ensuite : Péguy, Planck, Ravel, Rodin, Mauriac et Fleming, l'inventeur de la pénicilline.

Sur Romain Rolland. — Nous avons signalé déjà l'excellente revue *Glanes*, « Cahiers de l'Amitié franco-néerlandaise », qui paraît tous les deux mois à Amsterdam, et dont la belle tenue littéraire répond à une présentation digne de la tradition typographique hollandaise. Dans le numéro de janvier-février, et précédant un article d'Albert Béguin, *Patience de C.-F. Ramuz*, signalons un groupement de textes concernant Romain Rolland : *La pensée religieuse de Romain Rolland*, par Paul Claudel; extrait du *Journal* de R. Rolland (1895); *Enfance de Romain Rolland*, par Wibina Boissevain; *Romain Rolland est mort*, par Claude Aveline.

Répertoire. — André Wurmser : *Chronique de l'année Balzac, IV : L'aaart* (« Europe », janvier). — Dr François Goust : *La notion de complexe en psychanalyse* (« Larousse mensuel », janvier). — Denis Marion : *Le cinéma anglais* (ib.).

VARIETES

CORNEILLE ET LE PAYS D'AUGE. — Il y a quelques années, on nous a dit sur les bords de la Touques, entre Trouville et Pont-l'Evêque :

— Corneille est venu ici en sabots, de Rouen.

— En sabots! Et pourquoi?

— Il paraît qu'il était fort pauvre.

— Et pourquoi ici?

Cela, on l'ignorait, on ne put me citer aucun texte où cette histoire fût transcrite, et la chose en resta là, faute d'une « prise » suffisante. Mais ces sabots semblaient se rattacher au soulier de la légende fameuse : Corneille vieux et misérable, perdant sa semelle « au cœur du vieux Paris », et contraint de recourir au savetier le plus proche, dans la rue de la Parcheminerie. (Ce n'est peut-être pas une légende, quoi qu'en aient dit les historiens irrités.)

Par la suite, certaines recherches qui n'avaient pas du tout Corneille pour objet, nous amenèrent à fouiller une colline de cent mètres ayant nom le Mont Canisy, non loin de Trouville, de l'autre côté de la Touques. Et nous y découvrions un débris de chemin qui joignait autrefois Bénerville à Vauville : « le chemin du *Cid!* » Le pré qu'il longe : « pré du *Cid!* » Une seconde fois, l'ombre auguste surgissait, à quelques pas de sa première évocation.

Comment le *Cid* a-t-il fourni un baptême à cette sente perdue et à cette prairie? Les registres centenaires des plus proches mairies furent consultés : il y est question à longueur d'années, dans les budgets, de cet ancien chemin, invariablement orthographié « du *Cid* ». Supposera-t-on une altération de vocable? Mais ces altérations se font toujours dans un sens populaire, jamais dans un sens savant. Une chose qui valait un *bezant* d'or, est devenue une chose qui vaut son *pesant* d'or, parce que le peuple, qui n'est pas numismate, ne connut guère les grosses pièces d'or de Byzance. Tomber dans les *pâmes*, ou en pâmoison, est devenu : tomber dans les *pommes!* Mais jamais le *pesant* d'or, si l'expression avait d'abord existé, n'aurait pu devenir un *bezant* d'or malgré la présence de cette monnaie; ni tomber dans les *pommes* devenir : tomber dans les *pâmes*. De même le chemin du *Cid* aurait pu familièrement se muer, par exemple, en un chemin du *cidre*, et il ne l'a point fait, — tandis que jamais un herbager n'aurait converti savamment sa prairie en « pré du *Cid* » si le mot *cidre* avait été son premier baptême. Il faut donc admettre qu'on se trouve devant une appellation d'origine, et qu'il put y avoir là un contact direct avec le poète. Mystère comme celui des sabots, et cependant moins impalpable, puisqu'il repose sur une espèce de signature.

Peu après, un hasard de lecture nous a révélé que Corneille, en 1658, fut remboursé d'un petit capital par un certain Jean Thomas, de Rouen. Il en chercha le remploi, non à Rouen, mais loin de là, au village de Surville, qui est limitrophe de Pont-l'Evêque. Une dame Euldes, châtelaine du lieu, avait besoin de 4.200 livres, que le poète lui prêta au denier quatorze, un peu plus de 7 %. Cette fois, c'est un acte précis, un contrat signé et daté, qui nous conviait à entendre le nom de Corneille dans ce charmant écart du Pays d'Auge. Le bruit confus des sabots et la rumeur fastueuse d'un pré cessaient, semble-t-il, d'être des hasards vides, — tout cela se groupant comme pour traduire une présence en ces parages.

De Surville où vivait la dame Euldes à Vauville où se blottit le chemin du *Cid*, le vol d'oiseau est de six kilomètres. En son milieu, qui est aussi à mi-parcours entre Pont-l'Evêque et Trouville, se trouve le village de Canapville, autour duquel l'histoire des sabots s'est principalement maintenue; et c'est bien là, en effet, que vint Corneille, chaussé n'importe comment. Petit chapitre de sa biographie qu'aucun travail, parmi des milliers, n'a mentionné jusqu'ici. C'est à Canapville qu'il résida à diverses reprises au cours d'une trentaine d'années, pour la raison la plus certaine, la plus chère, la plus simple. Cette raison, enfin trouvée, avait nom Marie Corneille.

Sœur du grand homme, et sa cadette de trois ans, Marie Corneille n'a guère sollicité les exégètes, certains même l'ignorent, tandis qu'on a épuisé toutes recherches sur les autres membres de la famille. Réparons cet oubli, et rendons-lui visite dans ce Canapville où s'écoula son existence de femme et de mère.

Née à Rouen au début de novembre 1609, dans la célèbre maison de la rue de la Pie, elle fut baptisée le 4. L'homme du Pays d'Auge qu'elle épousera en 1634, provient d'une très ancienne famille. Il s'appelait Guillaume Ballan. Son père était venu à Rouen vers 1620, comme lieutenant de robe longue au bailliage et y rencontra les Corneille.

Guillaume Ballan, écuyer, receveur du domaine d'Auge, ramena Marie à Canapville, là où avaient vécu son propre père, son grand-père, son arrière-grand-père, là où allaient vivre ses enfants et ses petits-enfants. Admirable fixité domiciliaire de six ou sept générations.

Leur maison s'appelait le manoir Prétot, située un peu au delà de l'église quand on se dirige vers Trouville, et à cent mètres de la route, entre celle-ci et la rivière, mais dérobée aux regards par des clôtures. Ample construction rectangulaire à un étage, coiffée d'un grand toit de tuiles, et d'époque Louis XIII. La façade principale, orientée au levant, est en colombage. Celle d'ouest, aveugle, présente un rez-de-chaussée en pierres de grand appareil, qui supporte un étage à colombage entièrement recou-

vert d'essentes; elle est flanquée d'une tourelle quadrangulaire. A l'intérieur, un corridor de silex noir mène à un somptueux escalier de bois, dont la rampe s'orne de balustres sculptés, avec pendentifs aux angles. Et si nous décrivons avec un peu de détail ce manoir Prétot, c'est parce qu'il est demeuré tel que le fraternel Corneille l'a connu et hanté. Hélas! Il ne sert plus aujourd'hui que de grenier à foin!

Les prés qui l'avoisinent s'appelaient et s'appellent encore les « prés Ballan » ou les « longs Ballan ». Et dans les villages qui bordaient les deux rives de la Touques, jusqu'à Vauville, les Ballan possédaient bon nombre de propriétés, de « bras d'or » comme on nommait les merveilleux herbages d'entre Pont-l'Evêque et Trouville, à cause de leur richesse que la nature aux « bras d'or » suffit à procurer sans qu'il soit tellement besoin de bras d'homme.

La sœur et le beau-frère du grand poète, ses nièces et leurs maris, ses petites-nièces, reposent dans l'église de Canapville. On peut dire que nul lieu au monde ne fut plus riche en dépouilles cornéliennes que ce village du Pays d'Auge. Mais aucune pierre ne les signale plus, l'église ayant été incendiée par deux fois et les dallages refaits.

Il serait bien difficile de dater les séjours de Pierre Corneille chez sa sœur. Si l'on consulte, à la recherche de places disponibles et logiques, les éphémérides cornéliennes dressées par Armand Le Corbeillier, on est tenté d'inscrire un premier voyage (est-ce le premier?) au printemps de 1638. Corneille chômait de plume après les accueils blessants et déprimants faits au *Cid* par la gende-lettre, par un tout-puissant Cardinal et par une Académie assez lourdement lancée dans cette offensive. Il a pu souhaiter alors le revif consolant de l'amitié fraternelle et même être appelé par Marie, qui s'en était allée de Rouen voici trois ans. Ou bien en avril et mai 1639, après la mort du père. Un père disparu, l'union se resserre parfois entre les enfants dispersés. De plus se posent les questions d'hoirie et de partage. Pierre Corneille, devenu chef du nom, a pu joindre une nécessité d'affaires aux raisons sentimentales pour prendre la route de Basse-Normandie. Au reste, les fêtes nuptiales, les berceaux, les deuils furent nombreux au manoir Prétot; et Corneille qui avait à un haut point l'esprit de famille, ne s'est pas toujours privé d'y paraître.

Nul doute qu'il n'ait parcouru en compagnie de son beau-frère et de sa sœur leurs divers domaines et admiré leurs « bras d'or », et qu'il n'ait fait quelques promenades à Vauville. Puisque les Ballan ont donné leur nom à des prés de Canapville, il leur vint à l'esprit et au cœur de donner à ceux-ci, de Vauville, et à ce

chemin, le nom du *Cid*. Pensée charmante, et honneur rendu au glorieux frère. Et le nom admirable est resté à cette prairie après trois siècles, comme est resté le nom des Ballan à cette autre prairie qui borde la rivière. Entrelacs de tendresse fraternelle. Quelle autre explication fournir?

Nous nous abstiendrons de dérouler ici la généalogie et la descendance collatérale de Corneille en Pays d'Auge, qui est considérable. Nous ne citerons, pour la singularité du fait, qu'une de ses arrière-petites-nièces, parce qu'elle se nommait Marie de France comme la célèbre poétesse du Moyen Age, et parce qu'elle épousa en novembre 1788, à Pont-l'Evêque, un certain... Pierre Corneille, bourgeois de cette ville, adjoint au maire sous l'Empire, puis juge de paix sous la Restauration.

Pour en revenir aux sabots des bords de la Touque, il est possible que ce surgeon du soulier décousu de Paris ait été procuré par les soins de quelques membres de la famille, toujours attentifs aux souvenirs locaux de leur ancêtre. Le célèbre poème de Théophile Gautier dut y avoir grande part. Mais il est possible aussi qu'un autre apport y ait aidé. Quelque chose de plus insistant que les meilleurs poèmes pénétrait alors dans les provinces et sous les moindres chaumes. Les images d'Epinal.

On sait quelle fut leur importance, en politique notamment, dans la propagation de la légende napoléonienne, dans la préparation du Second Empire. Les images d'Epinal vulgarisèrent l'histoire de Corneille et de son soulier. Nous avons tenu en main l'une d'elles, évidemment inspirée par le poème théophilien, où l'on voit l'humble échoppe, le vieux poète debout, fier, et à ses pieds l'homme de mécanique réparant sa chaussure. Une fenêtre est ouverte sur un vague décor parisien. Et cette belle phrase, naïvement elliptique, souligne une noble misère : « Le grand Corneille faisait raccommoder sa chaussure parce qu'il n'avait pas l'épine dorsale assez flexible. » Où donc le parolier de la fruste image a-t-il été prendre que la misère de Corneille, toute relative et tardive, et momentanée, fût due à son intransigeance vis-à-vis des puissances? Et quelle sorte d'intransigeance?

Cette variante des sabots normands serait somme toute assez récente, un siècle à peine. Mais elle offre un violent contresens temporel; car si Corneille est venu à diverses reprises à Canapville, ce ne fut pas durant sa vieillesse parisienne, sédentaire, étroite, aux chaussures éculées, mais en son bel âge et durant sa riche époque rouennaise.

Quoi qu'il en soit du contresens, et des détours inconnus qui amenèrent là ces sabots plus que douteux, n'en biffons pas complètement la légende sous des refus épais. Que son caractère pittoresque et touchant la préserve contre l'impitoyable critique! Et donnons-lui asile dans la maison où vint Corneille, chez sa sœur.

Récemment, au printemps de 1948, un homme des Monuments historiques est venu à Canapville, a photographié le manoir Prétot sur toutes ses faces, sous tous ses angles. Doit-on y voir la promesse d'un classement sauveur? Cet homme savait-il qu'il s'agissait d'un lieu cornélien? Allons jusqu'à l'espérer. Et si ce classement se produit, pourquoi ne scellerait-on pas sur cette maison normande de l'époque de Louis XIII un mémorial en souvenir du grand Corneille et des diverses résidences qu'il y a tenues? Pourquoi n'y joindrait-on pas, si petite qu'elle soit, une paire de sabots, que l'on expliquerait à un visiteur sentimental comme une histoire poétique plus ou moins véritable, plus ou moins incertaine? Même sceptiques, même avertis, ne sommes-nous pas tous, quelque peu et en secret, ce visiteur sentimental?

Gérard-Gailly.

TROIS LETTRES INEDITES DE LEON BLOY. — Des trois lettres qu'on va lire, la première m'a été confiée par ma grand-mère, quelques jours avant sa mort. Sœur de René Martineau — ami intime et exégète de Bloy — elle partagea toujours l'admiration de son frère pour lui. Elle lui voua même une confiance si parfaite qu'elle lui demanda tout naturellement conseil avant de marier une de ses filles; cette lettre est la réponse de Bloy.

Les deux autres, si caractéristiques à divers égards, sont adressées à ma mère, Edith Bienvenu.

J. Merklen.

I

...Vous sollicitez mon avis sur une chose des plus graves. En pareil cas, un avis est nécessairement un conseil, c'est ce qu'on ferait soi-même.

Rien de plus simple. S'il pouvait être question de mariage pour l'une de mes filles, je lui laisserais la liberté absolue de son choix, avec un respect infini pour ses répugnances, me réservant uniquement de l'avertir, avec la plus grande tendresse, au cas où je verrais *qu'elle se trompe sur les mérites ou les défauts du prétendant.*

Et voilà tout. L'autorité des parents ne peut aller plus loin. C'est l'extrême limite.

Vous savez que la matière du sacrement de mariage, l'essentiel pour un théologien, c'est le naturel et parfait consentement, c'est-à-dire l'Amour.

Ce qu'on appelle chez les bourgeois mariage de convenance est une horreur, une impiété, une prostitution sans excuse. Les débuts de la vie conjugale, la prise de possession, pour parler net, si on la suppose hors de l'amour — cas tout à fait ordinaire dans notre jolie société chrétienne — est une abomination dont la vie

entière peut être empuantie et qui doit contaminer spirituellement les enfants à naître. Rien ne saurait être plus grave.

Il y a la source d'illusion : le désir d'assurer le bonheur *de sa fille. Vœu absurde et antichrétien. Les anges de Noël n'ont pas annoncé le bonheur sur terre, mais la* paix, *rien que la paix aux hommes de bonne volonté.* Pax in terra, felicitas in cœlestibus. *Tout ce qu'il est permis de souhaiter à ceux qu'on aime, c'est la paix en ce monde, fût-ce dans la souffrance, et cette paix n'est possible que par l'amour.*

Vous voulez marier votre fille. Savez-vous si seulement c'est sa vocation? Car chacun de nous a la sienne. Il y a d'excellentes filles qui ne sont pas appelées à la vie du cloître et qui ne sont pas non plus appelées à la vie conjugale ou qui n'y sont appelées que très tard. Laissez donc agir Dieu tout seul. J'imagine que vous vous détesteriez un peu si vous disiez à cette enfant de se marier pour vous faire plaisir. Pour ce qui est de « regretter l'occasion », qu'en savez-vous? Vous m'avez demandé plusieurs fois de prier pour elle. Certes, je demande à Dieu d'en faire une sainte n'importe comment.

II

Saint-Piat (Eure-&-Loir)
15 *juillet* 1912.

Ma chère Edith, qui voulez bien consentir à être ma petite nièce, j'ai reçu hier de votre mère bien-aimée ce que vous lui avez donné pour moi et votre pauvre oncle adoptif vous embrasse avec une grande joie.

En avançant dans la vie, ma chère enfant, vous sentirez de plus en plus quelles bénédictions divines on appelle sur soi, quand on entreprend de consoler ceux que le monde croit forts *et qui souffrent d'autant plus que personne n'a pitié d'eux..*

Dieu qui est le fort des forts est Celui qui a le plus besoin de pitié. Il l'a dit lui-même par Moïse dans l'Ecriture : « Il sera consolé en ses serviteurs, » et il suffit de regarder du côté du calvaire pour comprendre cette parole inexprimablement sainte.

Les plaintes des faibles, tout le monde peut les entendre et s'attendrir, et cela est évidemment très bien; mais les plaintes de la Force, qui est assez généreux, qui a le cœur assez haut pour les entendre?

Je vous en prie, Edith, méditez là-dessus. Ce que je vous écris en ce moment, soyez sûre que personne ne vous le dirait. Si vous vous appliquez à cette pensée, je vous assure que, sans même vous apercevoir de l'effort, vous vous sentirez tout près de Dieu, ayant franchi d'un seul bond beaucoup d'espaces intermédiaires et votre cœur sera merveilleusement agrandi pour la Joie et pour la Souffrance supérieures.

Vous serez exaltée sur des sommets et vous découvrirez des

horizons admirables que la niaiserie sentimentale des méditations ordinaires vous laisserait toujours ignorer.

Il faut avoir compassion de Dieu qui souffre et de ceux qui souffrent avec lui en haut. C'est l'exemple de celle qui pleure sur la Montagne.

Soyez donc bénie, chère petite Edith. Je vous aime de tout mon cœur.

Léon Bloy.

III

Mévoisins par Saint-Piat
(Eure-et-Loir)
21 *juillet* 1914

Ma chère Edith,

Je viens de recevoir les 325 francs. Remercier votre mère, vous et Hélène serait impossible et absurde. En écrivant je savais d'avance la réponse. Je savais au moins qu'en cas d'impossibilité absolue, j'étais sûr de déterminer du chagrin. J'ai donc écrit avec une véritable peine de cœur. Aujourd'hui j'ai tout à coup le sentiment d'une délivrance merveilleuse en même temps que celui d'une extrême stupidité qui m'empêche d'exprimer ma joie. Je me sens comme à dix-huit ans, lorsque je me laissais mourir de froid, n'osant pas aller chez le charbonnier du voisinage tellement j'étais timide! *Détail curieux que René Martineau a oublié de mentionner dans son livre.*

Ce qui me touche le plus, mes chères petites nièces, *c'est ce que vous avez fait, vous Edith et votre sœur Hélène. Vous saurez, un jour, ce que Dieu a mis dans mon cœur pour vous.*

C'est demain la fête de ma fille cadette et de ma grande sœur Madeleine. Je voudrais être sans péché, comme l'admirable Jeanne d'Arc, de qui je m'occupe en ce moment avec grand amour, et avoir la puissance des miracles pour que ma prière fût irrésistible. Alors toutes les Madeleines, de ce monde se croiraient dans le Paradis et je pleure de joie rien qu'en y pensant. Mais je ne suis qu'un pauvre homme... A ce titre cependant, ma prière doit être entendue et elle vous est tellement acquise!

Je vous prie, Edith, de dire à votre mère que je suis, que nous sommes ravis de la qualité supérieure du vin qu'elle nous a envoyé. Assurez-la que l'usage de ce très bon vin me sera très profitable pour mon travail difficile et qu'ainsi elle aura été ma collaboratrice bien-aimée. Si Jeanne d'Arc est contente de moi, ce que je veux espérer, elle sera contente d'elle, et nous finirons par être heureux tous ensemble, après avoir souffert plus ou moins sur la terre.

Madeleine, Hélène, Edith, je vous embrasse très tendrement.

Léon Bloy.

GAZETTE

Madeleine Vernon. — *Madeleine Vernon, qui avec Henri D. Davray avait traduit au Mercure divers ouvrages de Kipling et Frank Harris, vient de mourir.*

Chargée de reportages en Afrique du Nord, au moment de la guerre du Rif, pour L'Intransigeant *et divers périodiques, elle avait publié en Angleterre même* Sands, Palms and Minarets. *Traductrice, pendant la guerre, au War Department des Etats-Unis, elle avait été décorée par le gouvernement américain. Elle était chevalier de la Légion d'Honneur.*

Elle avait fondé dans sa jeunesse les premières organisations d'infirmières sociales. Très mêlée à la vie parisienne, liée avec Henri Bataille, Fernand Gregh, Edmond Sée, Simone, Robert de Clermont-Tonnerre, Lugné-Poe, Suzanne Després, Philippe Berthelot, Léon Blum, Robert Trebor, Marguerite Moreno, Tristan Bernard, elle s'est toujours refusée à écrire ses Mémoires.

Légion d'Honneur. — *Le* Mercure *est heureux de relever, dans une récente promotion de la Légion d'Honneur, le nom de J.-F. Angelloz, nommé chevalier.*

Prix. — *Le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris, destiné cette année à un poète, a été attribué à notre collaborateur Philippe Chabaneix pour l'ensemble de son œuvre.*

Le livre du jour : « Une vie ». — *M. Julien Gracq se plaint, dans* Empedocle, *que le critique se croie tenu de découvrir chaque semaine un écrivain. Bien que je me sente, par solidarité avec mes confrères, encore tout endolori de la volée de coups de bâton que vient de nous administrer l'auteur du* Château d'Argol, *je me risquerai, moi aussi, à « jeter dans l'arène » un nom nouveau; ce ne sera pas « à son de trompe », assurément, et le moment est venu d'user de la sourdine « wa-wa » chère à certains trompettes de jazz... Puissent mes accents ne pas retentir au delà des colonnes du* Mercure, *et l'écho ne jamais répéter le nom de M. Guy de Maupassant! C'est un souhait, hélas! que je ne peux faire que bien*

timidement : car Une vie (1) *a trouvé en deux mois plus de trente mille lecteurs, qui seront moins discrets que moi. Au moins ne serai-je pas accusé de me faire le héraut d'une renommée nouvelle; je parle le dernier :*

Il écoutait pendant qu'Aboubèkre lisait,
Et souvent à voix basse achevait le verset...

« Vas-y, Maupassant! » La première fois, en effet, que j'entendis ce nom, ce fut, il y a quelques années, sur les rives de la Seine : encouragé par une centaine de supporters, un grand garçon brun, solidement bâti, tirait sur ses rames avec fureur. Il fut ce jour-là champion de l'Ile-de-France. L'année suivante, avec son ami Pinchon, il fut aux championnats d'Europe finaliste de l'épreuve de double scull (A. Artinian, barreur). Depuis, victime, dit-on, d'une maladie bizarre, il abandonna la compétition. Je le rencontrai un peu plus tard au ministère de l'Education Nationale, où j'avais affaire; il y remplissait les fonctions de rédacteur. Je lui rappelai ses exploits. « Je ne rame plus que pour le plaisir, me dit-il. Canotier du dimanche... » Il considéra son bureau, et soupira. « Il faut bien vivre », fis-je bêtement. Il répliqua : « Vous, au moins, vous vivez de votre plume. » Je ris de bon cœur. Il m'avait semblé le voir ranger vivement dans son sous-main quelques feuillets noircis. « Est-ce que vous écririez? — Oui, mais Flaubert m'en biff les neuf dixièmes... » Il poursuivit : « Je l'aime beaucoup, et il veut bien s'intéresser à moi. » Je lui en fis compliment, et le quittai en exprimant l'espoir de lire bientôt quelque chose de lui. Un an après paraissaient Les soirées de Médan, *six nouvelles, précédées d'un bruyant manifeste. Celle de M. de Maupassant, quoi qu'il fût en concurrence avec MM. Zola et Huysmans, était incontestablement la meilleure.*

Je fus enchanté de Boule-de-suif, *et étonné du silence des feuilletonistes littéraires sur cette œuvre remarquable. Il fallut attendre l'année suivante, quand parut* La maison Tellier, *pour qu'on parlât du jeune écrivain : il avait alors trente et un ans. Le succès fut vif, mais cette maison spéciale, « fermée pour cause de première communion », ne fut pas du goût de tout le monde. M. Mauriac admonesta l'auteur dans le* Figaro : *« Il y a un parti pris, commun à toute la jeune littérature : on appelle cela étudier les bas-fonds de la société... Pour un homme de talent comme M. de Maupassant, il ne peut y avoir ni honneur, ni profit, à renforcer le bataillon déjà considérable d'égoutiers des lettres... » Au contraire, M. de Banville le félicita de n'avoir peur de rien, « de passer pour clérical non plus que de passer pour athée ». Un second recueil,* Mademoiselle Fifi, *vint confirmer les dons du conteur. Autour de Saint-Germain-des-Prés, on commença à s'agiter : on se demandait, non sans trouble, comment classer cet écrivain. On lui reconnais-*

(1) Albin Michel, édit.

sait de la sincérité, du métier, mais où s'engageait-il? On attendait une œuvre plus ample, plus significative. Aujourd'hui que paraît le long roman intitulé Une vie, *peut-on voir plus clair, peut-on mieux juger M. de Maupassant?*

Le livre porte pour épigraphe : « L'humble vérité. » La formule est sans danger... Toute école, toute œuvre nouvelles ne prétendent-elles pas opérer un retour au réel? On dirait que la littérature, périodiquement, est accusée de perdre le contact, de créer artificiellement son univers, son ciel : de se développer en l'air. *Et chaque génération de tirer sur les cordes de ce ballon qui oublie qu'il est captif; en fait, c'est moins pour le ramener au sol que pour y monter à son tour, en basculant par-dessus bord les précédents occupants. Qu'est-ce donc que l'humble vérité dont se réclame M. de Maupassant? Il nous conte la vie manquée d'une femme : mariée jeune, ignorante et pleine d'illusions, à un homme qui la trompe, qui lui mesure chichement l'argent, qui n'a rien à lui dire. Le mari meurt tragiquement, surpris et frappé par un jaloux, laissant sa femme avec un fils unique qui, trop chéri, trop gâté, devient un mauvais sujet et ruine sa mère : abandonnant son château, elle s'en va finir ses jours dans une petite maison paysanne, en compagnie d'une servante rude et dévouée. Une vie... sans doute! Pourquoi pas celle-là plutôt qu'une autre? Quelques plaisirs, un peu plus d'ennuis, beaucoup de chagrins, une suite d'échecs, et voilà comme les années passent. Jean-qui-pleure et Jean-qui-rit ont également tort; c'est à eux que l'auteur destine le mot de la fin : « La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit. » J'admire qu'un écrivain soit si jeune et si sage... J'apprécie l'équilibre du rameur, qui ne penche ni d'un côté, ni de l'autre, qui ne se laisse déporter par aucun courant. « Vas-y, Maupassant! » Je me demande s'il ira bien loin.*

Il y a d'excellentes parties dans son roman, et des récits qui se suffisent à eux-mêmes. Du reste, certains épisodes sont empruntés à des nouvelles déjà publiées dans divers hebdomadaires, avec quelques variantes seulement : Le saut du berger, Vieux objets, La veillée, *etc. Ces emprunts trahissent un certain essoufflement. A vrai dire, l'auteur n'est pas très à l'aise dans le roman : c'est que sa philosophie est courte. Certes, il n'est pas nécessaire d'être familier avec les mystères de l'être et du néant pour faire œuvre romanesque; nous voyons paraître trop de livres bourrés d'intentions ambitieuses, travaillés de besoins didactiques. Il me déplaît que le roman soit ravalé à la condition d'un genre vulgarisateur; il me déplaît d'être tenu pour un petit garçon à la portée de qui se mettent les sublimes. Mais il n'est pas moins décevant d'être introduit dans un jeu sans consistance de faits et d'impressions, et de s'entendre dire : Oui, c'est ainsi, ne cherchez pas plus loin. M. de Maupassant a mené son histoire de telle façon que nous ne songeons pas à lui demander des comptes : il n'a rien calculé. Son*

récit va son bonhomme de chemin, sans heurt, sans grande surprise, sous des cieux bien conventionnels.

L'auteur ignore l'art de cacher la suite. S'il se passe quelque chose, on s'y attendait. C'est que le monde, et les êtres, sont à ses yeux trop simples pour envelopper mystérieusement leur avenir, et pour le surprendre lui-même. Comment donc nous surprendrait-il? Bien avant que la servante n'ait un enfant, nous savons qu'elle couche avec son maître, nous le savons bien avant la pauvre Jeanne. Julien fréquentait à peine au château, que le baron lui a dit : « Dites donc, vicomte, je crois que notre bonne vous trouve à son goût », et il a « rougi jusqu'aux oreilles », il a « fait semblant de n'avoir pas entendu ». Infortuné lecteur, qui ne peut pas faire semblant! Les jeunes mariés font leur voyage de noces en Corse... Comme tout le monde, j'ai lu Colomba, *et j'ai vu, dans* Ademaï bandit d'honneur, *M. Noël-Noël faire son « petit quart d'heure de vendetta »; je suis un peu gêné que M. de Maupassant me fasse une petite page de maquis! Quand Julien trompe sa femme avec une comtesse du voisinage, je m'en doute assez tôt, à de certains signes trop évidents, mais l'épouse est aveugle, et quand ses yeux s'ouvrent enfin, l'auteur remarque naïvement : « Comment n'avait-elle pas deviné plus tôt? Comment n'avait-elle rien vu? Comment n'avait-elle pas compris les absences de Julien?... » En effet! c'est incompréhensible. Et puis le fils Paul, le garnement, fait des dettes; qui va se présenter, un beau jour, à la mère, avec un billet? Un juif, bien sûr, et qui déclare : « Ché un bétit bapier bour fous. » Tiens, tiens! comme c'est curieux! On a déjà lu ça quelque part... Et ce fils qui menace de « se brûler la cervelle », et ce digne baron qui, une fois tout payé, tous ses biens hypothéqués, ruiné, roule sur le parquet frappé d'apoplexie dans le cabinet du notaire? Ce personnage a la vie dure, au moins en littérature. Et la paysanne qui vient soigner la malheureuse Jeanne devenue vieille, qui ne devine, dès les premières lignes, que c'est l'ancienne servante engrossée jadis par le vicomte? Notre héroïne sera encore la dernière à la reconnaître. M. de Maupassant la malmène tout au long de sa vie, mais l'invention n'est pas son fort, et ces coups du destin sont soigneusement ménagés : où est cette poignée de sorts imprévisibles que Zeus jetait sur le monde? « Les cheveux de Jeanne étaient devenus blancs. Elle se demandait naïvement pourquoi la destinée la frappait ainsi. » Eh! mais c'est l'auteur qui se charge de* lui apprendre à vivre, *et qui s'arrange pour fortifier en elle, à mesure que tombent ses illusions, cette « sensation de vide », cette « mésestime des êtres », cette « mélancolie méditante ». Telle est « l'humble vérité » dont il se satisfait... Ce n'est pas celle de* l'Education sentimentale, *et le désenchantement de Frédéric a une tout autre force : il nous poursuivra toujours comme un remords!*

C'est la ligne même de cette vie, c'est la veine même du roman,

qui me paraît fausse, et pauvre. Et cela en dépit de scènes fort bien venues, de récits vigoureux, nets, purs de toute rhétorique. Car c'est dans la présentation des êtres en action que M. de Maupassant réussit le mieux. On en revient toujours à la même appréciation : un homme qui sait conter. Est-ce donc tout? On aimerait pouvoir dire : il sait décrire. Ses paysans, peut-être, mais ses paysages? J'aime cette campagnarde qui avait « une vraie tête de poule à huppe blanche, avec un œil tout rond et toujours étonné », qui « mangeait par petits coups rapides comme si elle eût picoré son assiette avec son nez »... mais les bois, le ciel, la mer, le printemps, comme l'auteur les maltraite! « Le soleil montait comme pour considérer de plus haut la vaste mer étendue sous lui; mais elle eut comme une coquetterie et s'enveloppa d'une brume légère qui la voilait à ses rayons. » A tous ces « comme » il manque l'esprit de M. Giraudoux... Et plus loin : « Cambrant sous le ciel son ventre luisant et liquide, la mer, fiancée monstrueuse, attendait l'amant de feu qui descendait vers elle. » Des méfaits de l'obsession sexuelle... Pauvres coccinelles, « pareilles à deux frêles coquillages rouges », comme vous voilà arrangées! Enfin, s'il y a une poésie à tuer, c'est bien « la poésie verte du gazon où flambaient les pissenlits, où saignaient les coquelicots, où rayonnaient les marguerites, où frétillaient les papillons jaunes ». M. de Maupassant a un style naturel, mais s'il lui arrive de le forcer, c'est intolérable : toute trace d'écriture soignée fait tort à sa réputation d'artiste. Il lui manque de connaître exactement ses limites. N'est-ce pas le cas de M. Marcel Aymé, qui sait écrire, mais ne sait pas ce qu'est un écrivain? M. de Maupassant n'aurait sans doute pas signé Le confort intellectuel, *il a trop de respect pour M. Flaubert; mais il semble que l'art n'existe pas pour lui, sinon comme* moyen. *Tout aussi cruellement que la dimension philosophique, la dimension esthétique fait défaut à son œuvre.*

Non qu'il ne soit rusé, expert, en possession de mille ficelles, et de ressources de tout genre, astucieusement éprouvées. Mais une certaine jouissance lui est inconnue... Dernièrement, un critique de la Pravda *le félicitait de se tenir à l'écart de toute recherche « formaliste »; en cela, il est vrai, l'auteur d'*Une vie *n'est pas un attardé... Je dirais volontiers, si je ne craignais de donner dans la polémique facile, qu'il est le moins* occidental *de nos écrivains, et je ne serais pas surpris si la Russie l'adoptait, en dépit de l'amitié qui le lie à M. Tourguenieff, garde-blanc notoire. Il ne devrait pas moins bien réussir en Amérique, d'ailleurs, où il risque même de faire figure de classique. Occidental, il l'est sans doute par ses sujets, par le milieu qu'il décrit, mais non par l'esprit. Son talent peut s'épanouir sous tous les climats, sous tous les régimes. L'homme ne semble pas avoir de résistance personnelle, d'indice de réfraction original. Il annexe à la littérature la page de faits divers du journal; aussi réussit-il mieux dans le genre*

bref, brutal, et quand le temps lui est mesuré : ce temps qui est précisément nécessaire au grand romancier pour que les faits mûrissent lentement en lui et prennent enfin leur vraie couleur, la sienne. M. de Maupassant se réclamera sans doute de l'objectivité, mais il n'est pas non plus parfaitement objectif, il n'abandonne pas ses personnages. Une vie... cela devrait se passer de commentaires, et pourtant il intervient, il explique, il glose à ses heures. Ainsi lorsqu'il définit la philosophie du baron, vaguement héritée du XVIIIe siècle; c'est une page pénible, avec une formule assez inattendue sur « les nécessités du hasard ». Ne demandons pas à M. de Maupassant plus que ce qu'il peut nous donner : lui-même, dans son roman, a trop présumé de ses forces. Art exact, sans prolongement, sans au delà, où l'expression remplit son office sans jamais déboucher ailleurs; efficace, mais pauvre, et réduit, pour toute richesse, à l'ingéniosité durement acquise dans les conditions du minimum vital. — HENRI COTTEZ.

La catastrophe du pont d'Angers. — *Le* 16 *avril* 1850 — *voici un siècle — un terrible accident jetait l'émoi dans la France entière. Au passage d'un régiment, le XIe léger, un pont suspendu qui franchit la Maine à Angers, s'effondrait dans les flots. La pluie et le vent faisaient rage. En dépit de la promptitude des secours, deux cent vingt-six soldats périssaient noyés. Une telle catastrophe frappa vivement les imaginations.*

L'on rechercha aussitôt les causes de l'effondrement du pont, et pendant longtemps, l'on a répété que la rupture des câbles qui soutenaient le tablier était due à l'oscillation provoquée par le pas cadencé des soldats. L'on constate en effet que « s'il y a synchronisme entre des percussions appliquées à un système matériel de solides et les oscillations propres de ce système, l'amplitude de ce dernier peut croître indéfiniment ». En enseignant cette théorie à l'Ecole Polytechnique, M. Paul Prudent Painlevé ne manquait jamais, paraît-il, de citer en exemple la chute du pont d'Angers. Et l'on prétend, en outre, que c'est à la suite de cette catastrophe que les règlements militaires prescrivent de faire rompre le pas à l'approche des ouvrages d'art.

Or, il n'en est rien. Le rapport établi par la Commission d'enquête qui avait été formée, et que présidait un inspecteur général des Ponts et Chaussées, note loyalement que l'ordre de rompre le pas avait été bel et bien donné aux soldats. Là-dessus, tous les témoins s'accordent. Il est toutefois possible que les dernières sections, à cause du vent et de la pluie qui obligeaient les soldats à tenir la tête baissée, n'aient pas entendu l'ordre. Il est surtout probable que, ballottés par les mouvements du pont, les malheureux avaient involontairement donné à leurs pas une certaine cadence d'accord avec le va et vient des oscillations.

Mais la cause véritable de l'effondrement fut bientôt découverte :

elle consistait en réalité dans l'oxydation des câbles de soutien. La chaux grasse destinée à éviter cette oxydation n'avait pas rempli son office. Certains fils étaient complètement rongés et la chute du pont, à plus ou moins longue échéance, était inévitable (1).

Ainsi, ce que l'on a pris longtemps pour la cause principale n'était que la cause secondaire. Il faut là-dessus réformer notre jugement. Mais ne nous faisons pas d'illusion. On prétendra longtemps encore que le pas cadencé des soldats a amené la catastrophe : les légendes ont la vie dure. — JACQUES LEVRON.

« **Baudelaire et Croly.** » — *L'érudit américain W. T. Bandy a découvert que* Le jeune Enchanteur, *nouvelle publiée jusqu'ici sous le nom de Baudelaire, avait en réalité pour auteur Georges Croly, qui l'avait publiée en* 1836, *d'ailleurs sans la signer, dans le keepsake* The Forget Me Not : *Baudelaire s'était contenté de la traduire. W. T. Bandy a lui-même raconté et commenté sa découverte dans le Mercure du 1er février* (p. 233 et suiv.).

Parmi les échos qu'a déjà soulevés cette révélation il faut signaler en première ligne l'article que Maurice Rat lui a consacré dans le Figaro littéraire *du* 4 *février. L'article encadre une reproduction de la gravure de Rolls, d'après Wood, qui sert de frontispice au* Forget Me Not *de* 1836, *et qui, communiquée par Jacques Crépet, illustre cette affaire de la manière la plus charmante.*

(1) Ce rapport a été découvert et publié par M. Bernard Renaud, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées (Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, 1937).

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7396
Dépôt légal : 1er trimestre 1950.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

RAPPEL

PAUL CLAUDEL

de l'Académie française

THÉATRE

THÉATRE I : *Tête d'or (première et seconde version).* **210** fr.
THÉATRE II : *La Ville (première et seconde version).* **180** fr.
THÉATRE III : *La Jeune fille Violaine. — L'Échange.* **180** fr.
THÉATRE IV : *Le Repos du Septième jour. — L'Agamemnon d'Eschyle. — Vers l'Exil.* . . . . **180** fr.


le grand roman
LE TOUR DU MALHEUR
de
KESSEL
★
LA FONTAINE MÉDICIS
en Mars
LE TOUR DU MALHEUR
★★
L'AFFAIRE BERNAN

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 1950